

Abbé C-A SOHIER

# L'Heure

Au fil de l'évangile de Jean  
*Deuxième partie : Jean 12-21*

*Notes pour une retraite  
ou un cercle biblique*

# Table

## *Deuxième Partie*

### *L'Heure*

Chapitre 8 : La dernière Pâque (12, 1 – 19, 42)	4
<i>L'onction à Béthanie</i>	4
<i>L'entrée à Jérusalem</i>	6
<i>Le choral des rameaux</i>	6
<i>L'intermède des Grecs</i>	8
<i>L'agonie de Jésus</i>	8
<i>Epilogue</i>	10
<i>Le lavement des pieds</i>	11
<b><i>Les dernières confidences</i></b>	15
<i>Le chemin vers le Père</i>	15
<i>Le chant de la vigne</i>	20
<i>Douleur et joie de l'enfantement</i>	25
<i>La grande prière au Père</i>	30

Chapitre 9 : La Passion (18, 1 – 19, 42)	39
<i>Arrestation dans le jardin</i>	39
<i>Jésus chez Hanne</i>	40
<i>Jésus devant Pilate</i>	41
<i>Jésus au Golgotha</i>	45

Chapitre 10 : La Résurrection (20, 1 – 31)	54
<b><i>Autour du tombeau</i></b>	54
<i>Marie la Magdaléenne découvre la tombe ouverte</i>	54
<i>Pierre et l'autre disciple au tombeau</i>	55
<i>Marie rencontre Jésus</i>	56
<b><i>Jésus et ses disciples</i></b>	61
<i>Jésus envoie ses disciples</i>	61
<i>« Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru »</i>	62
<i>Conclusion</i>	64

### *Epilogue*

Chapitre 11 : L'apparition au bord du lac (21, 1 – 25)	65
<i>Jésus se fait reconnaître</i>	65
<i>La mission de Pierre</i>	67
<i>Le rôle du Disciple bien-aimé</i>	69
<i>L'ultime réflexion</i>	69
Remerciements	70
Ouvrages consultés	71

*Au moment d'entamer cette deuxième partie, celle de l'**Heure** de Jésus, c'est-à-dire les événements de sa dernière semaine, Jean éprouve le besoin de les faire précéder d'un double prélude. Plus tard, à sa suite, Jean Sébastien Bach procédera de même dans ses Passions. Le cantor de Leipzig confie d'abord à une voix seule l'aria de tendresse où s'exprime la douleur de l'âme à la vue de Jésus outragé. Ainsi, dans le quatrième évangile, Marie de Béthanie montre tout l'amour de son cœur en répandant du parfum sur les pieds de Jésus. L'aria numéro 9 de la Passion selon saint Matthieu de Bach le traduit par ces vers :*

*Buß und Reu  
Knirscht das Sündenhertz entzwei  
Daß die Tropfern meiner Zähren  
Angenehme Spezerei  
Treuer Jesu, dir gebären.*

*Contrit et repentant  
Se brise le cœur pécheur  
Que les gouttes de mes larmes  
En suaves parfums  
Se changent pour toi, fidèle Jésus.*

*Le rôle que Bach donnera au choral est rempli chez saint Jean par les Hosannas lancés par la foule, tenant des palmes à la main, qu'il nous fait entendre lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem. Prenons, pour illustrer notre propos, le texte du choral numéro 15 de la même Passion selon saint Matthieu :*

*Erkenne mich, mein Hüter  
Mein Hirten nimm mich an !  
Von dir, Quell aller Güter,  
Ist mir viel Gut's getan  
Dein Mund hat mich gelabet  
Mit Milch und süßer Kost  
Dein Geist hat mich begabet  
Mit mancher Himmelslust.*

*Reconnais-moi, ô mon gardien  
Mon berger, reçois-moi !  
De toi, source de toute bonté,  
Tout bienfait m'est venu  
Ta bouche m'a rassasié  
De lait et de doux miel  
Ton esprit m'a gratifié  
De tant de joie céleste.*

*Nous sommes prêts maintenant, surtout si nous avons pu écouter la musique de cet aria et de ce choral, à entrer dans la contemplation du mystère pascal de la Passion-Résurrection de Jésus. L'onction de Béthanie et le triomphe des rameaux en forment le double prélude.*

# *L'Heure*

## **Chapitre 8 La dernière Pâque (12, 1 – 19, 42)**

- L'onction à Béthanie (12, 1-11)
- L'entrée à Jérusalem (12, 12-50)
- Le lavement des pieds (13, 1-32)
- Les dernières confidences (13, 33 – 17, 26)

### **a) L'onction à Béthanie (12, 1-11)**

#### *L'aria de Marie*

Le premier prélude à la passion se déroule donc pendant un repas qui rassemble Jésus et ses disciples autour de leurs amis de Béthanie. Le repas signifie la joie des retrouvailles de Jésus et de Lazare bien sûr, mais aussi l'union joyeuse du disciple vivant, ressuscité, avec son Seigneur.

*«Voici, je me tiens à la porte et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi.»*  
(Apocalypse 3, 20)

Le banquet est le symbole de la résurrection. En contrepoint, l'onction que pratique l'une des sœurs de Lazare, anticipe la passion et l'ensevelissement de Jésus.

Marie apporte donc une livre<sup>1</sup> d'un nard<sup>2</sup> précieux. Le prix est évalué par Judas à 300 deniers.<sup>3</sup> Son geste est doublement surprenant. D'abord, elle ne verse pas le parfum sur la tête de son hôte de marque, comme la coutume le prévoyait au début d'un repas de fête<sup>4</sup>, mais bien sur les pieds. De plus, elle dénoue sa chevelure en public<sup>5</sup> pour en essuyer les pieds du maître. Le père Boismard suggère<sup>6</sup> que Marie de Béthanie et la pécheresse dont parle saint Luc<sup>7</sup> dans son évangile puissent être une seule et même personne. C'est une possibilité intéressante. Ainsi, non seulement Jésus permettrait qu'une pécheresse le touche<sup>8</sup>, mais il serait devenu son ami ainsi que de sa famille. Quel scandale pour la morale des « bien-pensants », mais bien dans sa

<sup>1</sup> Environ 330 grammes.

<sup>2</sup> Le nard est un parfum de très grand prix fabriqué extrait de racines d'une plante aromatique croissant sur les pentes indiennes de l'Himalaya. Le mot n'est cité qu'à cinq reprises dans toute l'Écriture : trois fois dans le Cantique des Cantiques (Cantique 1, 12 / 4, 13 / 4, 14) et deux fois dans les évangiles, précisément lors des récits de l'onction à Béthanie (Marc 14, 3 et Jean 12, 3). L'exégète Daniel Lys fait remarquer que le nard est utilisé pour charme d'amour lié au culte de fertilité dans l'Antiquité (Le plus beau chant de la création, page 87, Cerf 1968). On peut donc dire que nous nous trouvons dans un contexte amoureux où le nard symbolise les attraits de la féminité.

<sup>3</sup> Soit dix mois d'un salaire d'ouvrier.

<sup>4</sup> Psaume 133, 1 / 23, 5 / Qohélet 9,8.

<sup>5</sup> Le geste est perçu comme indécent, à l'époque.

<sup>6</sup> Dans son «Évangile de Jean», p. 304, Cerf 1977.

<sup>7</sup> Luc 7, 36 et ss.

<sup>8</sup> Luc 7, 39.

manière ! Quoi qu'il en soit, le geste exprime bien l'amour festif de Marie, avec sa force pénétrante, son luxe et sa folle prodigalité. La Cantique des Cantiques le dit avec audace :

*« Qu'il me baise des baisers de sa bouche.  
Tes amours sont plus délicieuses que le vin;  
l'arôme de tes parfums est exquis;  
ton nom est une huile qui s'épanche,  
c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment ».*  
(Cantique des Cantiques 1, 2-3)

*« Tandis que le roi est en son enclos,  
mon nard donne son parfum.  
Mon bien-aimé est un sachet de myrrhe,  
qui repose entre mes seins.  
Mon bien-aimé est une grappe de cypre,  
dans les vignes d'Ein-Gaddi. »*  
(Cantique des Cantiques 1, 12-14)

*« Que ton amour a de charmes, ma soeur, ô fiancée.  
Que ton amour est délicieux, plus que le vin!  
Et l'arôme de tes parfums, plus que tous les baumes ! »*  
(Cantique des Cantiques 4, 10)

Marie n'entend pas aimer Jésus à bon compte. Elle sait avec l'époux du Cantique des Cantiques que celui « *qui offrirait toutes les richesses de ma maison pour acheter l'amour, ne recueillerait que mépris* »<sup>9</sup>. C'est donc une femme très amoureuse qui honore son bien-aimé. Elle est tellement aimante qu'elle pressent le destin qui attend son ami. Destin qu'elle épouse de toutes les fibres de sa compassion féminine, qui s'exprime dans le nard versé.

Face à Marie, il y a Judas, le cœur qui se ferme et se refuse. « A l'opposé de l'amour qui se livre, il est celui qui va livrer l'amour »<sup>10</sup>. C'est lui qui casse la fête et la joie de rompre le pain. « Trois cent deniers : quelle folie, quel gaspillage scandaleux, quand on pense à tant d'hommes sans ressources » ! La critique fait toujours mouche aujourd'hui. Jésus répond par une citation implicite du Deutéronome :

<i>« Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous » (12, 8)</i>		<i>« Certes, les pauvres ne disparaîtront point de ce pays ».</i> (Deutéronome 15, 11a)
---	--	---

Mais lorsque Jean cite une parole de l'Écriture, il renvoie toujours au contexte d'où elle est tirée. Or, le livre du Deutéronome rapporte le commandement de porter secours aux nécessiteux :

*« Aussi je te donne ce commandement : Tu dois ouvrir ta main à ton frère,  
à celui qui est humilié et pauvre dans ton pays. »*  
(Deutéronome 15, 11b)

Ce commandement, pour Jésus, vaudra indéfiniment dans l'avenir, car l'injustice continuera de régner chez les hommes. Il dit donc : « il faudra s'occuper des pauvres **toujours** ». Puis il ajoute : « *C'est pour le jour de ma sépulture qu'elle devait garder ce parfum... moi, vous ne*

<sup>9</sup> Cantique des Cantiques 8, 7.

<sup>10</sup> Blaise Arminjon, « *Nous voudrions voir Jésus* », tome II, page 20, DDB 1996.

*m'aurez pas toujours* » (12, 7.8). En d'autres mots, s'il rappelle le devoir de partager avec les pauvres, il justifie le geste généreux de Marie en disant : « **Aujourd'hui**, elle a raison de s'occuper de moi, car je vais mourir ».

Marie, par son amour, a communié intuitivement à la passion du Seigneur. Peut-être même est-ce elle qui lui en a révélé l'heure ?<sup>11</sup> Le parfum dont elle ne pourra oindre le corps de Jésus après sa mort, en raison du sabbat, elle le répand prophétiquement, par avance. D'entre tous les pauvres sur lesquels s'apitoie hypocritement Judas, n'est-il pas juste que le baume de Marie aille d'abord au plus démuné, à celui qui par amour pour nous « *s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix* »!<sup>12</sup>

« *Toute la maison fut remplie par l'odeur du parfum* » (12, 3), note Jean. Lazare portait avec lui, dans sa tombe, l'odeur de la mort qui avait triomphé de lui<sup>13</sup>. Maintenant que le parfum de l'ensevelissement a touché Jésus, il embaume la maison d'une merveilleuse senteur. Son corps échappera à la corruption du tombeau. Toujours, chez saint Jean, par le jeu subtil des images et des symboles, la passion est vue comme chemin de la résurrection, et la souffrance comme celui de la gloire. Jésus est le Bien Aimé dont l'odeur des parfums attire toute l'humanité pour la faire passer dans l'intimité du Père.

Les gens se rendent, en foule, à Béthanie pour voir Jésus, mais aussi Lazare, qu'il a relevé des morts. C'est pourquoi l'hostilité des Grands-Prêtres s'applique non seulement à Jésus, mais encore à son disciple, témoin vivant de sa victoire (12, 9-11).

*«Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, vous aussi ils vous persécuteront; s'ils ont gardé ma parole, la vôtre aussi ils la garderont.»*  
(15, 20)

## **b) L'entrée à Jérusalem (12, 12- 50)**

### **1. Le choral des rameaux (12, 12-19)**

La fête intime de Béthanie s'amplifie dès le lendemain pour atteindre symboliquement le monde entier. Jean est d'une sobriété parfaite. Il nous montre la foule venir de la ville à la rencontre de Jésus, en l'acclamant. Jésus, alors, monte sur un ânon qu'il a « trouvé ».

Encore tout imprégné du parfum dont l'a oint Marie et de la pensée de sa mort prochaine, il descend vers Jérusalem, non en prince, mais comme un homme décidé à aller au bout de son destin, au terme de sa mission.

La foule, elle, l'ovationne en roi. Les gens brandissent des branches de palmiers<sup>14</sup>. Dans le monde antique, les palmes étaient un symbole de victoire. Elles servent donc ici à exprimer la joie de la foule devant les victoires de son roi attestées par les signes et surtout celui de l'appel de Lazare hors de son tombeau. Les gens crient : « *Hosanna* »<sup>15</sup> et « *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël* » (12, 13). Dans la bouche de Nathanaël, ce titre de « *roi d'Israël* » voulait dire le Messie annoncé par les Ecritures et avait été accepté par Jésus (1, 49). Ici, dit par le peuple après un grand prodige, il est ambigu. Après la multiplication des pains, la foule aurait voulu le faire roi et Jésus avait pu s'enfuir (6, 15). Aujourd'hui, il ne peut

<sup>11</sup> Voir Françoise Dolto in *L'évangile au risque de la psychanalyse*, p. 150.

<sup>12</sup> Philippiens 2,7-8.

<sup>13</sup> « *Il sent déjà : c'est le quatrième jour* » (11, 39)

<sup>14</sup> On ne trouve pas de palmiers à Jérusalem, dont l'altitude (800m) est trop élevée. On se les procure dans les grandes palmeraies d'Eïn-Guédi, au bord de la Mer Morte. Les palmes étaient employées pour la fête des Tentes et étaient peut être conservées dans les maisons après les fêtes.

<sup>15</sup> « *Sauve donc !* » Psaume 118, 25 / 2 Samuel 14, 4 / 2 Rois 6, 16.

plus se dérober, mais il manifeste son désaccord avec cette fièvre nationaliste en s'asseyant sur un petit âne (12, 14). C'est après coup que ses disciples comprendront la portée de ce comportement. Jean cite le prophète Zacharie :

*« Exulte avec force, fille de Sion ! Crie de joie, fille de Jérusalem !  
Voici que ton roi vient à toi : il est juste et victorieux, humble, monté sur un âne,  
sur un ânon, le petit d'une ânesse. »  
(Zacharie 9, 9)*

Jésus n'a pas monté un fringant coursier, mais un ânon. Il est le roi très humble, qui n'écrase pas ses ennemis, mais qui obtiendra la victoire en mourant sur une croix d'infamie.

Sur le moment, ses disciples le l'ont pas vu. Il leur a semblé que le monde entier s'était, ce jour là, donné rendez-vous !<sup>16</sup> Les ennemis eux-mêmes ne peuvent qu'enrager de dépit : *« Vous voyez ? Vous ne gagnez rien : regardez, le monde s'en va derrière lui »* (12, 19). Par un trait d'ironie bien dans sa manière, l'évangéliste fait proclamer la royauté universelle de Jésus par ses adversaires exaspérés. Ils ne disent pas « les gens », mais bien que le « monde » (*κοσμος*) court après lui.

Plus tard, à la lumière de Pâques, les disciples reliront les événements d'alors et les Ecritures pour accéder au sens profond des uns et des autres. Peut-être est-ce le souvenir de cette entrée royale dans la ville sainte qui a inspiré l'Apocalypse quand elle célèbre le triomphe de l'Agneau :

*« Après quoi, voici qu'apparut à mes yeux une foule immense,  
que nul ne pouvait dénombrer,  
de toute nation, race, peuple et langue;  
debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches,  
des palmes à la main,  
ils crient d'une voix puissante :  
"Le salut à notre Dieu, qui siège sur le trône, ainsi qu'à l'Agneau!" »  
(Apocalypse 7, 9-10)*

## **2. L'intermède des Grecs (12, 20-26)**

De tous ceux qui forment en ce jour le cortège royal de Jésus, un groupe retient l'attention de Jean, celui des Grecs. Ils s'adressent à Philippe<sup>17</sup> par ces mots : *« Nous voudrions voir Jésus »*. Avec l'aide d'André, Philippe les conduit à Jésus.

Comment ne pas être touché par la quasi timidité de ces hommes : *« Nous voudrions voir Jésus »* (12, 21) ? Par leurs voix, nous entendons ceux qui cheminent encore dans la nuit. Serait-il venu le temps prévu par le prophète :

*« En ces jours-là, dix hommes de toutes les langues des nations  
saisiront un Juif par le pan de son vêtement en disant :*

<sup>16</sup> Flavius Josèphe, dans sa « *Guerre des Juifs* », parle de foules affluant pour la Pâque de 1.200.000 une année, et une autre de 2.500.000 pèlerins. Le chiffre paraît inimaginable. Joachim Jeremias estime la population de Jérusalem à l'époque de Jésus à 55.000 habitants et l'afflux des pèlerins à 125.000 personnes (voir « Jérusalem au temps de Jésus » Cerf, 1967).

<sup>17</sup> Avec André (*ανηρ, ανδρος*), il est le seul des apôtres à porter un nom grec (*φιλιππος*). Originaires tous deux de Bethsaïde (1,44), ville à la population cosmopolite, et amis de longue date (1, 44), André apporte par son caractère décidé l'aide nécessaire à Philippe, toujours vite désemparé (6, 7-9).

*"Nous voulons aller avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous."»  
(Zacharie 8, 23)*

Ces Grecs, sans doute des « craignant Dieu », c'est-à-dire des sympathisants du Judaïsme, annoncent la conversion des nations païennes et préfigurent « *le monde* » qui court à la suite de Jésus. Pourtant la réponse de Jésus n'a rien de « politicien » ni de « publicitaire ». Il avertit que celui qui s'attache à ses pas ne doit pas s'attendre à un autre sort que le sien. Il sera semblable au grain tombé au sol, piétiné, écrasé, enfoncé en terre et qui doit mourir pour donner son fruit.

« *L'heure est venue* » de la glorification du Fils (12, 23). « *L'Heure* » est ce pourquoi est venu Jésus. L'expression désigne le but ultime de la mission d'un être. L'heure de la femme est celle des douleurs de l'accouchement qui ouvrent à la naissance d'une nouvelle vie (16, 21). L'heure de Jésus est celle de l'amour poussé jusqu'à son terme, l'entrée, par la souffrance et l'angoisse, à la gloire de la résurrection offerte à tous les hommes. Comme le grain qui meurt produit d'autres grains en abondance, ainsi Jésus voit-il la « *moisson* » (4, 35) humaine qui en naîtra pour la vie éternelle.

### **3. *L'agonie de Jésus (12, 27-36)***

Jésus est alors saisi d'angoisse. Le destin de la graine est tellement le sien, germe enfoui dans la terre, par l'Incarnation : « *Maintenant mon âme est troublée. Et que dire? Père, sauve-moi de cette heure!*» (12, 27) Il est troublé celui qui nous donne la paix. Il ne peut plus rien dire, celui qui est la Parole, le *Λογος* de Dieu (1, 1).

L'évangéliste anticipe ici l'agonie de Jésus à Gethsémani, dont nous parlent les trois autres évangiles. Toute la détresse de Jésus, celle qui a dû si souvent le prendre à la gorge au long de son ministère controversé, se ramène à ce cri pathétique : « *Père, sauve-moi de cette heure!* » Une lame de fond va le submerger, mais il ne se dérobera pas : « *Mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom!* » (12, 27c-28a).

Pour la première fois chez Jean<sup>18</sup>, la voix du Père s'adresse à Jésus. Elle l'authentifie comme Fils et donne son sens de gloire à la Passion qui vient. Ce que signifiait pauvrement les *Hosanna* de la foule aux rameaux, le Père le proclame maintenant solennellement : « *Je l'ai glorifié et de nouveau je le glorifierai.*» (12, 28)

Cette voix est perçue par les uns comme un violent coup de foudre. L'explication naturelle du phénomène les empêche d'en découvrir la vraie portée. D'autres pensent y déceler la voix d'un ange, d'un messenger de Dieu. L'explication, plus religieuse, ne débouche pourtant pas sur la découverte d'un signe du Père garantissant la glorification du Fils, prélude de celle de l'humanité. Car l'heure de Jésus est surtout celle du jugement de ce monde mauvais et la défaite de son prince (12, 31). Quand il sera élevé, il attirera à lui tous les hommes. Le mot *élevé* porte ici le double sens de la mort par pendaison sur la croix, et de l'exaltation dans la Gloire. La croix est le lieu où commence la remontée vers le Père. Elle est le premier pas qui conduit à la résurrection. Chez Jean, passion et résurrection forment indissociablement les deux versants d'une même montagne, les deux côtés d'une même pièce de monnaie. L'art roman a bien compris cela, en représentant le crucifié déjà nimbé de gloire jusque dans son humiliation.<sup>19</sup> Le lieu le plus sûr où se manifeste en vérité la divinité et le royaume de Jésus, c'est la croix.

<sup>18</sup> Contre deux fois chez les Synoptiques, lors du baptême de Jésus et lors de sa Transfiguration.

<sup>19</sup> Pensons par exemple au « Bon Dieu » de Tancrémont, une belle sculpture du XI siècle de la région liégeoise, en Belgique ou au célèbre Christ de San Damiano cher à François d'Assise.

*«Voici que mon serviteur prospérera, il grandira, s'élèvera, sera placé très haut.  
De même que des multitudes avaient été saisies d'épouvante à sa vue,  
car il n'avait plus figure humaine, et son apparence n'était plus celle d'un homme.*

*De même des multitudes de nations seront dans la stupéfaction,  
devant lui des rois resteront bouche close,  
pour avoir vu ce qui ne leur avait pas été raconté,  
pour avoir appris ce qu'ils n'avaient pas entendu dire.*

*Qui a cru ce que nous entendions dire,  
et le bras du Seigneur, à qui s'est-il révélé?*

*Comme un chirurgien il a grandi devant lui, comme une racine en terre aride;  
sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans apparence qui nous eût séduits;  
objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance,  
comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas.*

*Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé.*

*Et nous, nous le considérons comme puni, frappé par Dieu et humilié.*

*Mais lui, il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes.*

*Le châtiment qui nous rend la paix est sur lui,  
et dans ses blessures nous trouvons la guérison.*

*Tous, comme des moutons, nous étions errants, chacun suivant son propre chemin,  
et le Seigneur a fait retomber sur lui nos fautes à tous.*

*Maltraité, il s'humiliait, il n'ouvrait pas la bouche,  
comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir,*

*comme devant les tondeurs une brebis muette, il n'ouvrait pas la bouche.*

*Par contrainte et jugement il a été saisi.*

*Parmi ses contemporains, qui s'est inquiété qu'il ait été retranché de la terre des vivants,  
qu'il ait été frappé pour le crime de son peuple?*

*On lui a donné un sépulcre avec les impies et sa tombe est avec le riche,  
bien qu'il n'ait pas commis de violence et qu'il n'y ait pas eu de tromperie dans sa bouche.*

*Le Seigneur a voulu l'écraser par la souffrance;*

*s'il offre sa vie en sacrifice expiatoire, il verra une postérité, il prolongera ses jours,  
et par lui la volonté du Seigneur s'accomplira ».*

(Isaïe 52, 13 – 53, 10)

La foule alors se rebiffe. Elle est prête à accepter un messie éternel, mais refuse celui que Jésus incarne et qui doit passer par la mort. Jésus répond par un dernier appel à la conversion et à la foi :

*« Pour peu de temps encore la lumière est parmi vous. Marchez tant que vous avez la lumière,  
de peur que les ténèbres ne vous saisissent »*

(12, 35).

Il y a donc urgence.

Jésus alors se cache. *«Vous me cherchez, et ne me trouverez pas »*, avait-il prévenu (7, 34). A leur place viendront des païens qui, eux, trouveront et verront, comme ces Grecs qui ont osé formuler leur demande (12, 20). Jésus ne parlera plus en public. Il ne se confiera maintenant qu'au cercle de ses intimes, en attendant de revenir à eux dans la joie de Pâques.

## 4. Epilogue (12, 37-50)

### *Conclusion du narrateur (12, 37-43)*

Avant de nous conduire par la Passion au soleil de Pâques, le narrateur jette maintenant un regard attristé sur le refus apporté à la « Parole faite chair » lors de sa rencontre avec les hommes. Dès le début, il notait : « *Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu* » (1, 11). A la lumière de l'Écriture, il tente de rendre compte du drame de ce rejet de la lumière. Sur le point de mourir, Moïse avait tenté de comprendre l'échec du peuple de Dieu et fait ce constat :

*« Vous avez vu tout ce que le Seigneur a fait sous vos yeux au pays d'Égypte, tant à Pharaon et à tous ses serviteurs qu'à tout son pays ces grandes épreuves que tu as vues toi-même, ces signes et ces prodiges grandioses. Mais, jusqu'aujourd'hui, le Seigneur ne vous avait pas donné un cœur pour connaître, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre. »*

(Deutéronome 29, 1-3)

Les contemporains de Jésus ont réagi comme leurs pères dans la steppe de Moab. Mais c'est surtout en s'appuyant sur le témoignage d'Isaïe, que l'évangéliste trouve une confirmation de ce drame de l'incrédulité :

*« Qui a cru ce que nous entendions dire,  
et le bras du Seigneur, à qui s'est-il révélé? »*

(Isaïe 53, 1)

La plainte du prophète confirme aux yeux de Jean la résistance de ceux qui, témoins des paroles et des signes de Jésus, n'y ont pas discerné l'action de Dieu lui-même. Puis il cite une autre passage :

*« Va, et tu diras à ce peuple Ecoutez, écoutez, et ne comprenez pas;  
regardez, regardez, et ne discernez pas.  
Appesantis le cœur de ce peuple, rends-le dur d'oreille,  
englue-lui les yeux, de peur que ses yeux ne voient,  
que ses oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne,  
qu'il ne se convertisse et ne soit guéri. »*

(Isaïe 6, 9-10)

L'homme est libre et donc capable de se refuser à son Créateur. Certes, remarque-t-il, parmi les notables eux-mêmes, beaucoup peut-être ont cru, mais en secret, comme Nicodème, sans se déclarer ouvertement et sans franchir le pas décisif.

### *Résumé de l'enseignement de Jésus (12, 44-50)*

L'évangéliste termine en donnant à entendre quelques paroles de Jésus, qui condensent tout son enseignement :

- croire en Jésus, c'est croire en Celui qui l'a envoyé (12, 44-45)
- Jésus est la lumière du monde (12, 46)
- Jésus est la Parole de Dieu (12, 47-48)

Parce qu'il a tout reçu du Père et qu'il ne parle pas de lui-même (12, 49-50), il est vraiment le prophète des derniers temps annoncé par Moïse :

*«Je leur susciterai, du milieu de leurs frères, un prophète semblable à toi,  
je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai.  
Si un homme n'écoute pas mes paroles, que ce prophète aura prononcées en mon nom,  
alors c'est moi-même qui en demanderai compte à cet homme.»*  
(Deutéronome 18, 18-19)

## c) Le lavement des pieds (13, 1-32)

### *Introduction solennelle (13, 1-3)*

C'est Jésus lui-même qui ouvre sa passion. Deux phrases amples et majestueuses y introduisent. L' «Heure », si souvent annoncée au cours de sa vie publique, Jésus connaît<sup>20</sup> que maintenant elle est venue. Elle ne le surprendra pas. Il va passer de ce monde, où il est descendu, au Père, d'où il est venu.

«*Ayant aimé les siens...*» : l'expression désigne, comme dans le Prologue (1, 11), l'ensemble des hommes qui ne refusent pas leur liberté et accueillent la Parole. « *Ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin* », jusqu'à l'extrême, jusqu'au bout (εις τελος). Cet extrême n'est pas seulement quantitatif ; il a surtout une dimension qualitative. Jésus n'aime pas seulement jusqu'à son dernier souffle : il aime jusqu'au comble de l'amour.

L'amour est ainsi posé par l'évangéliste comme la clé d'interprétation de la Passion, puis, à la lumière de Pâques, de toute la vie de Jésus. Alors que dans la première partie du quatrième évangile dominait le thème du don de la vie éternelle aux croyants, c'est maintenant celui de l'amour qui prend la place prépondérante.

Il ne s'agit pas de n'importe quel amour. Après avoir introduit un contrepoint tragique au verset 2 - « *le diable avait déjà jeté dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, le dessein de le livrer* » -, l'évangéliste poursuit : « *le Père lui a tout donné dans les mains* ». L'amour dont il s'agit ici est celui qui est au brasier même de la vie divine qui unit le Père et le Fils, et que Jésus vient partager à tous par sa descente d'en haut, ses signes et ses paroles, et maintenant par sa remontée pascalle vers le Père.

### *Le geste : Jésus prend la place de serviteur (13, 4-17)*

Ensuite, comme une scène filmée au ralenti par une caméra, le rite offert par Jésus est décrit avec force : il *dépose* (τιθηστω) son vêtement, comme le Bon Berger avait déposé sa vie pour ses brebis, prend un linge, le met autour des reins, verse de l'eau dans un bassin, lave les pieds de ses disciples, puis les essuie avec un linge passé à sa ceinture (13, 4-5).

Comme ses devanciers, Jésus pose là un geste prophétique<sup>21</sup>. A jamais gravée dans sa mémoire, Jean rapporte cette scène en nous en livrant le sens : c'est l'amour de Dieu se vidant de lui-même pour arracher l'homme à sa suffisance et à son orgueil. Peut-être est-ce cette même scène que saint Paul avait au cœur, quand il cite cette hymne ancienne aux Philippiniens :

<sup>20</sup> De cette connaissance souveraine qui caractérise son existence ( 2, 24 / 6, 6.61.64 / 8, 14) et qui se manifestera encore à deux reprises, lors de son arrestation (18, 4) et sur la croix (19, 28).

<sup>21</sup> Isaïe donnant un nom prophétique à son nouveau-né (Isaïe 8, 3-4) ; Osée épousant, sur l'ordre de Dieu, une prostituée (Osée 1, 1-3) ; Ezéchiel qui doit graver une ville sur une brique et mimer son siège (Ezéchiel 4-5) ; Jérémie qui doit fabriquer un joug, le mettre sur sa nuque et l'envoyer aux rois d'Edom, de Moab et de Tyr (Jérémie 27, 1 et suivants) ; etc.

« Lui, de condition divine,  
ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu.  
Mais il s'anéantit lui-même,  
prenant condition d'esclave,  
et devenant semblable aux hommes.  
S'étant comporté comme un homme,  
il s'humilia plus encore,  
obéissant jusqu'à la mort,  
et à la mort sur une croix! »  
(Philippiens 2, 6-7)

Par ce geste énigmatique, Jésus cherche à faire avancer ses disciples jusqu'au bord de l'abîme qu'est Dieu, jusqu'au gouffre insondable de son amour, de son *αγαπη*.

Pierre, lui, ne voit que Jésus s'abaisser à une tâche servile. Cela n'a pas de sens pour lui : « *Toi, Seigneur, me laver les pieds !* » (13, 6). Tu comprendras plus tard, dit Jésus. Mais Pierre refuse : « *Non, tu ne me laveras pas les pieds, au grand jamais !* » La vue de Jésus à ses pieds lui est insoutenable. Ce n'est assurément pas sur ce chemin d'anéantissement que lui, Simon, a voulu s'engager un jour à sa suite.

Mais précisément le lavement des pieds traduit l'attitude de service sans réserve et de don de lui-même que Jésus va bientôt réaliser par sa mort. Pierre doit l'accepter. La Passion n'est pas facultative. Le désastre et le scandale de la croix, il ne pourra le surmonter et en découvrir la signification que s'il accepte de se laisser faire par Jésus. « *Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi* » (13, 8). Consentir au messianisme souffrant de Jésus, c'est entrer dans un chemin de vie, d'amour du Père et de service des frères. Jésus n'est pas admirable parce qu'il est mort pour nous, mais parce qu'il a montré dans son abaissement que l'homme peut, en aimant, survivre à la mort. Jésus, par cette action imagée, fait de sa mort une manière de prendre les hommes par la main pour aller avec eux jusqu'au Père.

Certes Pierre ne comprend pas encore. Son désir de communion avec Jésus lui fait pourtant s'écrier : « *pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête* » (13, 9). Jésus reprend alors : « *Qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver* » (13, 10). La phrase s'éclaire lorsqu'on la replace dans le contexte des usages juifs du temps. Le rituel prévoyait que, plusieurs jours avant la célébration de la Pâque, les pèlerins devaient prendre un bain. Il n'y avait plus qu'ensuite, avant le *seder*, qu'à se laver les pieds de la poussière du chemin pour être « pur ».

A la différence des évangiles synoptiques, Jean ne rapporte pas les paroles de l'institution eucharistique. Mais, depuis les noces de Cana, la multiplication des pains et le discours sur le pain de vie, tout le quatrième évangile a une portée eucharistique. Avoir part avec Jésus, c'est entrer en communion, en réciprocité : « *moi en eux et toi en moi* » (17, 23). Pierre l'aura compris, lorsqu'au bord du lac, assis près d'un feu de bois, Jésus lui montrera la communion d'amitié au cœur de son péché : « *Quand ils eurent déjeuné, Jésus dit à Simon-Pierre : "Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci?" Il lui répondit "Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime." Jésus lui dit : "Pais mes agneaux."* » (21, 15). Le lavement des pieds a bel et bien une coloration eucharistique, puisqu'il est communion d'amour ; parce qu'aussi, autrement que la cène, il signale ce que produit l'eucharistie dans le croyant : l'amour fraternel. Le culte sans amour effectif n'est qu'une illusion.

Le lavement des pieds fait également allusion au *baptême*<sup>22</sup>, qui prépare au repas du Seigneur. Certains commentateurs envisagent que, par la mention des pieds qui ont besoin d'être lavés, le texte évoque pareillement le *sacrement de pénitence*, qui peut se répéter.<sup>23</sup> Quoi qu'il en

<sup>22</sup> Comme l'indique déjà Origène (Jo 32, 4), mais aussi un exégète moderne, le père Boismard in « L'évangile de Jean », p. 338, Cerf 1977.

soit, les disciples de Jésus auront à se souvenir jusqu'à la fin des temps que par cette action d'extrême humilité, il leur est proposé de reproduire l'attitude de leur maître : « *vous aurez à vous aimer les uns les autres, à vous tenir en esprit et en acte aux pieds les uns des autres, comme vous me l'avez vu faire au cours de ce repas* ».

### ***Judas s'exclut de la communauté (13, 18-30)***

Déjà la réaction de Pierre avait jeté une ombre sur le dernier repas de Jésus avec les siens (13, 3-8). Mais maintenant, les ténèbres envahissent la salle que Jésus avait voulu chaudement illuminée de son amour. Par trois fois, l'évangéliste souligne la conduite sinistre du renégat aux ordres de l'Adversaire.

*« Alors que déjà le diable avait mis au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer » (13, 2)*

*« "Vous aussi, vous êtes purs; mais pas tous." Il connaissait en effet celui qui le livrait; voilà pourquoi il dit : "Vous n'êtes pas tous purs." » (13, 10-11)*

*« Ayant dit cela, Jésus fut troublé en son esprit et il attesta "Amen, amen, je vous le dis, l'un de vous me livrera." » (13, 21)*

Jésus est saisi du même trouble qu'il a éprouvé devant Marie pleurant son frère Lazare (11, 33), puis à la venue des Grecs quand il avait reconnu l'imminence de son Heure (12, 27). Maintenant l'effroi de la mort s'impose à lui sous le visage d'un ami, présent à sa table.

En face de cet être de ténèbres qu'est devenu Judas, Jean campe aussitôt la figure du « *disciple que Jésus aimait* ». Devant le traître, il place le vrai croyant, l'intime de Jésus.

A la mode greco-romaine, les convives sont couchés à angle droit avec une table basse qui porte les plats. Appuyés sur leur coude gauche, ils peuvent se servir à manger de la main droite. Le disciple bien-aimé, s'il est à la droite de Jésus, n'a plus qu'à se renverser en arrière pour se trouver contre la poitrine du maître et pouvoir lui parler tout bas.

A l'invitation de Pierre, le disciple est donc sur le sein de Jésus, comme le Fils Unique est dans le sein du Père. Il peut révéler à Pierre les secrets de Jésus, comme Jésus révèle les secrets du Père.<sup>24</sup> Il symbolise donc le disciple parfait dans sa foi. Ce qui ne veut pas dire, - nous sommes maintenant assez habitués à Jean pour le savoir -, qu'il ne soit pas un personnage réel ! Derrière son anonymat, la tradition reconnaît l'évangéliste lui-même.

*« Seigneur, qui c'est ? » (13, 25)*

---

<sup>23</sup> P. Grelot, « *Mélange H.de Lubac* », p. 91 et J. Bodson in « *Lecture suivie de l'évangile selon saint Jean* », pages 196-198. La citation que ce dernier auteur fait du théologien H. Urs von Balthasar est éclairante « [le sacrement de pénitence] est l'intégration du croyant dans un acte et une attitude christiques exemplaires : l'attitude du crucifié qui porte et qui confesse tous les péchés du monde, et, dans la résurrection de la chair reçoit par cela l'absolution visible. En devenant contemporain du croyant dans le sacrement, le Christ lui accorde la possibilité d'être conforme à son image, l'image du Dieu fait homme. »

<sup>24</sup> Origène, le premier, en parle dans son « *Commentaire de l'Évangile de Jean 32, 13* » : « Je pense que, bien que Jean fut alors couché symboliquement sur le sein de Jésus, ayant été jugé digne de cet honneur, puisqu'il avait été jugé digne d'un amour de choix de la part du maître, ce qu'il y a de symbolique suggère que Jean, penché sur le Verbe, et reposant dans des états mystiques plus profonds, se penchait sur le sein du Verbe, toutes proportions gardées, comme lui-même est dans le sein du Père, selon cette parole : "Le Dieu, Fils unique, qui est dans le sein du Père, celui-là nous l'a raconté (Jean 1, 18)." »

Jésus trempe alors un morceau de pain dans le plat vinaigré des herbes amères pour le tendre à Judas (13, 26). C'est une marque d'amitié réservée à un invité de marque que l'on veut particulièrement honorer.<sup>25</sup>

En acceptant hypocritement ce signe d'amitié au lieu de s'effondrer dans les larmes (comme le fait Pierre dans le récit de la Passion chez saint Luc<sup>26</sup>), Judas choisi Satan plutôt que Jésus.<sup>27</sup> Discrètement, Jésus l'invite à partir : «*Ce que tu fais, fais-le vite.*» (13, 27) Il s'enfonce alors dans la nuit (13, 30). *Judas lui-même était la nuit*, commente saint Augustin. La nuit est le lieu tragique du refus. Le disciple privilégié, lui accompagnera Jésus jusqu'à la croix. Pierre, entre les deux, trahira, mais se repentira.

### ***Cri de victoire (13, 31-32)***

La page inaugurale de la Passion, l'évangéliste l'achève sur une explosion de gloire. Cinq fois, en deux versets, il note ce mot (*δοξα* en grec, *kabod* en hébreu), avec ses nuances de poids, de victoire et d'éblouissement. Celui qui, en commandant à Judas de réaliser au plus tôt son projet, a bravé la mort. Désormais Jésus la voit derrière lui et il entre déjà dans la gloire du Père. La trahison de l'amour tourne à la gloire de l'Amour.

## **d) Les dernières confidences (13, 33 – 17, 26)**

Dans le cadre de ce dernier repas avec les siens, Jésus s'entretient longuement avec eux pour leur donner ses dernières recommandations. Le quatrième évangile atteint ici un sommet de profondeur.

On peut aisément distinguer<sup>28</sup> trois versions de ce discours d'adieux. On pourrait successivement les intituler :

1. Le chemin vers le Père (13, 33 à 14, 31)
2. Le chant de la vigne (15, 1 à 16, 4)
3. Douleur et joie de l'enfantement (16, 5 à 16, 33)
4. La grande prière au Père sert alors de conclusion (17, 1-26).

La première version de ce discours d'adieux laisse transparaître la vie d'une communauté qui veut rester fidèle à Jésus en gardant sa Parole, tout en restant attachée à son enracinement juif. La seconde version suppose une communauté en conflit aigu avec la Synagogue dont elle est issue et dont elle est rejetée. La dernière version actualise le premier discours pour une communauté dont la rupture avec la Synagogue est consommée.

<sup>25</sup> Voir Ruth 2, 14

<sup>26</sup> Luc 22, 61-62.

<sup>27</sup> A quel mobile Judas a-t-il cédé pour adopter cette attitude ? L'appât du gain, comme le suggère l'évangile (« *il était voleur et, tenant la bourse, il dérobait ce qu'on y mettait* » Jean 12, 6) ? Le père X-L. Dufour au tome III de sa « *Lecture de l'évangile de Jean* » émet plutôt l'hypothèse que Judas, placé devant la volonté radicale de Jésus d'éviter tout geste spectaculaire, livre son maître aux autorités du Temple, afin de l'acculer à un coup d'éclat qui l'imposerait à tous comme messie. Rien de tel ne se produisant, Judas, pris de remords, restitue l'argent et se suicide (Matthieu 27, 3-10).

<sup>28</sup> Voir Xavier Léon Dufour, in « *Lecture de l'évangile de Jean* », tome III, p. 67 et suivantes, aux éditions du Seuil, 1993.

## 1. Le chemin vers le Père (13, 33 – 14, 31)

- Introduction (13, 33-38)
- Jésus et le Père (14, 1-11)
- La promesse d'une présence (14, 12-26)
- La Passion imminente (14, 27-31)

### Introduction (13, 33-38)

« *Petits enfants* » (τεκνιά), dit Jésus. C'est la seule fois qu'il s'adresse avec ces mots de tendresse et de miséricorde à ses disciples, et c'est au moment de les quitter. Tout cela comme si cette attitude de grande compassion qu'il exprime par cette expression, il voudrait qu'elle devienne la conduite des disciples entre eux. « *Mes petits enfants, encore un peu je suis avec vous* » (13, 33). Cette heure, au moins, est à nous. Certes il est clos le temps des *signes* ; fini aussi celui des altercations avec les opposants. C'est maintenant l'instant de vous confier mes dernières volontés. Je vous donne un commandement nouveau. Il tient en quelques mots :

« *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* »  
(13, 34).

« De l'amour dont je vous ai aimés, aimez vous les uns les autres à votre tour. Quand vous pratiquez entre vous l'amour fraternel, c'est mon amour à moi qui passe à travers vous. Rien d'autre ne vous signaler pour mes disciples, ni usage particulier, ni langue spéciale, ni habillement distinctif, rien si ce n'est l'amour dont vous vous aimez. »<sup>29</sup> C'est la communauté chrétienne ré-unie après la Passion qui sera la lumière capable de conduire à Jésus, le seul Sauveur pouvant rassembler la communauté humaine.

L'insistance même de cette consigne est significative : la cohésion de la communauté johannique était menacée par des risques de dissensions<sup>30</sup>, comme déjà la trahison de Judas avait assombri la joie de Béthanie et porté de l'ombre lors du dernier repas. Nous avons à toujours rester vigilants pour vivre la charité fraternelle et le pardon entre nous. Le spectacle, hélas fréquent, de mesquineries, de coteries et de divisions entre chrétiens et au sein de nos communautés, met à mal notre crédibilité aux yeux des hommes.

Pierre ne saisit absolument pas ce que veut dire Jésus. Il sent bien que Jésus est en train de les quitter et c'est d'un cri douloureux qu'il apostrophe son maître :

- « *Seigneur, où vas-tu ?* »
- « *Où je vais, tu ne peux maintenant me suivre ; après, tu me suivras* » (13, 36).

Tu ne pourras me suivre, devenir vraiment mon disciple, que plus tard. Tu ne recevras la force d'entrer, avec moi, dans l'intimité du Père, qu'après l'accomplissement de mon Heure, celle de la Passion-Résurrection.

- « *Pourquoi ne puis-je te suivre à présent ? Ma vie, pour toi je la déposerai* »<sup>31</sup> (13, 37)

<sup>29</sup> Ignace d'Antioche in Ephésiens 4, 1 : « Jésus Christ est chanté dans l'harmonie de votre amour ». Tertullien, in Apologie 39 : « Voyez, disent-ils, comme ils s'aiment les uns les autres ».

<sup>30</sup> On le voit bien à travers les épîtres de Jean : 1 Jean 2, 22 / 1 Jean 3, 17 / 1 Jean 4, 2 / 3 Jean 10-11.

<sup>31</sup> Même expression qu'en 10, 11-18, où Jésus est décrit comme le Bon Pasteur.

Pierre ignore que sa fragilité humaine aura raison de sa fidélité. Avant de devenir disciple de Jésus et mourir lui aussi les bras étendus (21, 19), il faudra qu'après être revenu de sa défaillance, il ne compte plus sur lui, mais bien sur la puissance de l'Esprit que lui enverra le Ressuscité. Alors seulement, il sera capable de déposer sa vie pour les brebis que Jésus lui confiera et d'être à son tour un berger, un pasteur. Sa fidélité va devoir passer au crible d'un reniement, maintenant tout proche, avant le chant du coq (13, 38). Mais s'il se laisse regarder et aimer jusque dans son péché, il recevra un cœur de miséricorde à l'image de celui de Jésus.

## **Jésus et le Père (14, 1-11)**

« *Ne vous troublez pas...* »

Le *trouble* qui avait envahi Jésus à trois reprises, lors de la mort de Lazare d'abord, puis lorsque des Grecs cherchaient à le rencontrer et enfin devant Judas prêt à le livrer, voici qu'il traverse maintenant les disciples. Il vont être terriblement désemparés par la mort de Jésus et, plus encore sans doute, par l'immense déception éprouvée devant ce qui ne pourra leur apparaître que comme la tragique échec du prophète galiléen.

L'antidote au trouble et à la tentation, c'est une foi ferme, une confiance absolue dans le Père et dans le Fils. Le remède au péché et à la lâcheté, ce n'est pas la culpabilité, mais c'est la contemplation de la miséricorde toujours offerte. Le péché pleuré devient chemin d'amour et d'humilité...Le départ de Jésus n'est pas un abandon.. Il s'en va pour leur « *préparer une place dans la maison du Père* » (14, 3). Vaste est la maison du Père, en elle il y a beaucoup de demeures où nous sommes attendus et désirés. Le moment vient bientôt où la Bien-Aimée du Cantique ne dira plus : « *où fais-tu reposer ton troupeau à l'heure de midi* » (Cantique des Cantiques 1, 7), mais bien : « *le Roi m'a introduite en sa chambre* » (Cantique des Cantiques 1, 4). Jadis, on purifiait les fautes par des sacrifices d'animaux au Temple. Mais depuis que Jésus l'a vidé de ses agneaux, dans un geste symbolique (2, 13 et ss.), c'est lui qui devient le Temple, la Maison du Père. Les disciples seront purifiés en entrant, par la foi, dans l'attitude d'amour filial de Jésus à l'égard de son Père.

Mais on n'apaise pas Thomas aussi vite. Il interrompt Jésus :

« *Seigneur, nous ne savons pas où tu vas : comment saurions-nous le chemin ?* » (14, 5)

« *...Je suis le chemin...* »

« *Moi je suis (ἐγὼ εἰμί) le chemin, la vérité et la vie.  
Personne ne vient au Père sans passer par moi* » (14, 6)

Jésus est **le chemin**. Il n'y a pas de sentier hors de lui. Il n'est point d'autre route sinon qui ne s'égare et ne se perd. Thomas, s'il croit que Jésus est la vérité et la vie, est assuré de trouver en lui le passage qui conduit au Père. Déjà le psalmiste demandait avec confiance : « *Fais-moi connaître tes chemins, Seigneur, enseigne-moi tes sentiers* » (Psaume 25, 4-10). Le chemin, c'est Jésus. Il faut le suivre dans son adoration filiale, sa confiance et sa collaboration aimante avec le Père. « *Envoie ta lumière et ta vérité : qu'elles me guident jusqu'en tes demeures* » (Psaume 42, 3). Jésus est la vérité et la vie qui conduisent à la maison du Père.

C'est très fort cette phrase de Jésus. Celui qui passe par Jésus et qui prouve son attachement par l'amour effectif de ses frères, est *déjà* dans le Père. Il habite dès aujourd'hui au cœur de la Trinité. Il est déjà fils dans le Fils Unique, le *Μονογενής*, le Seul Engendré.

« *Dès à présent, vous le connaissez et vous l'avez vu* » (14, 7)

« ...qui m'a vu a vu le Père »

Philippe le timide, celui qui déjà avait eu peur de manquer de pain (6, 7), celui qui avait eu besoin d'André pour amener les Grecs à Jésus (12, 22), Philippe donc ne peut cacher son insatisfaction. Ce Père dont tu nous parles tant et tant, montre-le nous, « *et cela nous suffit* » (14, 8). Il ne mesure pas ce que sa remarque peut avoir de désobligeant et de décourageant pour Jésus.

« *Tant de temps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas Philippe* » (14, 9).

La demande de l'apôtre rappelle celle de Moïse, aux jours de l'Exode : « *De grâce, fais-moi voir ta Gloire* » (Exode 33, 18). Moïse s'était alors attiré l'unique réponse qu'il pouvait recevoir en ce temps là : « *Tu ne peux voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre* » (Exode 33, 20). La vue de la Face incandescente de Dieu était insoutenable. Mais il n'en est plus ainsi depuis qu'en sa Parole faite chair, Dieu a pris visage humain.

« *Qui m'a vu a vu le Père* » (14, 9)

Jésus est la très parfaite icône du Père, sa vivante transparence. Il est « *l'image du Dieu invisible* » (Colossiens 1, 15), dira saint Paul.

« *Car je suis dans le Père et le Père est en moi* » (14, 11).

Le Père habite en Jésus et accomplit en lui ses propres œuvres. Et si les mots de Jésus ne suffisent pas à affermir votre foi, « *croyez au moins à cause des œuvres que je fais* » (14, 11) et dont vous êtes témoins.

### **La promesse d'une présence (14, 12-26)**

Le regard de Jésus se porte alors sur tous ses disciples à venir. A leur grande stupéfaction, ceux-ci ( nous en sommes) découvriront qu'ils en accomplissent « *même de plus grandes* » (14, 12). Parce qu'alors Jésus ressuscité, vivant auprès du Père, obtiendra pour ses disciples qu'ils accomplissent de plus grandes merveilles que celles qu'il a faite quand il était sur terre (14, 12-14). Il s'agit moins ici de ramener à la vie un Lazare ou de remettre debout un paralysé, que de permettre au Fils, à travers la confiance des croyants de tous les siècles, de mener à son terme sa mission : rassembler dans l'unité divine « *les enfants de Dieu dispersés* » (11, 52).

« *Le Paraclet* »

Jésus sait aussi qu'après la débandade de ses disciples, ils auront à faire le très grand effort de ne pas s'accuser les uns les autres, mais au contraire de s'aimer les uns les autres, dans l'espérance. Ils devront reconstituer une communauté unie, sans amertume ni reproches stériles. Ils devront reformer une assemblée de graciés où celui qui aimera le plus sera celui à qui il aura été le plus pardonné. Cette Eglise de pécheurs justifiés sera celle où chacun

s'efforcera de mettre en pratique le commandement de la miséricorde fraternelle en recevant l'Esprit Saint, le Paraclet.<sup>32</sup>

Jésus a voulu ces derniers entretiens, tout près de ses disciples, afin de les apaiser et de les reconforter. Il est leur Paraclet, leur consolateur, leur défenseur plein de tendresse. Mais les disciples recevront plus tard un autre Paraclet, qui restera avec eux pour toujours. A ses petits enfants (τεκνια en 13, 33), auxquels son proche départ pourrait faire croire qu'ils vont être désormais « *orphelins* » (14, 18) et abandonnés, Jésus garantit la présence quasi maternelle de l'Esprit Saint. Après sa résurrection, Jésus vivra dans le cœur des siens par son Esprit Saint et alors « *vous connaîtrez, dit-il, que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* » (14, 20), dans une réciprocité d'amour qui est celle de la communion trinitaire.

Des disciples est uniquement requis de « *garder mes commandements* » (14, 21), c'est-à-dire de créer et de recréer sans cesse la communauté dans un échange continu de pardon. C'est là aimer Jésus en vérité.

« *Pourquoi à nous et pas au monde* »

Jude, comme atterré, coupe Jésus : « *pourquoi dois-tu te manifester à nous et non au monde ?* » (14, 22). Jude ne semble pas comprendre que la ferveur et l'amour fraternel de chacun et de la communauté toute entière deviendront la lumière du monde.

Avec Jésus, il est toujours permis de ne pas avoir compris et de le dire, sans être rabroué. La question de Jude nous a valu une des plus belles paroles de tout l'évangile.

« *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera.  
Nous viendrons chez lui et nous ferons chez lui notre demeure* » (14, 23).

Le Cantique des Cantiques l'annonçait déjà :

« *Entraîne-moi après toi, courons.  
Le roi me fait entrer dans sa chambre* »  
(Cantique 1, 4)

L'Apocalypse l'exprime autrement :

« *Voici, je me tiens à la porte et je frappe.  
Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrera chez lui  
et je prendrai le repas avec lui et lui avec moi* »  
(Apocalypse 3, 20).

Reste que la condition imposée pour avoir part à cette fête qui demeure éternellement, c'est de garder la Parole de Jésus, ses commandements. « *J'ai couru dans la voie de tes commandements, car tu mets au large mon cœur* » (Psaume 119, 32)

C'est la joie de l'amour que d'accomplir tout ce peut attendre de lui le Bien Aimé. « *Je veux tout ce que tu veux* » n'est pas le mot d'un subordonné, mais celui d'un amoureux.

Les disciples ne peuvent entrer de sitôt dans toute la profondeur des paroles de Jésus. Mais ce sera précisément le rôle de l'Esprit Paraclet de leur en ouvrir l'intelligence, lui qui « *vous*

<sup>32</sup> Παρακλητος, c'est-à-dire celui qui est appelé aux côtés (παρα-καλω), le défenseur, le conseiller, le consolateur. Le terme recouvre le Goël hébreu qui désigne le parent le plus proche chargé d'épouser la veuve d'un mort sans enfants afin d'assurer une descendance au défunt, ou le proche qui vient secourir une famille tombée dans la pauvreté. C'est le rôle qu'assume Booz auprès de Ruth, la Moabite (Ruth 4).

*enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit* » (14, 26). Il ne donnera pas un enseignement nouveau. Mais il éclairera le sens des paroles de Jésus pour les faire pénétrer jusqu'à l'intime des cœurs.

Par deux fois déjà, l'évangéliste a indiqué ce travail d'illumination de la mémoire par l'Esprit Saint. La parole de Jésus, - « *détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours* » (2, 19) -, est interprétée après Pâques par les disciples : « *Mais lui parlait du temple de son corps. Aussi, lorsque Jésus se releva d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait parlé ainsi, et ils crurent à l'Écriture ainsi qu'à la Parole qu'il avait dite* » (2, 21-22). Semblablement, l'entrée de Jésus à Jérusalem juché sur un ânon est commentée par ces mots : « *Au premier moment, ses disciples ne comprirent pas ce qui arrivait, mais lorsque Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent que cela avait écrit à son sujet et que c'était cela même qu'on avait fait pour lui* » (12, 16). L'Esprit aide les croyants à actualiser de manière inventive, en paroles et en actes, le message du Fils.

### **La Passion imminente (14, 27-31)**

Prenant congé des siens, Jésus leur donne alors sa paix. *Paix* : la formule n'a rien de banal. Aujourd'hui encore, le souhait est courant tant chez les Arabes que chez les Juifs : « *salam aleikoum* » ou « *shalom* ». Au moment de les quitter, Jésus leur donne cette paix qui signifie en Orient : « *Va en sécurité, évite les dangers de la route, arrive sain et sauf* ». Jésus nous laisse cette assurance qui nous fera arriver indemne au bout de notre route sur terre. Le monde ne peut que souhaiter cette paix. Jésus, lui, *la donne*. C'est sa propre paix, celle qu'il puise de sa contemplation continuelle du Père, qu'il nous laisse pour vaincre troubles et peurs.

Cette paix qu'il donne, elle devrait s'épanouir en joie, parce qu'ayant rempli sa mission, Jésus retourne au Père, au « *Dieu de sa joie* » (Psaume 43, 4).

Puis il ajoute : « *parce que le Père est plus grand que moi* » (14, 28). Cette phrase, tirée du contexte de l'ensemble de l'évangile, sert d'argument aux ariens<sup>33</sup> pour justifier leur doctrine qui fait du Fils le premier né des créatures, un dieu intermédiaire, et non le Fils parfaitement égal et correspondant au Père. Il ne s'agit pas de cela pour l'évangéliste. La priorité souveraine du Père vient du fait que tout est issu de lui et va vers lui. Engendré de toute éternité par le Père et dépêché par lui dans le monde, Jésus est la Parole de Dieu qui retourne maintenant à Celui qui l'a envoyé. Mais il n'y revient pas sans avoir accompli sa mission : ouvrir définitivement à ses disciples le chemin vers le Père lui-même.

Aussi, muni de cette paix et de cette joie de fond, les disciples sont-ils armés pour faire calmement face aux événements les plus déroutants. Ils pourront traverser les menaces et les pièges du *Prince de ce monde*, de l'Adversaire.

« *J'aime le Père* » (14, 31), ajoute Jésus. Il va mourir parce que le Père lui en donne le commandement. La croix est le chemin de la gloire et de la fécondité pour lui et pour le monde auquel il a été envoyé.

« *Allons-nous en d'ici !* » (14, 31). Jésus a grande hâte de rejoindre son Père, mais il ne sait pas comment quitter les siens. Car l'entretien va se poursuivre longuement un peu à la manière de ces amis qui, après s'être salué une dernière fois, restent encore à causer interminablement sur le pas de la porte...

<sup>33</sup> Et à ces nouveaux ariens que sont les Témoins de Jéhovah.

## 2. Le chant de la vigne ( 15, 1 à 16, 4)

Le second discours d'adieux peut se subdiviser en trois parties :

- La vigne et les sarments (15, 1-8)
- Demeurez dans mon amour (15, 9-17)
- La haine du monde (15, 18 – 16, 4)

### La vigne et les sarments (15, 1-8)

« Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron... » (15, 1)

De ce chant de la vigne, les premières mesures sont connues depuis fort longtemps. L'image de la vigne, pour désigner le peuple Israël, court à travers tout le Premier Testament. Le poème d'Isaïe, en particulier, était dans toutes les mémoires :

« *Que je chante à mon bien-aimé le chant de mon ami pour sa vigne.  
Mon bien-aimé avait une vigne, sur un coteau fertile* » (Isaïe 5, 1).

Avant lui, le prophète Osée avait décrit Israël comme un vigneron en fleurs :

« *Israël était une vigne luxuriante, qui donnait bien son fruit* » (Osée 10, 1).

Mais trop souvent cette vigne a déçu son Vigneron qui en attendait un fruit abondant et savoureux :

« *Moi, cependant, je t'avais plantée comme un cep de choix, tout entier d'excellente semence.  
Comment t'es-tu changée pour moi en sauvageons d'une vigne étrangère?* » (Jérémie 2, 21).

La vigne plantée par Dieu qu'est Israël, n'est pourtant qu'une figure très partielle de Jésus, la seule vigne véritable. Véritable a ici non seulement son sens grec (« vrai », ἀληθής), mais plus encore son sens sémitique de « fidèle », de « stable », de « solide » (אמת). « *Moi, je suis (ἐγὼ εἰμι)<sup>34</sup> la vraie vigne* ». Jésus est la vraie vigne qui ne peut tromper son Père. Le Père est le vigneron d'une vigne qui ne peut plus décevoir.

Si le cep de vigne est unique, ses sarments sont innombrables et lui permettent, plus réellement que dans le psaume, de recouvrir la surface de la terre :

« *Il était une vigne : tu l'arraches d'Égypte, tu chasses des nations pour la planter;  
devant elle tu fais place nette, elle prend racine et remplit le pays.  
Les montagnes étaient couvertes de son ombre, et de ses pampres les cèdres de Dieu;  
elle étendait ses sarments jusqu'à la mer et du côté du Fleuve ses rejetons* ».  
(Psaume 80, 9-12)

" *Vous êtes les sarments* » (15, 5). Tous les peuples, tous les hommes à travers l'espace et les siècles, sont en réalité des sarments rattachés à l'unique vigne, des branches d'un seul tronc. Des sarments, on attend qu'ils « *portent du fruit* ». L'expression revient à 6 reprises<sup>35</sup>. Dans le cas contraire, le vigneron enlève les sarments stériles. Ce Vigneron, c'est le Père :

<sup>34</sup> Ce « *Moi, je suis* » divin si souvent rencontré déjà dans le quatrième évangile.

<sup>35</sup> (15, 2<sup>(3X)</sup> / 15, 4 / 15, 5 / 15, 8)

« *Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il le retranche* » (15, 2).

La Vigne Jésus est parfaite en sa source, mais tout sarment infidèle peut être retranché de cet Arbre où circule désormais le seule sève qui donne la Vie. Même ceux-là qui sont reliés intimement à Jésus, ont besoin d'être émondés, purifiés<sup>36</sup> :

« *Tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, pour qu'il porte encore plus de fruit* » (15, 2).

L'image est celle de la taille printanière de la vigne, où le vigneron débarrasse les sarments d'une partie de leurs bourgeons pour que les bourgeons restant deviennent plus vigoureux. Les épreuves de la vie, les souffrances tant morales que physiques, les persécutions le cas échéant rendent le chrétien plus fort lorsqu'il les a surmontées.

Unique est le cep et lui seul peut donner aux sarments sève et vie. Mais si les sarments ne sont plus rien sans le cep, ce n'est pas le cas de ce dernier. Même privé de ses branches par l'hiver, le cep demeure vivant et c'est de lui, au printemps, que renaissent les futurs sarments.

La tentation peut être grande pour ces derniers de revendiquer leur indépendance. Ne s'étirent-ils pas au soleil, loin du cep ? Ne sont-ils pas les seuls à porter les grappes ? Ne considèrent-ils pas le tronc comme un vieux bois noueux et rabougri, comme ce Serviteur du Seigneur qui est considéré par les hommes « *comme un surgeon il a grandi devant lui, comme une racine en terre aride; sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans apparence qui nous eût séduits* » (Isaïe 53, 2).

Ce fut le cas pour la vigne jadis luxuriante d'Israël, abandonnée à un dessèchement total, car, dit Jésus, « *sans moi, vous ne pouvez rien faire* ». Aucun sarment ne peut subsister sans la sève. Dans le Premier Testament le feu dévorait la vigne infidèle<sup>37</sup>. Dans le régime nouveau, il ne dévore que les sarments qui ne portent pas de fruit. Mais s'ils ne doivent jamais oublier qu'ils tiennent leur vie et leur fécondité d'une union ininterrompue au cep, les sarments disent la gloire et la générosité du tronc par les belles grappes de raisin qu'ils portent :

« *La gloire de mon Père est que vous portiez beaucoup de fruits* » (15, 8).

Cela explique l'importance de la formule reprise six fois en sept versets : « en moi »<sup>38</sup>. Personne, s'il ne demeure en communion avec le Christ, ne peut avoir la vie. Porter du fruit, c'est demeurer en Jésus par la confiance et l'amour, dans une attitude de conversion permanente. On n'insistera jamais assez sur la force du verbe « demeurer » (μεινεν) chez saint Jean. Pour porter du fruit, il faut demeurer en Jésus et il faut que ses paroles demeurent en nous. Pour vivre un apostolat fécond, il faut en puiser la sève dans la contemplation. Alors au cœur même de la mission, le disciple demeure dans le Père et dans le Fils.

### « **Demeurez dans mon amour** » (15, 9-17)

La symbolique de la vigne fait maintenant place à ce qui la sous-tend en profondeur, c'est-à-dire l'amour dont le Père est la source. « *Porter du fruit* » signifie alors « aimer ». Du Père au Fils, du Fils aux disciples, puis dans les disciples les uns pour les autres, circule un seul et même courant d'amour et de vie.

<sup>36</sup> Le verbe καθαίρω possède en grec les deux significations.

<sup>37</sup> Psaume 80, 17.

<sup>38</sup> (15, 2 / 15, 4<sup>(2X)</sup> / 15, 5 / 15, 6 / 15 7).

Le Père montre à Jésus tout ce qu'il attend de lui. C'est la joie de Jésus d'être guidé et associé à l'Amour du Père. Jésus, à son tour, conduit son disciple et l'aide à accomplir ce qu'il lui demande. C'est la joie du disciple d'être conduit et aidé par Jésus.

Il n'y a plus ni serviteurs ni inférieurs; il n'y a plus que des amis (15, 15). Puis, ajoute Jésus : « *c'est moi qui vous ai choisis* » (15, 16). Ainsi en était-il avec la première alliance :

*« Si le Seigneur s'est attaché à vous et vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples : car vous êtes le moins nombreux d'entre tous les peuples.*

*Mais c'est par amour pour vous et pour garder le serment juré à vos pères, que le Seigneur vous a fait sortir à main forte et t'a délivré de la maison de servitude, du pouvoir de Pharaon, roi d'Égypte. »*

(Deutéronome, 7, 7-8)

Le critère pour savoir si nous sommes amis de Jésus, c'est de faire ce que commande Jésus (15, 14), c'est-à-dire de nous aimer les uns les autres :

*« Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres ».*

(15, 17)

Ce qui n'était jadis qu'un privilège accordé à quelques uns, Abraham<sup>39</sup> ou Moïse<sup>40</sup>, voilà que c'est donné par Jésus à tous ceux qui acceptent de devenir ses disciples.

Alors la joie même de l'éternité, celle de Jésus dans sa communion avec le Père, rejaillira et débordera du cœur de ses amis. Une joie surabondante culminera dans le don de sa vie que chacun est prêt à faire pour ses frères et ses amis, à l'exemple de Jésus :

*« Nul n'a plus grand amour que celui-ci donner sa vie pour ses amis »* (15, 13).

Ainsi le redit au milieu des flammes la « *Jeanne au bûcher* » du texte de Paul Claudel écrit pour l'oratorio d'Arthur Honegger : « *C'est la vie qui est la plus forte, c'est l'amour qui est le plus fort, c'est la joie qui est la plus forte* ».

## **La haine du monde<sup>41</sup> (15, 18 – 16, 4)**

Vous et moi dans la persécution

Brusquement le ton change. A l'amour de Dieu s'oppose la haine du monde. A l'allégorie de la vigne succède violemment l'inimitié des ténèbres envers Jésus d'abord, puis envers ses disciples. Et cet antagonisme n'est nullement passager : il se prolongera aussi longtemps qu'une partie de l'humanité refusera d'accueillir le message du Christ.

Ici apparaît clairement le dualisme de saint Jean, divisant le monde en deux royaumes incompatibles : d'un côté, le règne de la lumière et de l'amour formé par Jésus et ses disciples ; de l'autre, le domaine du Prince des ténèbres caractérisé par la violence et la haine. Ce dualisme porte les marques de l'époque de Jean. Il fait d'abord partie du vocabulaire de

<sup>39</sup> Isaïe 41, 8 : « *Et toi, Israël, mon serviteur, Jacob, que j'ai choisi, race d'Abraham, mon ami...* »

<sup>40</sup> Exode 33, 11 : « *Yahvé parlait à Moïse face à face, comme un homme parle à son ami...* »

<sup>41</sup> Le monde, κόσμος, est utilisé par saint Jean dans toutes ses nuances.

- Aux chapitres 1 à 12, il décrit surtout l'espace où Dieu manifeste son amour et sa volonté de sauver tous les hommes ;

- Aux chapitres 13 à 21, le monde désigne l'univers qui est sous l'emprise du mal et qui manifeste son hostilité aux disciples de Jésus.

Rappelons-nous que les ténèbres et la lumière, le mal et le bien, cohabitent dans le cœur de chacun !

combat comme on peut le trouver dans les textes de Qumrân qui parlent souvent de la guerre des fils des ténèbres contre les fils de la lumière. Mais il reflète plus encore la situation tragique d'assiégés qui est celle des chrétiens après la destruction du Temple de Jérusalem en 70. Après cette catastrophe nationale, les pharisiens ont relayé l'autorité sacerdotale et ont pris, au concile de Jamnia (vers 75), des mesures pour éviter l'éclatement du Judaïsme. Parmi ces mesures, il y a l'exclusion des hérétiques, c'est-à-dire avant tout les judéo-chrétiens. « *Qui vous tuera estimera rendre un culte à Dieu* » (16, 2). Le livre des Actes décrit Saül avant sa conversion comme un persécuteur des chrétiens car il est un pharisien « *rempli du zèle de Dieu* »<sup>42</sup>. Un texte rabbinique dit que « *celui qui verse le sang d'un impie est semblable à celui qui offre un sacrifice* ».<sup>43</sup> On n'est pas loin du langage et des excès de groupes d'intégristes islamiques actuels. Le second discours d'adieux reflète donc une situation de conflit porté à son paroxysme entre la Synagogue et l'Eglise naissante.<sup>44</sup>

Excommunié par leurs frères juifs, les chrétiens des communautés johanniques sont aussi déjà victimes de la Rome païenne dont les exactions iront en toujours en s'aggravant jusqu'à la grande persécution (la dernière) de Dioclétien, au début du quatrième siècle.

Pourquoi cette haine du monde à l'égard des chrétiens ? Voici ce que répond notre passage :

- parce que Jésus, le premier, a été haï avant eux (15, 18) ;
- parce que le « monde » est replié sur lui et rejette ceux qui lui échappent (15, 19) ;
- parce que le « monde » ne supporte pas qu'on annonce Jésus comme l'Envoyé du Père (15, 21). A travers son Fils, le Père est atteint par la haine du monde : « *Celui qui me hait, hait aussi mon Père* » (15, 23).

Cet acharnement des ténèbres contre Jésus et les siens, ce déferlement de haine à travers les siècles causent le tourment le plus grand à Jésus, jusqu'à lui arracher plainte déchirante : « *Si je n'avais pas fait parmi eux les oeuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant ils ont vu et ils nous haïssent, et moi et mon Père* ». (15, 24).

Le péché, chez saint Jean, ne renvoie jamais à quelque faute morale. Il consiste à ne pas reconnaître en Jésus de Nazareth, le Fils un avec le Père. Citant le psaume, Jésus laisse monter sa douleur : « *ils m'ont haï sans raison* ».<sup>45</sup>

Le double témoignage de l'Esprit et des disciples

Si faibles, perdus et désarmés qu'ils puissent se juger face aux tourments que lui inflige le monde, les disciples peuvent s'appuyer fermement sur l'Esprit Paraclet. Dans la tourmente, les disciples ne sont pas seuls. A leurs côtés se tient l'Esprit de vérité qui témoignent pour Jésus :

*«Lorsque viendra le Paraclet, que je vous enverrai d'auprès du Père,  
l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il me rendra témoignage » (15, 26).*

Les disciples, alors, recevront la force de témoigner à leur tour : « *Mais vous aussi, vous témoignerez, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement* » (15, 27).

D'une manière superbe, Jean développe ce double témoignage :

<sup>42</sup> Actes 22, 3.

<sup>43</sup> Nu R 21, 4.

<sup>44</sup> En témoigne par exemple le récit du martyr de saint Polycarpe quand il souligne que, parmi la foule assemblant les fagots pour brûler Polycarpe, « *les Juifs surtout y mettait y mettaient de l'ardeur, selon leur habitude* ». (Source chrétienne n° 10, 1951).

<sup>45</sup> Psaume 69, 5 et // Psaume 35, 19.

1. L'Esprit Paraclet, envoyé aux disciples, témoignera intérieurement et confirmera leur cœur dans la vérité du mystère de Jésus.
2. Les disciples, ensuite, témoigneront en paroles à leur entourage, et donc au monde.

Saint Augustin a cette formule bien frappée : « *L'Esprit parle au cœur, vous en paroles ; lui, par inspiration, vous par des sons* ». <sup>46</sup> Les disciples, parce qu'ils sont avec Jésus et qu'ils sont fortifiés par l'Esprit, rendent témoignage à la vérité.

Nul n'a le monopole de l'intolérance...

La foi chrétienne a été proscrite, souvent de manière sanglante, dans l'URSS, ses pays satellites et la Chine du XXe siècle. En Amérique Latine, des « *escadrons de la mort* » et autres groupes d'extrême droite ont assassiné évêques, prêtres, religieux et laïcs engagés dans les luttes sociales. Au Soudan, et çà et là dans certains pays musulmans, des massacres contre des chrétiens sont commis régulièrement. Ce sont sans nul doute des persécutions encore plus graves que celles qu'ont connues les communautés chrétiennes dans l'Antiquité, du fait des pharisiens et surtout des Romains.

Mais ce qui reste la plaie béante de la mémoire chrétienne <sup>47</sup> et devrait devenir une source de repentance et d'humilité comme l'a publiquement vécu le pape Jean-Paul II d'abord à Rome puis à Jérusalem, c'est que l'Eglise persécutée devient hélas très vite persécutrice à son tour, et ce, dès l'édit de Constantin en 313. Citons, pour rappel :

- la proscription matérielle et spirituelle du peuple juif, des siècles durant. Il faut attendre la menace nazie pour que le pape Pie XI dénonce l'antisémitisme et déclare courageusement : « *spirituellement, nous sommes des sémites* » ;
- l'inquisition qui n'a pas craint de faire brûler ceux qu'elle tenait pour sarments stériles, non sans exiger de ses victimes un acte de foi qui les préserverait de l'enfer (autodafé). La pénible affaire Galilée pour raison « d'Eglise » en fournit une autre illustration ;
- les croisades (qui avaient scandalisé François d'Assise), les massacres d'indiens dans le Nouveau Monde, la dragonnade contre les Huguenots en France, les guerres de religion qui ont traversés l'Europe en sont d'autres tristes exemples.

Devant ces infamies, nous avons à lire « à rebours » le texte du quatrième évangile comme une mise en garde, adressée tant aux institutions ecclésiastiques qu'aux communautés chrétiennes, contre toute forme de haine qui, prétextant de l'Absolu de Dieu, donnerait libre cours à un instinct camouflé de domination.

Le quatrième évangile permet d'aller plus loin encore. Le XXe siècle a connu des tragédies sans précédent depuis le génocide des Arméniens de 1916, la terreur immonde de la Shoah, les purges de masse des pays communistes, les massacres horribles du Cambodge ou du Rwanda. La face tuméfiée du Christ en sa Passion a été des millions et des millions de fois reproduite. Après ces tueries d'innombrables victimes innocentes, seul le mystère du pardon, le commandement de l'amour sans réserve, - «  *aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*  » -, pourra briser le cercle infernal et suicidaire des représailles et des contre-représailles.

<sup>46</sup> Augustin in « *Homélie sur l'évangile de Jean* », 93, 1.

<sup>47</sup> *Mémoire à purifier selon le souhait de cette année jubilaire voulue par le pape Jean-Paul II.*

### 3. Douleur et joie de l'enfantement (16, 5-33)

Le troisième discours apparaît, à une lecture attentive, comme la reprise du premier (13, 33 – 14, 32) mais adapté à une situation nouvelle. Quelle sont ces circonstances ? La rupture avec la Synagogue étant consommée, la communauté chrétienne se trouve très éprouvée : sa prédication est sans effet, sa foi discréditée, son existence marginalisée (conditions qui ne vont pas sans rappeler les nôtres en Europe occidentale). Comment dès lors lui rendre confiance ? C'est ce à quoi s'attelle le chapitre 16, qu'on peut diviser en cinq parties :

- Introduction : « *Il est bon pour vous que je m'en aille* » (16, 5-7)
- « *L'Esprit vous guidera...* » (16, 8-15)
- Revoir Jésus (16, 16-22)
- L'Amour du Père (16, 23-27)
- Epilogue : la victoire de la confiance (16, 28-33)

#### **Introduction : « Il est bon pour vous que je m'en aille » (16, 5-7)**

A l'annonce faite par Jésus de son retour vers le Père, les disciples restent muets. Ce silence indique bien qu'ils sont déjà coupés de lui. Butant contre le mur de la mort prochaine de leur maître, ils n'éprouvent que sentiment d'abandon et de solitude extrême, comme celle que vivra Marie de Magdala pleurant sur la tombe trouvée ouverte.<sup>48</sup> Le tragique de leur situation entre la mort et la résurrection de Jésus sert à Jean d'illustration pour lire l'état de la communauté chrétienne, isolée dans un milieu qui refuse sa foi et marginalisée par l'excommunication du Judaïsme officiel. Après avoir cru en la victoire de Jésus sur la mort et à l'imminence de son retour glorieux, les premiers chrétiens se retrouvent démunis devant l'insuccès de leur influence sur le monde environnant.

Ici, les disciples se sentent tellement accablés, qu'ils ne pensent même pas poser la question qui s'impose : « *Où vas-tu ?* » (16, 5). Jésus insiste alors sur l'avantage que va leur procurer son départ : le don de l'Esprit, du Paraclet, qui les conduira de la tristesse à l'espérance, du mensonge à la vérité. Car l'Esprit donnera un regard pénétrant qui leur permettra de connaître plus profondément le Fils que lorsqu'il était visiblement à leurs côtés, sur la terre.

#### **« L'Esprit vous guidera... » (16, 8-15)**

C'est l'Esprit qui révèle aux croyants la vérité sur Jésus. Le monde avec ses arguments bien affûtés va prouver que Jésus est coupable et qu'il a donc bien raison de le tuer. La mort infamante de la croix lui prouvera bien que Dieu l'a abandonné. Jésus entre dans le long cortège de celles et ceux dont la culpabilité est justifiée par leur meurtre. Il est victime du mécanisme du bouc émissaire.<sup>49</sup>

L'Esprit Paraclet, en prenant la défense de Jésus, viendra au secours des croyants. « *Il confondra*<sup>50</sup> *le monde* », il le mettra en accusation. Il va démontrer dans les cœurs que la cause de Jésus était juste, qu'il est le symbole de la victime toujours innocente. Il réfute les arguties du monde en matière de péché, de justice et de jugement.

<sup>48</sup> 20, 11.

<sup>49</sup> Voir les très intéressantes thèses de René Girard sur le sujet in « *Des choses cachées depuis la fondation du monde* », Grasset 1978 et « *Le bouc émissaire* », Grasset 1982.

<sup>50</sup> Le verbe *ἐλεγχεν* signifie convaincre d'un tort, désavouer, réfuter.

- « *à propos de péché* » (16, 9) : ne pas croire en Jésus, voilà le péché radical, l'aveuglement de fond. En condamnant Jésus et son message, le monde résiste à Dieu lui-même. « Qui est de Dieu entend les mots de Dieu. Si vous ne m'entendez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu », a dit Jésus lors de la fête des Tentes (8, 47).
- « *à propos de justice* » (16, 10) : Dieu est juste, c'est-à-dire, au sens biblique, qu'il est fidèle à ses engagements. Contrairement à ce que pense le monde, le parcours de Jésus ne s'achève pas brutalement dans l'ignominie de la croix, mais s'élève jusque dans la Gloire auprès du Père. « Vous ne me verrez plus », ajoute Jésus. Son invisibilité est le revers de sa glorification.
- « *à propos de jugement* » (16, 11) : sur ce que le monde a pu voir, c'est Jésus qui a perdu son procès et a été condamné. Mais au même moment, Dieu a renversé le jugement et fait s'effondrer le Prince que le monde s'est donné.<sup>51</sup> La victoire de Jésus est la défaite de l'Adversaire. L'Esprit fait éclater au grand jour l'iniquité de la sentence exécutée contre Jésus. L'incrédulité qui entoure les disciples n'est qu'une survivance dépassée d'un refus de voir la réalité vraie.

L'Esprit transmettra ce que Jésus ne peut dire de son vivant, parce que ses disciples ne sont pas encore capables de le porter. L'Esprit, plus tard, tirera du trésor inépuisable que le Fils tient à jamais de son Père pour le leur communiquer. Il sera à la source du renouvellement permanent de la conscience chrétienne dans l'interprétation, l'approfondissement et l'actualisation qu'elle fait, au long des siècles, du message de Jésus.

Il est le don permanent de Jésus ressuscité, sa présence intérieure aux croyants. Au temps de sa vie terrestre, le Fils touchait ses auditeurs par les oreilles. Maintenant s'ouvre une ère nouvelle, où le Fils se dit sous un mode spirituel, en touchant et en illuminant les cœurs (16, 13-14). « *Il prendra du mien et vous l'annoncera* » (16, 15). Il puisera à la vie même qui est dans le Père et le Fils<sup>52</sup>, à l'Amour qui est en Dieu même.

### **Revoir Jésus (16, 16-22)**

Jésus propose alors une énigme : « *un peu et vous ne me voyez plus ; encore un peu, et vous me verrez* » (16, 16). Les disciples sont complètement dépassés par ces paroles. Ils souhaiteraient voir plus clair dans ce qui leur est dit si obscurément. Ils en retrouvent la parole : « *Qu'est-ce qu'il nous dit là : Encore un peu, et vous ne me verrez plus, et puis un peu encore, et vous me verrez, et : Je vais vers le Père ?* » (16, 17).

Mais que peut dire Jésus ? N'est-il pas bouleversé à la pensée de ce qui attend les siens, du désarroi qui s'emparera d'eux à l'heure imminente de la Passion ?

« *Amen, amen, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira; vous serez tristes, mais votre tristesse se changera en joie* » (16, 20). La tristesse des disciples sera provoquée par la mort de Jésus, tandis que le monde aura la fausse joie de s'imaginer avoir eu raison dans le procès contre ce « trouble-fête ». Comme la fiancée du Cantique, les disciples devront passer par l'épreuve de l'absence avant de le retrouver dans une présence plus intense :

*« J'ai ouvert à mon bien-aimé,  
mais tournant le dos, il avait disparu!  
Sa fuite m'a fait rendre l'âme.  
Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé,*

<sup>51</sup> Voir aussi le nouveau livre de René Girard : « *Je vois Satan tomber comme l'éclair* », Grasset 1999.

<sup>52</sup> « *Car, de même que le Père a la vie en lui, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui* » (5, 26).

*je l'ai appelé, mais il n'a pas répondu!*  
*Les gardes m'ont rencontrée, ceux qui font la ronde dans la ville.*  
*Ils m'ont frappée, ils m'ont blessée,*  
*ils m'ont enlevé mon manteau,*  
*ceux qui gardent les remparts...*

- *Où est parti ton bien-aimé,*  
*ô la plus belle des femmes?*  
*Où s'est tourné ton bien-aimé,*  
*que nous le cherchions avec toi?*

- *Mon bien-aimé est descendu*  
*à son jardin, aux parterres embaumés,*  
*pour paître son troupeau dans les jardins,*  
*et pour cueillir des lis.*  
*Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi!*  
*Il paît son troupeau parmi les lis. »*  
 (Cantique des Cantiques 5, 6-7 / 6, 1-3)

Après la séparation, une joie authentique viendra combler les disciples, la joie qui dévorera et abolira la tristesse de ceux qui verront Jésus vivant, glorifié par le Père; mais aussi la joie de découvrir Jésus agissant en eux et avec eux.

*«Ceux qui sèment dans les larmes*  
*moissonnent en chantant.*  
*Il s'en va, il s'en va en pleurant,*  
*il porte la semence;*  
*il s'en vient, il s'en vient en chantant,*  
*il rapporte ses gerbes ».*  
 (Psaume 126, 5-6)

Dans la puissance de l'Esprit de vérité, ils auront la joie d'accomplir l'œuvre même de Jésus qui est de sauver du mensonge l'humanité égarée par l'action satanique. Ils collaboreront à un amour possible à Dieu seul, qui est d'entrer dans l'œuvre satanique de mort sans en être retenu et parvenir (et faire parvenir les autres) dans une vie éternellement réussie.

Vient alors, aux lèvres de Jésus, la dernière de ses images, la plus humaine et la plus émouvante : *« La femme, sur le point d'accoucher, s'attriste parce que son heure est venue; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus des douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde »* (16, 21).

Il en sera de vous comme la femme au moment d'enfanter. Sa souffrance est immense (il n'y a pas de péridurale à l'époque !); mais quelle joie quand on lui met entre les bras le petit enfant qu'elle vient de mettre au monde. Il n'est pas d'expression plus saisissante du mystère pascal dans son déchirement et dans sa liesse.

L'image porte plus loin encore. Elle évoque en fait la naissance et la résurrection du peuple nouveau des disciples après l'effondrement qui suivra la mort du crucifié. Le quatrième évangile reprend ici les images magnifiques d'Isaïe :

*«Ecoutez la parole du Seigneur, vous qui tremblez à sa parole.*  
*Ils ont dit, vos frères qui vous haïssent et vous rejettent à cause de mon nom :*  
*"Que le Seigneur manifeste sa gloire, et que nous soyons témoins de votre joie",*

*mais c'est eux qui seront confondus!*  
*Une voix, une rumeur qui vient de la ville,*  
*une voix qui vient du sanctuaire,*  
*la voix du Seigneur qui paie leur salaire à ses ennemis.*  
*Avant d'être en travail elle a enfanté,*  
*avant que viennent les douleurs elle a accouché d'un garçon.*  
*Qui a jamais entendu rien de tel?*  
*Qui a jamais vu chose pareille?*  
*Peut-on mettre au monde un pays en un jour?*  
*Enfante-t-on une nation en une fois?*  
*A peine était-elle en travail que Sion a enfanté ses fils.*  
*Ouvrirais-je le sein pour ne pas faire naître? dit le Seigneur.*  
*Si c'est moi qui fais naître, fermerai-je le sein? dit ton Dieu.*  
*Réjouissez-vous avec Jérusalem, exultez en elle, vous tous qui l'aimez,*  
*soyez avec elle dans l'allégresse, vous tous qui avez pris le deuil sur elle,*  
*afin que vous soyez allaités et rassasiés par son sein consolateur,*  
*afin que vous suciez avec délices sa mamelle plantureuse.*  
*Car ainsi parle le Seigneur : voici que je fais couler vers elle la paix comme un fleuve,*  
*et comme un torrent débordant, la gloire des nations.*  
*Vous serez allaités, on vous portera sur la hanche,*  
*on vous caressera en vous tenant les genoux.*  
*Comme celui que sa mère console, moi aussi, je vous consolerais,*  
*à Jérusalem vous serez consolés.*  
*A cette vue votre cœur sera dans la joie,*  
*et vos membres reprendront vigueur comme l'herbe;*  
*la main du Seigneur se fera connaître à ses serviteurs*  
*et sa colère à ses ennemis ».*  
 (Isaïe 66, 5-14)

Bien sûr cette joie sera celle des apôtres au soir de la Résurrection : « *Ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur* » (20, 20). Mais elle sera aussi celle des croyants qui, faisant confiance à l'émerveillement de Pâques, découvrent le Ressuscité présent aux siens pour toujours. Elle sera la joie de se sentir, déjà sur terre, divinement aimé.

Le monde semble poursuivre son cours sans s'occuper de Jésus. Mais le regard qui « voit » avec les yeux de la foi et sous la lumière de l'Esprit, découvre la présence du ressuscité dans les soubresauts de l'histoire humaine.

### **L'Amour du Père (16, 23-27)**

Et cette joie, dit Jésus, trouvera sa plénitude parce que vous prierez le Père « *en mon nom* » (16, 23.24.26). L'expression n'indique pas prier en se recommandant de Jésus comme d'un puissant intercesseur. C'est prier le Père en tant que, par la foi en Jésus Fils de Dieu, on devient fils dans le Fils. Dans nos visages de croyants, Dieu ne voit plus que celui de son Fils bien-aimé. Jésus semble s'effacer :

*« Je ne vous dis pas que j'interviendrai pour vous auprès du Père,*  
*car le Père lui-même vous aime,*  
*parce que vous m'aimez et que vous croyez*  
*que je suis sorti d'auprès de Dieu ».*

(16, 26-27).

C'est que désormais, Jésus n'est plus extérieur, mais intérieur au disciple. Unis à lui par la foi et l'amour, les disciples s'identifient maintenant à l'Unique Engendré.

*« Mais à tous ceux qui l'ont accueilli,  
il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu,  
à ceux qui croient en son nom »*

(1, 12).

### **Conclusion : la victoire de la confiance (16, 28-33)**

*« Je suis sorti d'auprès du Père et venu dans le monde.  
De nouveau je quitte le monde et je vais vers le Père »*

(16, 28).

La conclusion s'ouvre sur une proclamation qui reprend le chemin de l'Envoyé dans toute son ampleur : de Dieu à Dieu, en passant par le monde. Jésus est la Parole de Dieu qui fait retour au Père non sans avoir accompli sa mission :

*« De même que la pluie et la neige descendent des cieux  
et n'y retournent pas sans avoir arrosé la terre,  
sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer  
pour fournir la semence au semeur et le pain à manger,  
ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche,  
elle ne revient pas vers moi sans effet,  
sans avoir accompli ce que j'ai voulu  
et réalisé l'objet de sa mission ».*

(Isaïe 55, 10-11)

La réaction des disciples est surprenante. Ils proclament que *« maintenant, tu parles en clair, tu ne dis plus de comparaisons »* (16, 29). Le sens des paroles de Jésus commence à s'entrouvrir et ils se pensent déjà *« arrivés »*. Ils se montrent trop sûrs d'eux, comme Pierre qui prétendait donner sa vie pour suivre Jésus (13, 36-38). A Pierre, Jésus avait répondu par l'annonce de son reniement. Ici, il dit aux disciples qu'ils vont se disperser et le laisser seul. Seul ? Pas vraiment, puisque dans son épreuve, Jésus restera en communion avec son Père. De nuit comme de jour, c'est là le fond de son être : *« le Père est avec moi »* (16, 32). Mais si Jésus annonce leur défection, c'est tout aussitôt pour leur donner sa paix (16, 33). Pas la paix du monde, car c'est la souffrance qui les attend. La paix n'est pas une fuite dans l'imaginaire ou dans l'exaltation. Elle se conquiert, en Jésus, à travers les tribulations du monde et la résistance opposée par les hommes au message de la vie.

*« Dans le monde, vous aurez la souffrance.  
Mais, confiance : moi, je suis vainqueur du monde ».*

(16, 33)

La finale du troisième discours annonce la passion des disciples, la passion de l'Eglise. Il ne s'agit pas de subir passivement l'épreuve, mais de réagir avec confiance et courage. Ce sont là les derniers mots des confidences ultimes de Jésus.

Maintenant, il se tourne vers le Père dans un long Face à Face. Il n'a plus maintenant de regard que pour Lui.

#### **4. La grande prière au Père (17, 1-26)**

En cette heure de ténèbres, Jésus prie pour lui-même et pour les siens. Et cette prière révèle le fin fond de la Passion où il entre. Il se laisse faire par le Père, il se livre aux mains des pécheurs, pour que soit accomplie l'extrémité de l'amour, c'est-à-dire l'unité qui réunit les disciples en Dieu et entre eux. Cette unité des disciples en Dieu et entre eux, est celle-là même qui joint dans une communion parfaite le Père et le Fils.

Depuis toujours et à jamais, le Père est celui qui donne tout ce qu'il est et toute vie à son Fils éternel. L'unité en Dieu est cette totale générosité paternelle qui constitue, qui engendre le Fils, et à laquelle répond l'entière disponibilité du Fils qui accueille l'amour paternel dans une obéissance parfaitement aimante.

Cette entière communion d'amour entre le Père et le Fils n'est aucunement amoindrie lorsque la Parole éternelle de Dieu descend dans le monde en être de chair. L'amour éternel du Père pour le Fils, et du Fils pour le Père, entre, par Jésus, dans le monde. C'est jusqu'à l'extrême de l'amour, que le Père fait don de son Fils au monde.

Cet acte commun du Père et de Fils se réalise dans la descente du sein du Père que vit Jésus le Fils. Cette descente, ce sont l'incarnation, la mise au rang des pécheurs qui veulent se convertir en présence de Jean Baptiste, l'abaissement aux pieds des disciples dont il lave les pieds, l'abandon entre les mains des pécheurs lors de la Passion et à chacune de nos eucharisties.

Il s'opère ensuite dans la remontée de Jésus vers le Père. Cette remontée s'amorce dès le renvoi de Judas (13, 27) : Jésus lui tend la bouchée et lui dit de faire au plus vite ce qu'il est en train de comploter. Et aussitôt, la bouchée prise, Judas sort dans la nuit (13, 30). Lors de la nuit de Pâque où Israël sort d'Égypte, Dieu est là pour le conduire vers le montagne sainte sous la forme de la Nuée. Celle-ci est ténèbres impénétrables pour l'armée égyptienne, mais pour les Hébreux elle est lumière<sup>53</sup> devant leurs pas. La Nuée de la présence divine est obscure pour Judas qui s'enfonce dans la nuit de ceux qui rejettent le Fils; mais elle est lumière pour les disciples qui participent à la remontée de Jésus vers le Père. Inaugurée dès le congé donné à Judas, cette remontée vers le Père s'exprime par les paroles du discours d'adieu et dans la grande prière de Jésus. Enfin, elle s'accomplit en acte par sa mise en croix, sa mort, sa résurrection, sa glorification et son retour « à la maison ». Mais il n'y retourne pas seul. Les croyants, présents et à venir, sont élevés jusqu'à son intimité avec le Père.

Etablis au sein même de la communion d'amour du Père et du Fils, les disciples sont appelés à entrer à leur tour dans ce mouvement de *descente-remontée*. Ils sont emportés en Jésus jusqu'aux abysses des ignominies humaines, et puis entraînés jusqu'aux cimes de la vie du Fils au sein de son Père. Entrons maintenant dans cette grande prière de louange, si typiquement juive par son balancement entre le rappel des hauts faits de Dieu dans le passé et l'ouverture vers l'avenir où se fonde l'espérance d'une nouvelle intervention de sa part.<sup>54</sup> Commentons-la pas à pas, versets après versets, comme nous l'avons fait pour le Prologue. On peut la classer en trois parties principales :

- « Père, glorifie-moi » (17, 1-11a)
  - a) Le Fils et le Père (17, 1-5)
  - b) Le Fils, le Père, les disciples (17, 6-11a)

<sup>53</sup> Exode 13, 21-22 et 14, 19-20.

<sup>54</sup> Voir ainsi la prière qu'on trouve en Néhémie 1, 5-11

- « Garde mes disciples » (17, 11b-23)
  - a) « Sanctifie-les » (17, 11b-19)
  - b) « Qu'ils soient un comme nous » (17, 20-23)
- « Qu'ils voient ma gloire ! » (17, 24-26)

### **« Père, glorifie-moi » (17, 1-11a)**

#### **a) *Le Fils et le Père (17, 1-5)***

« *Père* » (17, 1)

C'est le premier mot sur lequel s'ouvre les 26 versets de la prière. Il est le nom qui accompagne à tout moment Jésus, dès son entrée dans le monde<sup>55</sup>, le nom qui monte continuellement de son cœur au rythme de sa respiration. Il reviendra cinq fois encore (17, 5.11.21.24.25), et deux fois avec un adjectif : « *Père saint* » (v.11b) et « *Père juste* » (v. 25).

« *L'Heure est venue* » (17, 1)

Cette Heure, vers laquelle il marche depuis le « *commencement de ses signes* » (2, 11), est maintenant là. C'est l'Heure de la Passion. Mais c'est tout autant le moment fixé par le Père à son Fils pour revenir vers lui, pour recommencer de vivre ensemble mais avec tous les nouveaux « *enfants de Dieu* » (1, 12) qu'il ramène dans son sillage.

**« *Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie.  
Ainsi tu lui a donné pouvoir sur toute chair,  
afin que tout ce que tu lui as donné leur donne vie éternelle* » (17, 1-2)**

Plus que l'heure de l'infamie et de la déréliction, la croix est chez saint Jean l'heure de la glorification de Jésus qui, « *une fois élevé de terre* », attirera tous les hommes à lui (12, 32) et celle de la glorification du Père qui « *a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique* » (3, 16). Au cours de sa mission sur terre, Jésus a reçu de son Père pouvoir sur toute chair, comme en témoignent les guérisons opérées et la vie de Lazare arrachée à la mort. Mais par sa Passion et sa Résurrection, il est appelé à faire aux hommes un don plus précieux encore : « *la vie éternelle* » (17, 2), c'est-à-dire la participation à la vie même de Dieu. C'est ce qu'il précise immédiatement :

**« *La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent,  
Toi le Dieu véritable,  
et celui que tu as envoyé,  
Jésus Christ* » (17, 3).**

« *Connaître* » pour un hébreu signifie bien plus qu'un savoir cérébral. Il n'est pas, pour lui, de connaissance vraie sans amour et sans communion. « *L'homme connut Eve, sa femme; elle conçut et enfanta Caïn...* »<sup>56</sup> dit la Bible, dès ses premiers chapitres. Le français a d'ailleurs gardé quelque chose de la richesse du mot en hébreu. Connaître Dieu et Jésus, c'est entrer dans leur intimité. C'est expérimenter de tout son être la communion, celle qui est en Dieu et

<sup>55</sup> Hébreux 10, 5-7.

<sup>56</sup> Genèse 4, 1.

celle de Dieu avec nous. La vie éternelle sera la communion des hommes qui rendent gloire au Père dans le Fils.

**« Je t'ai glorifié sur la terre,  
j'ai accompli l'œuvre  
que tu m'as donné à faire » (17, 4)**

Parvenu au terme de sa vie, Jésus la résume d'un mot : « *je t'ai glorifié* » en manifestant l'amour surabondant de Dieu pour le monde et en faisant connaître le nom du Père. Il s'est appliqué uniquement à la tâche que lui a confié le Père : le salut des hommes, leur entrée dans la vie divine.

Dans un poème très fort, le *Chant de la divine merci*, qu'il faudrait pouvoir lire en entier, Marie Noël l'exprime splendidement. Citons-en simplement les trois dernières strophes :

*« (...) Tenez vos portes ouvertes,  
Pour que je ramène ici  
Ces pauvres âmes désertes  
Et ces pauvres corps transis,*

*Préparez la grand-lumière,  
Préparez le feu, la paix,  
Pour que sitôt la dernière  
Sueur versée, à jamais,*

*Tous ensemble, eux, moi, Vous, comme  
Des frères au même lieu,  
Ils se reposent d'être homme,  
Et nous, Père, d'être Dieu ».*<sup>57</sup>

Maintenant, sa mission accomplie, il ne demande en retour qu'une seule chose :

**« Et maintenant, glorifie-moi, toi, Père,  
auprès de toi,  
de la gloire que j'avais avant que le monde soit,  
auprès de toi » (17, 5)**

Avant la création du monde, le Fils vivait en toute liberté, sans aucun témoin, dans l'intimité du Père. L'Incarnation a jeté un voile sur l'être filial de Jésus, et ce voile va encore s'opacifier dans la Passion. Sa divinité, plus que jamais, y sera cachée. Mais en obéissant aux vœux du Père jusqu'à la croix, le Fils retrouve la gloire qu'il avait auparavant dans son sein (1, 18), sa place depuis toujours, bien avant que chatoie un univers.

### ***b) Le Fils, le Père, les disciples (17, 6-11a)***

**« J'ai manifesté ton nom aux hommes  
que tu as tirés du monde pour me les donner.**

<sup>57</sup> Marie Noël, in « *L'œuvre poétique* », page 259, Stock, 1969.

***Ils étaient à toi et tu me les as donnés,  
et ils ont gardé ta parole. » (17, 6)***

Jésus a révélé le Nom de Dieu, c'est-à-dire l'être même de Celui à qui l'on ne pouvait donner jusqu'alors un nom. «*Voici, je vais trouver les Israélites et je leur dis : Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous. Mais s'ils me disent : Quel est son nom?, que leur dirai-je?* », avait en vain demandé Moïse<sup>58</sup>. Le Nom divin est celui que Jésus lui donne en son cœur, et que jamais les hommes n'auraient osé inventer : *Abba*, Père.

***« Maintenant ils savent  
que tout ce que tu m'as donné vient d'auprès de toi :  
les mots que tu m'as donnés, je leur ai donnés,  
ils les ont reçus, et vraiment ils ont su  
que je suis sorti d'auprès de toi,  
et ils ont cru que c'est toi qui m'as envoyé. » (17, 7-8)***

Et tous ceux qui lui sont donnés par le Père,- cette fraction de l'humanité qui croit et fait confiance -, ont gardé sa Parole en croyant que c'est Dieu qui a envoyé Jésus. Mais après cette admiration devant la fidélité de ses disciples, voici que Jésus semble ressentir leur fragilité. Comme ils ont besoin de sa prière !

***« Moi, je prie pour eux.  
Je ne prie pas pour le monde,  
mais pour ceux que tu m'as donnés, car ils sont tiens :  
tout ce qui est à moi est à toi  
et tout ce qui est à toi est à moi et j'ai été glorifié en eux. » (17, 9-10)***

Jésus prie pour ses disciples, ceux que le Père lui a confiés et qui se sont ouverts à sa Parole. Mais il ne prie pas pour le monde. Ce mot, chez saint Jean, possède plusieurs sens. Il est d'abord l'univers, la création. Il est ensuite ce monde des hommes à qui le Fils est envoyé parce que Dieu l'a tant aimé (3, 16). Il désigne enfin, comme c'est le cas ici, cette puissance de refus et de rejet sur lequel règne « *le Prince de ce monde* » (12, 31). Ce monde-là qui, librement, exècre sa Parole, Jésus ne saurait prier pour lui.

Mais il prie avec insistance pour ses disciples qui appartiennent tant au Père qu'au Fils, qui sont leur bien commun. Tout fragiles qu'ils soient, ils sont la gloire du Père et du Fils.

***"Je ne suis plus dans le monde.  
Et eux sont dans le monde.  
Et moi, je viens vers toi. » (17, 11a)***

Jésus parle comme si, sa Passion accomplie, il avait quitté le monde et rejoint son Père dans la gloire. Son « *je viens vers toi* » est déjà le cri du Ressuscité, le cri de bonheur du Fils rentrant à la maison après avoir si bien travaillé dans les champs du monde.

**« Garde mes disciples » (17, 11b-23)**

**a) « Sanctifie-les » (17, 11b-19)**

<sup>58</sup> Exode 3, 13

« *Père Saint* » (17, 11b).

La formule « *Saint* » désigne le Tout-Autre, Dieu lui-même : « *Soyez saints, car moi, le Seigneur votre Dieu, je suis saint* » (Lévitique 19, 2). La sainteté est le rassemblement de toutes les qualités de Dieu, la pureté de son être divin comme cristal de feu : « *l'Ange me montra le fleuve de Vie, limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau* » (Apocalypse 22, 1)<sup>59</sup>.

L'audace de Jésus est de joindre à cette expression de la Transcendance de Dieu le mot qui dit l'infinie tendresse de son cœur « *Père Saint* ». La bonté du Père est sans faille, sans inconstance, oubli ou abandon. Il est l'Unique Saint dans la perfection de sa Paternité.

« *Garde-les en ton nom que tu m'as donné pour qu'ils soient un, comme nous* » (17, 11b).

Jésus demande alors que ses disciples soient gardés dans le Nom du Père. Il lui demande de conserver ses disciples en Lui, dans sa vie propre, en cette place, au plus secret de son cœur qui est celle même de son Fils. « *Garde-les en ton Nom* », c'est-à-dire que le Père les prenne au plus intime de son être, les appelant fils du même nom qu'il donne de toute éternité à son Unique Engendré. Et cela, pour qu'ils soient « *comme nous* » ! Vivant de l'unité même qui est celle du Père et du Fils dans la communion au même Esprit, les disciples peuvent devenir *un* entre eux.

« *Quand j'étais avec eux, moi je les gardais en ton nom que tu m'as donné et j'ai veillé et aucun d'eux ne s'est perdu sinon le fils de la perdition en sorte que l'Ecrit s'accomplisse* » (17, 12).

Jésus les a gardé pour le Père, qu'en son cœur, déjà, les disciples le rejoignaient. Il a veillé sur eux comme le Bon Berger (10, 11-15). Et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon celui qui un soir est sorti dans *la nuit* (13, 30), se mettant lui-même sur une voie *qui se perd* (Psaume 1, 6). Ainsi l'Ecriture s'accomplit : « *même le confident sur qui je faisais fond et qui mangeait mon pain, se hausse à mes dépens* » (Psaume 41, 10). Il ne s'agit pas ici d'une condamnation, mais d'une lamentation devant la profondeur d'iniquité et de perversité d'un cœur humain qui se laisse berner par le mal, le Mauvais.

« *Mais maintenant je viens vers toi et je parle ainsi dans le monde pour qu'ils aient en eux ma joie en plénitude* » (17, 13).

La seule évocation du *fils de perdition* est si douloureuse, que Jésus se retourne vers le Père : « *pour moi, je viens vers toi* ». Il le redit de tout son élan qui l'emporte vers Lui avec, à sa suite, tous ceux qui lui font confiance.

Car, au plus profond de son cœur, il y a la paix et la joie de collaborer à l'œuvre miséricordieuse du Père. Rien ne pourra l'arracher à l'admiration de son Père, dont l'Amour est la lumière qui éclaire Jésus durant sa passion ; elle éclairera un jour ses disciples. Ce sera la lumière donnée par le Ressuscité, « *sa joie en plénitude* », la joie d'être aimés du Père comme le Fils l'est lui-même. François d'Assise, abandonné la nuit dans le froid à la porte d'un couvent fondé par lui, dira à Frère Léon que c'est « *la joie parfaite* ». <sup>60</sup> C'est qu'avant

<sup>59</sup> Voir aussi Apocalypse 4, 6 et 15, 2.

<sup>60</sup> Fioretti 8 in « *Saint François d'Assise, documents* », éditions franciscaines, Paris 1968.

d'entrer dans cette joie, les disciples devront d'abord connaître, comme Jésus et en raison de leur communion avec lui, la persécution :

**« Moi, je leur ai donné ta parole, et le monde les a pris en haine, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne prie pas pour que tu les enlèves du monde, mais pour que tu les gardes du mauvais. Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde »** (17, 14-16).

Jésus semble entrevoir le long cortège de celles et de ceux qui, tout au long des siècles, contrariés et réduits humainement à l'impuissance recevront du Père, comme Jésus, de ne pas désespérer du monde. Dans un environnement hostile, ses disciples ont à poursuivre inlassablement l'œuvre miséricordieuse du Père.

C'est pourquoi Jésus implore instamment du Père qu'il les garde du Mauvais. L'existence chrétienne est une lutte tant contre les menaces extérieures qu'intérieures. Mais dans ce combat contre le règne des enfants des ténèbres, les croyants ne sont pas laissés seuls. Ils sont gardés dans le Nom du Père. Ils ont à s'approprier toujours davantage le Don de Dieu :

**« Sanctifie-les dans la vérité : ta parole est vérité »** (17, 17).

Dans un monde profané par la méconnaissance de la Présence de Dieu, les disciples sont sanctifiés par le Père, c'est-à-dire qu'ils sont purifiés, consacrés et transformés en sa vie divine, pour qu'ils lui appartiennent. *«Soyez saints, car moi, le Seigneur votre Dieu, je suis saint »!* Communiant à la sainteté divine, il n'y a dès lors nulle crainte à les envoyer dans le monde, comme le Père a envoyé son Fils :

**« Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. Et pour eux je me sanctifie afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés en vérité.** (17, 18-19)

L'envoi du Fils au jour de l'Incarnation se continue par la mission des disciples envoyés par le Fils. Sanctifiés par sa parole, les apôtres sont envoyés par le Fils au monde entier (*κοσμος*). Mais alors comment Jésus peut-il dire lui-même : *« Je me sanctifie »* ? N'est-il pas l'égal du Père, le Saint dès le premier moment de sa vie ? Certes, mais si comme Fils éternel, Il est Saint de toute éternité, par contre dans son existence humaine il n'a cessé d'avancer jour après jour jusqu'à la mort, *« et la mort sur la croix »*<sup>61</sup> dans la pleine consécration à son Père de la vie qu'il a reçue de notre chair humaine. Le monde profané, la mort même que *« Dieu n'a pas fait »*<sup>62</sup>, il les consacre et sanctifie grâce à son obéissance filiale. Et par cette disponibilité totale au Père, il entraîne après lui ses disciples sur la même voie.

### **b) « Qu'ils soient un comme nous » (17, 20-23)**

**« Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais aussi pour ceux qui croient en moi à cause de leur parole :**

<sup>61</sup> Philippiens 2, 8

<sup>62</sup> Sagesse 1, 13

***que tous soient un comme toi, Père, en moi, et moi en toi,  
qu'eux aussi soient en nous,  
afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé*** » (17, 20-21).

La prière de Jésus, par delà ses disciples, s'élargit aux croyants de tous les siècles qui, par eux, recevront sa Parole. Aussi loin qu'ils soient dans le temps et l'espace, tous les croyants sont présents à la prière de Jésus, nous sommes rendus contemporains de sa grande méditation. Que tous nous devenions un avec le Père, comme lui, *l'aîné d'une multitude de frères*.<sup>63</sup> Que nous vivions comme lui cachés en Dieu, pour s'associer avec lui à la fidélité de Dieu à l'égard des hommes.

Mais pour cela, Jésus attend le témoignage de notre unité, la grâce d'être Un. La pente humaine va à la rupture et à la division. C'est bien pourquoi Jean, qui n'a pas rapporté l'institution de l'eucharistie, en a manifesté la condition par l'humilité de Jésus Serviteur lavant les pieds de ses disciples (13, 1 et suivants) et le fruit qui est l'unité des disciples entre eux. Cette unité n'a rien de ce qu'humainement on puisse rêver. « *Que tous soient Un comme toi, Père, en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous* ». Qu'ils soient Un, de cette unité que vivent le Père et le Fils au sein de la Trinité. La communion divine devient la source de l'unité humaine à laquelle le Père appelle tous les hommes.

Dans sa première lettre, l'évangéliste dira en d'autres termes : « *Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, en nous son amour est accompli* ». <sup>64</sup> Le croyant est à l'image de Dieu, mais cette ressemblance ne se réalise que si le disciple est lui-même en relation d'amour avec ses frères. S'ils vivent dans l'amour fraternel, les disciples porteront partout des fruits de paix, de joie, de concorde, de douceur... tous ces fruits de l'Esprit.<sup>65</sup> Dans un monde de plus en plus individualiste et désuni par l'intérêt, la présence de chrétiens s'aimant comme des frères attirera de plus en plus l'attention. Une oasis dans le désert ne peut passer inaperçue. Ayant ainsi formulé le thème de l'unité, Jésus ne peut se lasser de le reprendre. C'est sa gloire de Fils bien aimé du Père que Jésus veut leur communiquer :

***« Et moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée,  
pour qu'ils soient un, comme nous, un :  
moi en eux et toi en moi,  
pour qu'ils soient parfaitement un,  
pour que le monde connaisse que c'est toi qui m'as envoyé,  
toi qui les as aimés comme tu m'as aimé*** » (17, 22-23).

On dirait que Jésus pour vaincre ce qui reste en nous d'hésitation, doive une fois de plus répéter encore et à nouveau ces mots inimaginables : « *moi en eux et toi en moi, pour qu'ils soient parfaitement un* », pour qu'ils participent à l'échange d'amour du Père avec le Fils, dans la communion du même Esprit. C'est cette communion fraternelle entre les disciples, dont la source vient du sein de la Trinité, qui devra à la fin convaincre les hommes. Car cette unité parfaite, qui ne peut être que donnée, comme le cep communique la sève aux sarments greffés en lui<sup>66</sup>, fera des disciples autant d'icônes vivantes de Jésus, des évangiles vivants.<sup>67</sup> Nous

<sup>63</sup> Romains 8, 29

<sup>64</sup> 1 Jean 4, 12

<sup>65</sup> Galates 5, 22-23

<sup>66</sup> Jean 15

<sup>67</sup> L'évangéliste, remarque Annie Jaubert, ne parle pas de l'amour des ennemis ou des persécuteurs comme le font les synoptiques, mais bien de l'amour mutuel des disciples pour « *que le monde croie* ». Non pas qu'il vise à fonder une société sectaire repliée sur elle-même, mais une communauté qui, voulant partager l'amour du Père et du Fils, ne peut communiquer que ce qu'elle vit déjà. (A. Jaubert, *Approches de l'évangile de Jean*, pages 130-131, Seuil 1976).

avons tous eu la grâce de rencontrer des hommes ou des femmes qui vivent une vie profondément surnaturelle, que Dieu habite et qui rayonnent discrètement. Ils portent en eux, à travers la douceur de leur fragilité, un mystère. Et ils attirent : ce sont les saints au milieu de nous, plus nombreux que nous nous en doutons.

**« Qu'ils voient ma gloire ! » (17, 24-26)**

Vient alors le sommet de la prière : « *je veux* », dit Jésus, marquant ainsi sa dernière volonté :

***« Père, ce que tu m'as donné  
je veux que, où je suis, ils soient aussi avec moi,  
pour qu'ils voient ma gloire, celle que tu m'as donnée,  
parce que tu m'as aimé avant le fondation du monde » (17, 24).***

Aimer l'autre, c'est le vouloir heureux. Jésus n'a rien à vouloir pour ses disciples sinon que de leur partager sa vie d'union avec le Père. Son vœu, avant d'entrer dans la Passion, c'est que tous les hommes soient éternellement avec lui dans la demeure du Père.

« *Où demeures-tu ?* », avaient demandé les deux disciples au premier jour de leur rencontre avec Jésus. « *Venez et voyez* », avait répondu Jésus<sup>68</sup>. L'heure est venue pour chacun et pour tous de demeurer pour toujours avec lui, fascinés de contempler sa gloire, celle du Fils infiniment aimé et d'un prix incommensurable aux yeux du Père, dès *avant la fondation du monde*. Ainsi tous les fils sont-ils éternellement associés à sa gloire de « *Fils unique plein de grâce et de vérité* »<sup>69</sup>. Et cela inauguré dès maintenant, dans la nuit de la foi pour le croyant, avant de s'épanouir en plénitude à la fin du temps.

***« Père juste... » (17, 25).***

L'appellation ne renvoie pas à Celui qui peut exercer le jugement à la manière dont le vigneron nettoie sa vigne<sup>70</sup>. Le Père se révèle juste en montrant, par la purification, le pardon et la réconciliation, qu'il veut nouer une alliance éternelle avec les hommes. Il est juste en restant fidèle à sa volonté de les sauver tous.

***« Si le monde ne t'a pas connu,  
moi je t'ai connu,  
et ceux-ci connaissent que c'est toi qui m'as envoyé » (17, 25).***

Jésus poursuit alors en dressant un bilan d'apparent échec : le monde est resté le lieu d'une résistance mystérieuse à l'Amour. Lui a connu le Père : connaître le Père, c'est l'aimer et vivre avec lui. Jésus qui l'a connu et qui lui est resté fidèle d'une obéissance aimante, est l'Homme nouveau qui peut entraîner dans son sillage l'humanité entière vers le Père.

Dans ce monde qui refuse Dieu, il y a pourtant tous ceux-là à qui il a fait connaître le Nom du Père. Leur présence dans le monde reste la chance du monde, le signe maintenu de la fidélité et de la miséricorde du Père. Jadis la gloire de Dieu reposait sur le tabernacle au milieu d'Israël.<sup>71</sup> Sur terre, Jésus a été la gloire de Dieu manifestée aux hommes.<sup>72</sup> Maintenant cette gloire habite dans la communauté des croyants.

<sup>68</sup> Jean 1, 38-39

<sup>69</sup> Jean 1, 14

<sup>70</sup> Jean 15, 2.6

<sup>71</sup> Exode 40, 34

<sup>72</sup> Jean 1, 14

**« Je leur ai fait connaître ton nom  
et je le ferai connaître  
pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux  
et moi en eux » (17, 26).**

Jésus a fait connaître au sens fort le Nom du Père et il le fera connaître même après son départ, par l'action de l'Esprit qu'il enverra<sup>73</sup> et qui ne cessera pas de murmurer dans le cœur des disciples : « *Abba* », Père.<sup>74</sup>

Le dernier mot du Fils est à l'Amour, l'«*Αγαπη* ». N'est-ce pas le nom même de l'Esprit Saint que chante splendidement saint Paul dans son hymne à l'Amour de la première lettre aux Corinthiens<sup>75</sup> ? L'Esprit est cet Amour qu'échangent entre eux au sein de la Trinité le Père avec le Fils, et que nous échangeons nous-mêmes avec eux, dans une communion qui nous fait UN avec le Père et le Fils et UN entre nous.

Ainsi le commente le grand mystique Jean de la Croix : « (...) *l'âme aime Dieu, non par elle-même, mais par lui-même, ce qui est une merveilleuse excellence. Elle aime en effet par l'Esprit Saint, comme s'aiment le Père et le Fils, suivant ce que le Fils lui-même dit en saint Jean : "Que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux (Jean 17, 26)"* ». <sup>76</sup>

<sup>73</sup> Jean 15, 26 : «*Lorsque viendra le Paraclet, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il me rendra témoignage.* »

<sup>74</sup> Galates 4, 6 : «*Et la preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba, Père!* »

<sup>75</sup> 1 Corinthiens 12, 31 – 13, 13

<sup>76</sup> Jean de la Croix, « *La vive Flamme d'amour B* » 3, 82, page 1535, in « *Œuvres complètes* », Editions du Cerf, Paris 1990.

## Chapitre 9 La Passion (18, 1 – 19, 42)

Sans chercher d'effet de transition, Jean introduit la Passion d'une brève phrase : « *Cela dit, Jésus sort avec ses disciples...* » (18, 1). Dans les grandes lignes, son récit est semblable à ceux que nous nous trouvons chez les trois autres évangiles. Certes il donne des détails inédits, mais c'est surtout le regard qu'il jette sur ces événements tragiques qui est profondément original. Il les voit en contemplatif. Par la profondeur de sa vision, il transfigure les événements, en faisant ressortir la gloire qui s'y cache. Pour qui sait lire et entendre, Jésus, le vaincu, apparaît en vainqueur. Au cœur du scandale, Jésus se révèle d'une incomparable noblesse et l'ignominie est irradiée de gloire. Entraîné par les soldats, il avance vers son *Heure*, moins en condamné conduit au supplice, qu'en roi vers son couronnement. Son élévation sur la croix est le signe de son retour au Père vers qui il entraîne tous ses disciples. Les ténèbres mêmes de la Passion sont lumineuses chez saint Jean, parce qu'il en dévoile le sens caché aux croyants qui acceptent de le suivre sur de telles hauteurs.

Œuvre puissante et personnelle, reprise avec génie par la musique de Jean-Sébastien Bach, la Passion selon saint Jean peut se diviser en trois parties :

- Jésus arrêté, puis devant Hanne (18, 1-27).
- Jésus devant Pilate (18, 28 – 19, 16a).
- Jésus au Golgotha (19, 16b-42).

### a) Jésus arrêté, puis devant Hanne (18, 1-27)

#### *Arrestation dans le jardin (18, 1-11)*

Jésus entre donc dans un jardin, lieu de rencontre habituel avec ses disciples. Le mot jardin renvoie sans doute au récit de création, surtout qu'il est employé trois fois dans la Passion<sup>77</sup> : « *Le Seigneur Dieu planta un jardin en Eden, à l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait modelé* »<sup>78</sup>. « L'Heure » de Jésus est celle de la recréation de l'humanité nouvelle.

Judas, qui connaît l'endroit, guide la cohorte et les gardes portant *lanternes, armes et lampes*. On pense à ces tableaux ou ces gravures de Rembrandt où étincelle, dans le clair-obscur, l'éclat des torches et des piques.

Ils sont donc venus, soldats de la cohorte et gardes des grands prêtres, pour se saisir de lui. Si la présence des derniers ne pose pas problème, la mention de la cohorte (une troupe romaine composée de 200 à 600 hommes) est historiquement invraisemblable. Si des militaires romains avaient été là, c'est directement au prétoire qu'ils auraient conduit Jésus. Il ne s'agit pourtant pas là d'une « erreur » de Jean, mais d'un propos délibéré. Son intention n'est pas d'éclairer un point d'histoire, mais d'exprimer une vérité d'un tout autre ordre. En faisant intervenir les Romains dès l'arrestation de Jésus, l'évangéliste veut souligner que tous, juifs comme païens, sont complices de la tragédie. Le Fils que Dieu a donné au monde (3, 16) a été pareillement condamné par les uns et par les autres. Une humanité qui en est venue à tuer le Fils de Dieu ne peut plus survivre que par la Miséricorde sans limites du Père...

Dès le premier acte du drame, Jésus fait montre d'une dignité infinie. Il manifeste sa liberté souveraine face à l'épreuve. Nous ne trouvons pas ici de scène d'agonie, sinon évoquée en un éclair : « *la coupe que me donne le père, je ne la boirai pas ?* » (18, 11). Mais dès le verset 4, Jean nous dit que Jésus « *sachant tout ce qui vient sur lui* », prend l'initiative d'aller dialoguer avec ses adversaires. On ne lui met pas la main dessus. C'est lui qui se livre :

<sup>77</sup> 18, 1 et 19, 41<sup>2</sup>

<sup>78</sup> Genèse 2, 8.

- « *Qui cherchez-vous ?* »
- « *Jésus de Nazareth* »
- « Je suis » (18, 4-5)

JE SUIS : par trois fois retentit la formule solennelle (18, 5.6.8), et ce sont les adversaires, pourtant nombreux et équipés, qui « *reculent en arrière et tombent sur le sol* » (18, 6). Ils sont saisis d'un effroi sacré, car ils trouvent dans le Nazaréen le Juste qui dit dans le psaume : « *Honte et déshonneur sur ceux-là qui cherchent mon âme! Arrière! qu'ils reculent confondus, ceux qui ruminent mon malheur!* »<sup>79</sup> ou encore : « *Quand s'avancent contre moi les méchants pour dévorer ma chair, ce sont eux, mes ennemis, mes adversaires, qui chancellent et succombent.* »<sup>80</sup> Mais surtout ils aperçoivent, fugitivement, se révélant dans l'homme qu'ils viennent arrêter, le Dieu du Sinaï.

S'il se livre lui-même en totale liberté, Jésus prend sur lui de mettre ses disciples à l'abri de la violence qui s'abat sur lui : « *si c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-là s'en aller* » (18, 8). Il est le Bon Berger qui, jusqu'au bout, veille à la défense des siens (10, 11).

Simon-Pierre croit alors de son devoir d'intervenir. Ayant trouvé une épée, il blesse maladroitement un des gardes, un certain *Malchus*. Il se fait immédiatement rabroué par son maître : « *Jette l'épée au fourreau* » (18, 11). Le seul appui de Jésus est en son Père, et c'est le Père des miséricordes qui conduit la Passion de son Fils, comme jadis Abraham préparait le sacrifice d'Isaac son fils au mont Moriah.<sup>81</sup>

### ***Jésus chez Hanne (18, 12-27)***

Les gardes emmènent Jésus après lui avoir lié les mains. Celui qui avait fait *délié* Lazare (11, 44) est réduit à l'impuissance. Hanne, chez qui ils l'entraînent, n'était plus en fonction cette année-là. Devenu Grand Prêtre en l'an 6, il avait été déposé par les Romains en 15. Si son gendre Caïphe l'avait remplacé dans cette haute fonction, Anne gardait toute son autorité morale auprès des Juifs, pour qui il restait *le Grand Prêtre*.<sup>82</sup>

Il entreprend un interrogatoire informel, qui n'est pas un procès. Pour Jean, il n'y a plus de procès juif durant la Passion : il y a longtemps qu'il a été instruit, tout au long des chapitres 5 à 11. L'évangéliste nous le rappelle en rappelant le mot de Caïphe, prophète malgré lui : « *Il y a intérêt à ce qu'un seul homme meure pour le peuple* ». La sentence de mort a été déjà prononcée. Les questions d'Hanne seront donc de pure forme.

Pierre et le disciple que Jésus aimait suivent de loin. Ce disciple anonyme, qui est sans doute Jean lui-même, a ses entrées dans la maison du Grand Prêtre, ce qui peut se comprendre si l'hypothèse sur l'origine sacerdotale du fils de Zébédée est retenue.<sup>83</sup> Il fait entrer Pierre dans la cour. Apostrophé par la portière, ce dernier nie faire partie du groupe des disciples : « *ουκ ειμι* » - « *je n'en suis pas* » qui contraste douloureusement avec le « *εγω ειμι* », le « *Je suis* » souverain que Jésus déclare à ceux procédant à son arrestation. On dirait que l'évangéliste a multiplié les traits qui témoignent de la désertion du premier des apôtres. Si Pierre pénètre à la suite de Jésus dans la cour, *il se tient à la porte, dehors* (18, 16). Et puis, après avoir nié une première fois, il ne pense plus qu'à se chauffer, avec les serviteurs et les gardes, autour d'un feu de braise (18, 18. 25). Il semble ne plus faire qu'un avec eux, qui se sont coalisés contre Jésus. Les détails ne sont jamais sans signification chez Jean. S'il insiste à deux fois pour nous

<sup>79</sup> Psaume 35, 4

<sup>80</sup> Psaume 27,2

<sup>81</sup> Genèse 22, 1-18

<sup>82</sup> Ainsi le qualifie Flavius Josèphe dans « *Les Antiquités juives* » 18, 4, 3.

<sup>83</sup> Voir la page 2 de la première partie de notre commentaire.

montrer Pierre en train de se réchauffer, c'est pour suggérer de quel froid souffre la ferveur de celui qui prétendait, quelques heures plus tôt, être prêt à donner sa vie pour son maître.<sup>84</sup>

A côté de cette dramatique fragilité, le courage de Jésus n'apparaît que plus grand. Comme si les choses n'étaient pas déjà scellées, Hanne l'interroge sur ses disciples et sur son enseignement. Jésus renvoie le Grand Prêtre à sa mauvaise foi : « *Je n'ai rien dit en secret. Pourquoi me questionnes-tu* » (18, 20-21). Pour connaître sa doctrine, il suffit d'interroger ceux qui, partout, au Temple, dans les synagogues ou tout autre lieu ont pu l'écouter.

Ce cran lui vaut une gifle d'un serviteur qui transforme la relation de parole en rapport de violence. Jésus alors remet le serviteur dans la lumière de la vérité : « *Si j'ai mal parlé, témoigne où est le mal. Si j'ai bien parlé, pourquoi me battre ?* » (18, 23). Devant le Grand Prêtre et son entourage, c'est Jésus qui est le véritable juge en les amenant à se situer dans la vérité : Hanne face à son hypocrisie; le serviteur face à sa violence. Aucun des deux ne réplique. Jésus a le dernier mot. Mais la sentence de mort, décidée de longue date, va être appliquée. Comme un dangereux malfaiteur, il est envoyé, toujours lié, à Caïphe.

Jésus venait d'appeler ses disciples à parler pour lui. Le seul à avoir pris la parole est Pierre qui, devant les soupçons des gardes, renie deux fois encore son maître. Le chant du coq lui rappelle l'annonce de sa trahison. Il s'enfonce dans le froid. Sa blessure est trop profonde pour qu'il s'en rende vraiment compte sur le moment. C'est bien plus tard, après la pêche miraculeuse, qu'il rencontrera le regard de vérité et de pardon de Jésus. Il mesurera seulement alors l'immense douleur qu'il s'est lui-même infligée par sa triple lâcheté.

## **b) Jésus devant Pilate (18, 28 – 19, 22)**

Envoyé d'Hanne à Caïphe et de Caïphe à Pilate, Jésus est amené au petit matin<sup>85</sup> à Pilate. Jean va donner une place centrale à la rencontre entre Jésus et ce fonctionnaire romain dans son récit de la Passion. Si Jean en a idéalisé la figure, c'est pour développer, avec beaucoup de soin, le thème de la royauté de Jésus.<sup>86</sup>

Une lecture attentive permet de dégager la structure du récit, fondée sur l'alternance extérieur/intérieur, avec pour sommet la scène du couronnement de Jésus.<sup>87</sup>

<sup>84</sup> 13, 37

<sup>85</sup> Les fonctionnaires romains commençaient leur service à six heures du matin.

<sup>86</sup> D'un mot, présentons les protagonistes du drame :

- *Caïphe* a été nommé Grand Prêtre par les Romains en 18. Destitué en 36 par le légat de Syrie Vitellius, il a été déporté en Gaule dans l'actuel Saint Bertrand des Comminges, au pied des Pyrénées ;
- *Pilate*, lui, est préfet de la Judée-Samarie de 26 à 36. Tacite (historien romain), Philon et Flavius Josèphe (historiens juifs) s'accordent pour le présenter comme un personnage cynique et cruel, traitant les juifs avec mépris. Suite à ses exactions et à ses maladresses, il a été destitué lui aussi en 36 par Vitellius et déporté à Rome, puis à Vienne en Gaule, par l'empereur Tibère. Les évangiles ne disent mot de son caractère. Cette réserve s'explique par la crainte de la censure et de la répression (La *Lex Julia Laesae Majestatis* pouvait punir de mort tout qui ne se montrait pas assez favorable à l'empire romain et à ses délégués) qui a dû amené les évangélistes à minimiser la responsabilité de l'administration romaine dans l'exécution de Jésus;
- les *Juifs* : le terme ne désigne évidemment pas ici les juifs de tous les temps et de tous les lieux, mais les notables nommés par l'occupant romain à la tête de leur peuple, c'est-à-dire la petite fraction collaboratrice de la population de l'époque.

<sup>87</sup> Voir Annie Jaubert, « *Approches de l'évangile de Jean* », Seuil 1976, page 66.

*Introduction.* 18, 28

On conduit Jésus à Pilate

*a.* 18, 29-32 à l'extérieur

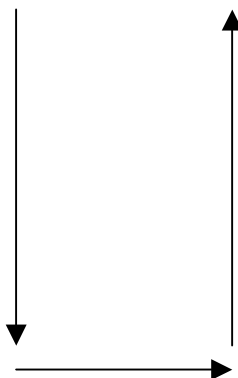
Les Juifs réclament à Pilate  
de juger Jésus

*b.* 18, 33-38a à l'intérieur

Discussion Pilate-Jésus

*c.* 18, 38b-40 à l'extérieur

Pilate affirme l'innocence de Jésus



*Conclusion.* 19, 16a

Pilate livre Jésus

*a'.* 19, 12-15 à l'extérieur

Pilate juge Jésus

*b'.* 19, 9-11 à l'intérieur

Discussion Pilate-Jésus

*c'.* 19, 4-8 à l'extérieur

Pilate réaffirme l'innocence de Jésus

*d.* 19, 1-4 sans localisation

Scène de dérision : Salut, roi des juifs !

Introduction : 18, 28

De chez Caïphe, avec lequel Jean ne mentionne aucune rencontre, Jésus est amené *au prétoire*, la résidence du préfet romain qui a quitté Césarée, son lieu de séjour habituel, pour veiller au maintien de l'ordre parmi les pèlerins affluant à Jérusalem à l'occasion de la Pâque. L'évangéliste note avec une ironie acerbe que les notables refusent de franchir le seuil de la maison romaine de peur d'encourir une souillure légale : ils se soucient de pureté extérieure, alors que leur cœur est rempli d'une haine meurtrière ! Seul, entre tous les Juifs, Jésus, le véritable agneau pascal, rejeté par les siens, se tiendra à l'intérieur du tribunal païen.

a- 18, 29-32

Pour l'instant, tous restent à l'extérieur. Le dialogue qui s'engage est vif. Le préfet demande aux juifs quels sont les mobiles qui les poussent. Leur réponse, arrogante, cache leur embarras : « *S'il n'était pas un mal-faisant, nous ne te l'aurions pas livré* » (19, 30). Le préfet cherche à les humilier en les renvoyant à leur juridiction : « *jugez-le suivant votre loi* » (19, 31). Les Juifs doivent alors avouer leur projet et leur impuissance à l'exécuter : mettre à mort l'accusé.<sup>88</sup> Jésus, rappelle alors saint Jean, l'avait prophétisé :

« *"Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi."  
Il signifiait par là de quelle mort il allait mourir* » (12, 32-33).

« *Comme Moïse éleva le serpent dans le désert,  
ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme...* » (3, 14).

b- 18, 33-38a

Pilate rentre à l'intérieur du prétoire. Il fait venir Jésus. « *Toi, tu es le roi des Juifs ?* », lui demande-t-il ? *Roi*, dans la bouche du fonctionnaire romain qualifie un révolutionnaire zélate<sup>89</sup>. Pour la population juive, qui à deux reprises a acclamé Jésus comme un *roi*, après la multiplication des pains (6, 14-15) et en venant à sa rencontre des palmes à la main (12, 12-

<sup>88</sup> Des historiens considèrent que le *ius gladii* (le droit de mise à mort) était réservé à l'occupant. D'autres font remarquer que le pouvoir romain, sous certaines conditions, autorisait les Juifs à punir de la peine capitale leurs coreligionnaires coupables de crimes religieux. On peut penser que les autorités juives, craignant un soulèvement populaire en faveur de Jésus, surtout au moment de la grande affluence des pèlerins pour la Pâque, ont préféré discréditer définitivement un faux-prophète, séducteur des foules, en le faisant pendre sur un gibet. En effet, une antique croyance faisait du cadavre d'un condamné suspendu au bois l'objet de la malédiction divine (Deutéronome 21, 22 / Galates 3, 13 / Actes 5, 3 et 10, 39).

<sup>89</sup> Les *Zélotes* formaient le parti de la lutte armée contre l'occupant romain. Ils déclencheront les deux guerres contre Rome, la première en 69 et la deuxième en 132. Après le second soulèvement, l'empereur Hadrien chassera les Juifs de leur pays.

14), le titre désigne le libérateur national. Jésus accepte le titre, mais en se plaçant sur un plan strictement religieux, il écarte toute méprise.

Mais avant cela, comme avec Hanne et le serviteur du Grand Prêtre (18, 20.23), Jésus place le préfet romain devant sa vérité : « *Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi?* » (18, 34). Pilate ne perçoit pas le discret avertissement sur le risque qu'il court d'être manipulé. Il répond avec mépris : « *Est-ce que je suis Juif, moi? Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ?* » (18, 35).

C'est alors que Jésus se prononce solennellement sur sa royauté. Réduit à l'impuissance, il peut la déclarer sans ambiguïté. Il dit d'abord ce qu'elle n'est pas. Son origine ne vient pas du monde. Elle ne s'obtient pas par hérédité, par élection ou par conquête. Si tel était le cas, des armées auraient, à l'heure du danger, combattus pour lui (18, 36). « *Donc tu es roi ?* », insiste Pilate. Oui, répond Jésus avec noblesse, « *tu le dis, je suis roi, je ne suis né, et je ne suis venu dans le monde, que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix* » (18, 37), comme les brebis entendent la voix du bon berger et la suivent (10, 3-4).

On sent la perche tendue à Pilate. Mais ce dernier préfère ses ténèbres. Il s'en tire d'une pirouette : « *Qu'est-ce que la vérité ?* » (18, 38). Le procès a pourtant changé de visage : l'accusateur est devenu accusé ; la victime est devenue juge. Pilate est lui-même entré en jugement. Certes, sa conviction est faite : l'homme qu'il a devant lui n'est pas le terroriste qu'on a voulu lui dépeindre. Mais il va s'en servir avec cruauté, comme d'un jouet, pour offenser les prêtres.

c- 18, 38b-40

C'est pourquoi il sort à nouveau pour dire aux Juifs restés à l'extérieur : « *Je ne trouve en lui aucun motif* » (18, 38b). On s'attendrait en toute logique à ce qu'il annonce la libération du prisonnier.

Loin de là, il propose d'amnistier Jésus, comme si un innocent avait besoin d'être gracié ! Il sait bien que l'homme qu'ils lui ont présenté, ils le tiennent pour un malfaiteur. Aussi quand il dit : « *Mais c'est pour vous une coutume que je vous relâche quelqu'un à la Pâque. Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ?* » (18, 39), la provocation est évidente et la dérision recherchée. Les grands prêtres tombent dans le panneau et crient très fort : « *pas celui-là, mais Barabbas !* » (18, 40). Dans sa sobriété, le commentaire de saint Jean tombe comme un couperet : « *Or Barabbas était un bandit* » (18, 40).<sup>90</sup>

d- 19, 1-4

Comme pour enfoncer les juifs dans leur déshonneur, Pilate fait horriblement maltraiter leur « roi » en lui infligeant le supplice de la flagellation. A la férocité, les soldats joignent le sarcasme. Ils lui jettent sur les épaules, en guise de pourpre royale, un quelconque manteau rouge et le coiffent d'une couronne d'épines tressées. Singeant le protocole d'une cour de carnaval, les soldats s'avancent en disant : « *Salut, le roi des Juifs* » (19, 3). Puis ils le frappent, comme le Serviteur d'Isaïe : « *J'ai tendu le dos à ceux qui me frappaient, et les joues à ceux qui m'arrachaient la barbe; je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats.* »<sup>91</sup>

Mais aux yeux de Jean, seul disciple à avoir accompagné Jésus jusqu'au bout, cette atroce scène de parodie revêt la signification d'un authentique couronnement royal. Au centre de la Passion, elle exprime, pour le lecteur croyant, la vérité la plus profonde sur la royauté sanglante et glorieuse de Jésus. Il est celui qui reste fidèle, jusqu'à travers la furie humaine et la folie meurtrière, au message et au comportement d'amour de Dieu. Tout au long de cette

<sup>90</sup> Il faut absolument écouter la musique dramatique que Bach a composé sur tous ces dialogues entre Pilate et la foule dans sa *Passion selon saint Jean*.

<sup>91</sup> Isaïe 50, 6

abjecte mascarade, Jésus ne fait entendre aucun reproche, aucune plainte. Pas un cri, pas un mot : le Roi se tait, d'un silence immensément digne.

c'- 19, 4-8

De nouveau Pilate fait amener à l'extérieur son prisonnier revêtu des insignes royaux que sont la pourpre et la couronne dérisoires ainsi que du sang du terrible châtement qu'il vient de subir. Pourquoi ? Dans le but d'apitoyer les grands prêtres ? Non. En exhibant ce roi de mascarade, Pilate ridiculise le rêve séculaire d'Israël, son attente messianique. En présentant cet être lamentable dans ses oripeaux et défiguré par le supplice, il se moque d'eux : l'idée même d'un « roi des juifs » est pour lui absurde. Qui pourrait menacer la souveraineté de Rome ? Ni ce pauvre hère, ni personne. On sent tout le mépris et l'antisémitisme du personnage.

« *Voici l'homme* », dit-il. L'expression, dans sa bouche, est ironique. Mais, sans le savoir, il prophétise. Lorsque Samuel recherche qui il va pouvoir sacrer roi, le Seigneur lui indique Saül en disant : « *Voici l'homme qui gouvernera mon peuple.* »<sup>92</sup> A son insu, Pilate désigne le roi choisi par Dieu pour sauver son peuple.

Pour Jean, qui ne perd rien de l'effroyable mise en scène, c'est bien l'Homme, en effet, qu'il découvre. L'Homme dans la plénitude de sa taille et de sa beauté. La longue attente messianique arrive à son terme. Les horreurs du Vendredi saint ne pourront faire oublier à Jean la Gloire cachée dans les meurtrissures de son Roi. Jésus est l'Homme accompli qui va donner naissance à l'humanité nouvelle. Il est le Roi, le véritable visage de Dieu, qui règne en venant vivre avec nous nos malheurs, nos égarements et nos fureurs. On connaît le mot de Claudel : « *Dieu ne vient pas supprimer la souffrance, encore moins l'expliquer. Il vient la remplir de sa présence* » .

Les prêtres et les gardes juifs, eux, ne retiennent que le camouflet qui leur est fait. Ils réagissent avec violence : « *En croix ! en croix !* » (19, 6). Pilate tient tête à leur furie par une ironie mordante : « *Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le. Car moi je ne trouve pas en lui de motif* » (19, 6). Il sait bien qu'ils ne le peuvent pas, puisque la peine de crucifixion est réservée au seul pouvoir romain.

La réplique des Juifs le déstabilise et l'effraie : « *Nous avons, nous, une loi et selon la loi, il doit mourir : il s'est fait lui-même fils de Dieu !* » (19, 7). C'est là la vraie raison qui les motive, et c'est un grief religieux. Pilate s'inquiète, d'abord parce que les administrateurs impériaux étaient tenus de respecter les lois et usages locaux. Mais sa frayeur s'explique aussi par une réaction de peur superstitieuse, fréquente dans un milieu qui s'adonne à des pratiques magiques. Incapable d'accueillir le mystère de Jésus, il se trouble devant d'éventuels « pouvoirs » surnaturels que pourrait détenir un *homme de Dieu*.

b'- 19, 9-11

Rentrant à l'intérieur du prétoire, il interroge à nouveau Jésus : « *D'où es-tu ?* » (19, 9). Sa question n'est plus tant celle d'un magistrat instruisant une affaire que d'un homme mis en présence du mystère de Jésus. Le silence impressionnant de ce dernier marque le fossé entre eux. Jésus n'a rien à dire à quelqu'un qui refuse d'entendre la vérité.

Indigné de cette résistance au délégué de l'empereur, Pilate réagit par l'intimidation : « *A moi, tu ne parles pas ? Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te renvoyer et j'ai pouvoir de te mettre en croix ?* » (19, 10). Jésus alors met Pilate dans la vérité. Il situe d'abord le pouvoir politique à sa juste place : « *Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi s'il ne t'avait été donné d'en haut* » (19, 11), par Celui qui, pour le salut du monde, a livré son Fils Unique. Il éclaire ensuite la responsabilité et la faute du préfet romain : « *Aussi celui qui m'a livré à toi a un plus grand péché* » (19, 11). Si le péché des autorités juives est plus grave, Pilate n'en sort pas disculpé pour autant : il va livrer à la mort quelqu'un qu'il sait innocent.

<sup>92</sup> 1 Samuel 9, 17

a'- 19, 12-15

Revenu à l'extérieur, Pilate Affronte à nouveau les grands-prêtres et leur clique. Ceux-ci, se doutant que le magistrat cherche à relâcher un prévenu qu'il juge inoffensif, abattent leur dernière carte : « *Si tu renvoies celui-là, tu n'es pas ami de César ! Qui se fait roi conteste César* » (19, 12). La menace est à peine voilée. L'empereur Tibère avait la main lourde pour punir les fonctionnaires coupables de faiblesse dans la répression des agitateurs révolutionnaires. Pilate joue sa place, peut-être même sa tête.

Il amène Jésus dehors. Il s'assied ou fait asseoir Jésus sur l'estrade qui sert de tribunal (*Lithostrotos*<sup>93</sup> en grec, *Gabbatha*<sup>94</sup> en hébreu, prend la peine de signaler l'évangéliste). Les deux sens sont possibles : Pilate monte sur son tribunal pour juger, ce qui paraît plus plausible, ou fait asseoir Jésus sur une estrade, prolongeant ainsi le simulacre pour le présenter à la foule : « *Voici votre roi* » (19, 14), il attend votre hommage ! Jean joue sur ce double sens. Pilate va le condamner en se moquant de lui et de son peuple, mais le Juge véritable de l'histoire humaine avec son cortège de massacres, de lynchages et de viols, c'est bien le Christ Roi.

Excédée, l'assistance appelle au meurtre. Pilate persifle : « *Je mettrais en croix votre roi ?* » La question amène les notables juifs à protester : « *Nous n'avons de roi que César !* » (19, 15). La réplique contient une menace : les grands prêtres sont nommés par l'empereur et peuvent lui envoyer un rapport contre le préfet. Mais en même temps, ces collaborateurs s'abaissent jusqu'à reconnaître la suprématie de *César*, l'empereur divinisé, ce qui constitue une offense à la souveraineté absolue du Dieu sur Israël (Juges 8, 23 / 1 Samuel 8, 7). Pilate a finalement le dernier mot : à travers Jésus, il réussit à ridiculiser et les Juifs et la Torah et le monothéisme. C'est la sixième heure : l'affrontement a duré jusqu'à midi, jusqu'à l'heure où commence le sacrifice des agneaux destinés au repas rituel de la Pâque. « *Voici l'Agneau de Dieu* » avait dit Jean Baptiste, au commencement (1, 29). L'Heure est venue de son holocauste.

*Conclusion* 19, 16a

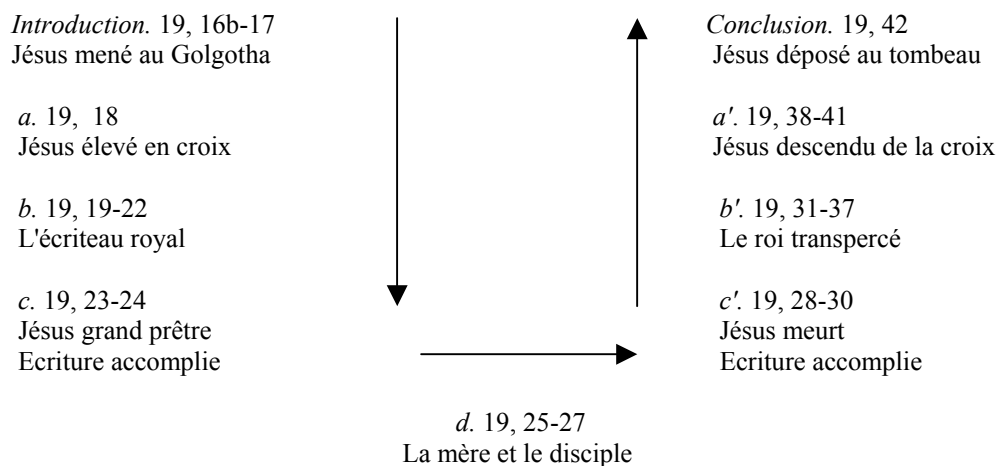
Ayant obtenu la capitulation morale de ceux qui l'ont menacé, le préfet estime l'avoir emporté après avoir humilié leur orgueil national. « *Alors donc il le leur livre pour qu'il soit mis en croix* » (19, 16a). Jean indique clairement par là que le pouvoir romain, quelle qu'ait été la violence des pressions exercées sur lui, est l'ultime responsable de la mort de Jésus.

### **c) Jésus au Golgotha (19, 16b-42)**

Pour aborder la troisième partie du récit de la Passion, il est intéressant de découvrir que l'évangéliste a réparti avec le même soin les différentes scènes dans un plan semblable à celui de la séquence précédente. Au centre de cet enchaînement d'épisodes se dégage la position centrale du transfert de maternité de la *mère de Jésus* vers le *disciple qu'il aimait*.

<sup>93</sup> « Pavement de pierres » .

<sup>94</sup> C'est en réalité de l'araméen, qui veut dire : « La Hauteur » .



Introduction 19, 16b-17

Ils se saisissent de Jésus qui, *portant lui même la croix*, marche vers le Golgotha. On n'entraîne pas Jésus. Jean le voit conduire lui-même les événements de la Passion. La barre sur ses épaules apparaît moins comme l'instrument de son supplice que comme le sceptre de sa royauté. Isaïe avait dit : « *Un fils nous a été donné, il a reçu le pouvoir sur ses épaules* » (Isaïe 9, 5).

a- 19, 18

Entièrement pris par sa contemplation, Jean ne voit que Jésus seul, avec sa croix. Origène et d'autres Pères de l'Eglise y ont vu une allusion à la figure d'Isaac portant le bois de son sacrifice.<sup>95</sup> Dans une très grande sobriété, Jean nous montre uniquement l'élévation de la croix. Il y a là comme une sorte d'émerveillement : *Voici le bois de la croix qui a porté le salut du monde*, chante la liturgie du Vendredi Saint. Pour Jean, la croix est élevée pour l'adoration : elle révèle le fond du cœur de Dieu qui n'est qu'Amour venu porter avec nous le poids du malheur : « *Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde* ». <sup>96</sup> L'évangéliste mentionne simplement la présence de deux autres crucifiés autour de Jésus, sans du tout les désigner d'un titre infâmant de « bandit » ou de « malfaiteur ». Contre les apparences contraires, son regard discerne dans ces deux compagnons d'infortune la cour royale qui laisse à Jésus la place d'honneur. Toute cette scène, Jean la contemple non pas comme un déchéance, mais comme une épiphanie de tout l'être de Jésus. S'il n'a pas rapporté la Transfiguration, comme les autres évangélistes, c'est qu'en réalité, élevé sur la croix, Jésus apparaît ici comme le Transfiguré. Le supplice de la croix, que Cicéron considérait comme « le châtement le plus cruel et le plus terrible », devient pour lui le lieu où Jésus se fait reconnaître comme roi par ses sujets.

b- 19, 19-22

La pancarte placée sur la croix répond à un usage du temps. Il était de règle qu'un écriteau placé autour du cou du condamné, porté devant lui ou parfois fixé sur un poteau, indique, dans un but d'intimidation, le motif de sa mise à mort.

Ce fait historique, Jean, fidèle à son habitude, en déploie toute l'ampleur. D'abord, il signale qu'il est rédigé en trois langues, l'hébreu, utilisé par les Juifs, le latin parlé par l'occupant et le grec, la langue de culture. C'est au monde entier qu'est proclamée la royauté de Jésus de Nazareth. Il rapporte ensuite la démarche des chefs juifs qui, se sentant obscurément joués, veulent obtenir de Pilate la suppression de l'inscription. « *Ce que j'ai écrit est écrit* », répond

<sup>95</sup> Genèse 22, 6.

<sup>96</sup> Jean 12, 47

le préfet. Comme le grand prêtre Caïphe avait inconsciemment prophétisé que Jésus mourrait pour la nation (11, 51), ainsi Pilate devait faire écrire la formule qui affirme à jamais la dignité royale du *Nazôréen*. Dans la ligne du quatrième évangile, saint Justin pourra écrire : « *Le Seigneur a régné par le bois* ». <sup>97</sup>

*c- 19, 23-24*

Comme Matthieu, Marc et Luc, Jean mentionne le partage des habits du condamné à mort qui, de droit, revenaient aux bourreaux. Là aussi, Jean développe le récit. Il indique avec soin la répartition en quatre parts des vêtements de Jésus et accorde une singulière attention à sa tunique sans couture, *tissée d'un seul tenant depuis le haut* (19, 23). Les Pères de l'Eglise y ont vu, depuis saint Cyprien, le symbole de l'unité de l'Eglise. Certes il s'agit bien là d'un thème cher à saint Jean qui l'a développé dans la grande prière du chapitre 17 de l'évangile ainsi que dans ses épîtres.

C'est pourtant vers une autre interprétation que je penche, celle que défend Annie Jaubert. <sup>98</sup> L'historien juif Flavius Josèphe donne une description de la robe du grand prêtre, tissée en une seule pièce <sup>99</sup>. L'insistance de Jean est un signe donné au lecteur pour qu'il saisisse l'allusion discrète sur le caractère sacerdotal de Jésus qui « *se sanctifie lui-même, afin que ses disciples soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité* » (17, 19). La sainteté du grand prêtre, seule habilité à pénétrer une fois l'an dans le Saint des Saints et à prononcer le nom divin, avait un caractère légal. Jésus, lui, communique la sainteté « *dans la vérité* ». Il est le *chemin* qui nous conduit au Père (14, 6) ; il est aussi le Temple véritable (2, 21) où peut s'offrir le culte véritable *des adorateurs en esprit et en vérité* (4, 24). Il est le seul vrai grand prêtre habilité à « *rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés* » (11, 52). Ainsi s'accomplissent les Ecritures qui disent au psaume 22, 19 : « *ils partagent entre eux mes habits et tirent au sort mon vêtement* ».

*d- 19, 25-27*

Alors que, réduit à l'impuissance, Jésus est dépouillé de tout, que lui reste-t-il à donner ? L'Esprit (19, 30), le sang et l'eau (19, 34), mais d'abord sa mère. C'est dans le seul évangile de Jean qu'est signalée, au sommet de la Passion, la présence, au pied de la croix, de la mère et du disciple. Avant de mourir, il est normal que Jésus ait voulu la confier aux soins d'un ami. Mais, nous nous en doutons bien, l'évangéliste a voulu donner à ces paroles de Jésus une signification bien plus profonde. C'est pourquoi le double « *voici ton fils – voici ta mère* » est empreint d'une telle solennité.

Si nous rapprochons cet épisode avec Cana, nous ne pouvons manquer de remarquer combien ces deux scènes encadrent tout le ministère de Jésus. L'une se situe lors du premier signe, celui qui inaugure sa vie publique et fonde la foi de ses disciples (2, 11); l'autre se place à « *l'Heure* » où tout est « *accompli* » (19, 30). <sup>100</sup>

Remarquons également tout le jeu des pronoms possessifs que respecte parfaitement la belle traduction de sœur Jeanne d'Arc <sup>101</sup> et qui décrit un transfert mystérieux. Par la mort de Jésus, la maternité de Marie devient vacante : *SA* mère (19, 25) devient *LA* mère (19, 26 / 2 fois), puis celle du disciple à qui Jésus la donne : *TA* mère (19, 27). « *Femme, voici ton fils. Ô quel échange ! Jean t'est donné en lieu et place de Jésus, le serviteur à la place du Seigneur, le disciple au lieu du Maître, le fils de Zébédée à la place du Fils de Dieu, un simple homme au lieu du vrai Dieu* », s'écrie saint Bernard, avec sa frappe inoubliable. <sup>102</sup> Comment comprendre

<sup>97</sup> Saint Justin, Dialogue avec Tryphon, 73, 1.

<sup>98</sup> « *Approches de l'évangile de Jean* », Seuil 1976, page 73-74.

<sup>99</sup> Antiquités judaïques III, 7, 4 & 161.

<sup>100</sup> Mêmes expressions dans les deux épisodes : l'Heure, la mère de Jésus, les disciples.

<sup>101</sup> Sœur Jeanne d'Arc, « *Les Evangiles, les quatre* », DDB 1992.

<sup>102</sup> Cité dans l'Office des lectures de la mémoire de Notre-Dame des douleurs, le 15 septembre.

ce déplacement de maternité ? Dans la forêt des interprétations<sup>103</sup>, voici celle que je risque, parce qu'elle me fait vivre.

Les personnages mis en scène sont réels, mais ils revêtent aussi une portée symbolique. Ce n'est pas simplement pour rapporter une anecdote que Jean raconte ce fait. Après les soldats usurpateurs qui dépouillent Jésus, il nous présente les véritables héritiers : sa mère et le disciple aimé. Jésus, voyant l'unique bien qui lui reste au monde, Marie debout près de la croix, choisit cette heure pour nous en faire les fils et nous la donner pour mère. Il agit en Roi et en Seigneur pour prolonger et élargir sa responsabilité maternelle. Comme Eve recevant à la place d'Abel tué par Caïn un nouveau fils, Seth<sup>104</sup>, ainsi Marie reçoit en place de son Fils assassiné un peuple nouveau de fils et de filles douloureusement enfantés à la vie divine :

*«Comme la femme enceinte à l'heure de l'enfantement souffre et crie dans ses douleurs,  
ainsi étions-nous devant ta face, Seigneur »*  
(Isaïe 26, 17).

*«Qui a jamais entendu rien de tel? Qui a jamais vu chose pareille?  
Peut-on mettre au monde un pays en un jour? Enfante-t-on une nation en une fois?  
A peine était-elle en travail que Sion a enfanté ses fils »*  
(Isaïe 66, 8)

*«La femme, sur le point d'accoucher, s'attriste parce que son heure est venue;  
mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus des douleurs,  
dans la joie qu'un homme soit venu au monde »*  
(Jean 6, 21)

C'est de chacun de nous que Marie devient désormais la mère. Et c'est chez chacun de nous qu'elle est appelée à demeurer, image humaine, douce et maternelle d'un Amour qui vient de Dieu. *Dès cette heure-là, le disciple la prend chez soi »* (19, 27). La musique de Bach laisse transparaître quelque chose de cette douceur indicible :-dans les numéros 28 et 29 de la Passion selon saint Jean :

*Er nahm alles wohl in acht  
In der letzten Stunde,  
Seine Mutter noch bedacht,  
Setz ihr ein' Vormunde.  
O Mensch, mache Richtigkeit,  
Gott und Menschen liebe,  
Stirb darauf ohn alles Leid,  
Und dich nicht betrübe !*

*Il prit encore soin de mille choses  
Aux derniers moments,  
Pensa à sa mère  
Et lui assura un soutien.  
O, homme, fais le bien,  
Aime Dieu et les hommes,  
Puis meurs sans regrets,  
Et ne t'afflige point !*

<sup>103</sup> Citons ici les plus fréquentes :

- Certains tiennent pour une interprétation non symbolique : Jésus confie simplement sa mère au disciple qu'il aimait (Lagrange).
- Le disciple recevant Marie serait pour d'autres le symbole de l'Eglise pagano-chrétienne accueillant l'église judéo-chrétienne (Bultmann) ;
- Des commentateurs voient dans le disciple le symbole de l'Eglise accueillant en Marie toute la richesse du Premier Testament (Xavier Léon-Dufour) ;
- Marie est la figure de l'Eglise qui engendre les disciples dans la foi (saint Ambroise, Max Thurian) ;
- Enfin, le récit proclame la maternité spirituelle de Marie (Feuillet et beaucoup de spirituels). Je me rattache à cette dernière.

Libre à chacun de faire son miel d'une de ces lectures ou de la combinaison de plusieurs d'entre elles.

<sup>104</sup> Genèse 4, 25

C'est une grâce à accueillir. On peut vivre la foi chrétienne sans Marie. Mais tous les saints, chacun à leur manière, l'ont reçue pour mère. Elle nous est confiée, à nous qui, nous efforçant de laisser passer la présence et l'action du Ressuscité à travers nos pauvretés, la gardons à nos côtés, si nous le voulons.

Comme Jean, nous avons à la prendre chez nous, c'est-à-dire dans notre cœur, et à vivre avec elle dans une intimité de présence qui lui abandonne toute l'existence. Prendre Marie parmi ses « biens », c'est, dans la ligne de Grignon de Montfort<sup>105</sup>, se laisser enseigner et former en tout par elle dans cette intériorité profonde où Jésus demeure en nous et où nous demeurons en lui. Alors, comme l'a senti Origène avec son habituelle profondeur, Marie peut voir en nous son Fils. « *Ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi*<sup>106</sup> », dira saint Paul. Dans le croyant elle reconnaît Jésus présent malgré son départ.<sup>107</sup>

Si nous murmurons son nom, Marie dit en nous le nom de Jésus, pour nous conduire plus sûrement en lui. Si nous sommes dans l'épreuve, elle nous obtient la grâce d'une confiance totale en la parole de Jésus : « *Quoi qu'il vous dise, faites-le* » (2, 5).

Marie devient ainsi au Golgotha la *mère de l'Eglise*. La réforme liturgique de Vatican II nous offre cette belle préface que je prends plaisir à citer :

*« Vraiment il est juste et bon de rendre gloire,  
de t'offrir notre action de grâce, toujours et en tout lieu,  
à toi, Père très saint, Dieu 'éternel et tout puissant.  
Pour célébrer la Vierge Marie,  
c'est à toi que s'adressent nos louanges.  
En accueillant ta Parole dans un cœur immaculé,  
elle a mérité de la concevoir dans son sein virginal.  
En donnant naissance à son Créateur,  
elle a préparé les commencements de l'Église.  
En recevant au pied de la croix le testament d'amour de son Fils,  
elle a reçu pour fils tous les hommes  
que la mort du Christ a fait naître à la vie divine.  
Quand les Apôtres attendaient l'Esprit qui leur était promis,  
elle a joint sa supplication à celle des disciples,  
devenant ainsi le modèle de l'Église en prière.  
Élevée dans la gloire du ciel,  
elle accompagne et protège l'Église de son amour maternel  
dans sa marche vers la patrie  
jusqu'au jour de la venue glorieuse du Seigneur.  
C'est pourquoi avec tous les anges et tous les saints,  
nous chantons l'hymne de ta gloire  
et sans fin nous proclamons : Saint! ... »<sup>108</sup>*

Conçue à Cana, l'Eglise est enfantée au Calvaire. La mère est là, aux deux moments de sa genèse. Elle verra bientôt, avec Jean, jaillir l'eau et le sang du côté transpercé. Comme elle avait engendré Jésus à la vie humaine, elle participe à notre engendrement à la vie divine, collaborant avec l'Esprit pour nous donner un visage semblable à celui de son Fils.

<sup>105</sup> voir le Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge, in « *Œuvres complètes de saint Louis-Marie Grignon de Montfort* », Seuil 1966.

<sup>106</sup> Galates 2, 20

<sup>107</sup> Origène, Commentaire sur saint Jean 1, 23

<sup>108</sup> Messe votive en l'honneur de la Vierge Marie, Mère de l'Eglise.

N'est-ce pas de Marie que le quatrième évangile a reçu son accent unique de profondeur contemplative et d'intimité ? N'est-ce pas de sa communion avec elle, que Jean doit d'avoir surmonté sa douleur pour distinguer, dans des larmes de paix, toute la Gloire cachée sous l'horreur de la croix ? La Passion, si on la regarde avec Marie, devient le lieu de notre paix et de notre repos. « *Nul ne peut saisir le sens de l'évangile de Jean s'il ne s'est renversé sur la poitrine de Jésus et n'a reçu de Jésus Marie pour mère* », écrivait Origène...

*C'-19, 28-30*

Exténué et brûlé par le soleil, le corps de Jésus n'est plus qu'une soif torturante. Il ne peut plus que gémir : « *J'ai soif* ». Mais comment ne pas entendre dans la parole du crucifié davantage que sa terrible soif physique ? Elle exprime aussi son désir intense de rejoindre le Père : « *Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau* » (Psaume 63, 2). Il a soif d'accomplir jusqu'au dernier souffle la volonté du Père afin que les hommes aient la vie éternelle. Il a soif aussi d'accomplir les Ecritures : « *pour ma soif ils m'abreuvaient de vinaigre* » (Psaume 69, 22).

Le mystère de la soif de Jésus auquel nous introduit la contemplation de Jean, c'est encore cette intarissable soif d'amour dont nous avons entendu l'aveu dans la rencontre avec la Samaritaine : « *Donne-moi à boire* », avait-il demandé (4, 7). On songe au chemin de croix qu'a écrit Paul Claudel.

*« Vous avez soif, Seigneur ? Est-ce à moi que vous parlez ?  
Est-ce moi dont vous avez besoin encore et de mes péchés ?  
Est-ce moi qui manque avant que tout soit consommé ? »<sup>109</sup>*

Et c'est de l'amertume de nos vies qui se refusent, du vinaigre de notre peu d'amour que nous l'abreuons. « *L'amour, une source qui a soif* », a écrit Marie Noël. Jésus a soif du Père, source des eaux vives : « *Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu ?* » (Psaume 42, 3) et soif de donner sa vie pour les hommes. La branche d'hysope rappelle sans doute le badigeonnage des portes des Hébreux avec le sang de l'agneau :

*« Puis vous prendrez un bouquet d'hysope, vous le tremperez dans le sang qui est dans le bassin et vous toucherez le linteau et les deux montants avec le sang qui est dans le bassin. Quant à vous, que personne ne franchisse la porte de sa maison jusqu'au matin. Lorsque le Seigneur traversera l'Egypte pour la frapper, il verra le sang sur le linteau et sur les deux montants, il passera au-delà de cette porte et ne laissera pas l'Exterminateur pénétrer dans vos maisons pour frapper. »<sup>110</sup>*

Jésus est le véritable Agneau pascal dont la mort est source de vie pour les hommes. Il sait maintenant qu'il a tout accompli. La dure journée se termine. Il s'achève le rude labeur de sauver l'homme. Le bon ouvrier a parfait sa besogne. Il est au bout de ce chemin de plein midi qui lui a tant coûté de peine (4, 6). L'Heure du retour définitif au Père est venue pour le Fils. Mais sa mort est aussi l'heure où il transmet<sup>111</sup> l'Esprit à l'Eglise naissante que représentent sa mère et le disciple aimé. Son décès n'est pas un point final ; il est source de la vie de l'Esprit donné aux croyants.

<sup>109</sup> Paul Claudel, « *Ceuvre poétique* », page 486, Bibliothèque de La Pléiade, 1967.

<sup>110</sup> Exode 12, 22-23. Voir aussi Lévitique 14, 4 et Psaume 51, 9.

<sup>111</sup> C'est le sens du verbe *παράδωμι*, transmettre, livrer, remettre.

b'- 19, 31-37

Les faits suivants ne sont rapportés que par l'évangile de Jean : les Juifs demandent à Pilate qu'on brise les jambes des condamnés pour hâter leur mort<sup>112</sup> et qu'on puisse ainsi respecter la Loi qui demande leur ensevelissement dès le soir même.<sup>113</sup> Peut-être aussi veulent-ils ôter de la vue des passants ce cadavre que l'écriteau maintenu par Pilate indique comme étant celui du « *Roi des Juifs* » ? L'ironie de Jean fonctionne ici encore : pour ne pas violer les règles de pureté légale, le corps du véritable *Agneau qui ôte le péché du monde* (1, 29) ne doit pas souiller le proche repas pascal où l'on mangera les agneaux immolés au même moment dans le Temple. Un groupe de soldats vient donc casser les jambes des suppliciés. Constatant la mort de Jésus, il se contentent de s'en assurer en transperçant d'un coup de lance son côté, d'où il sort du sang et de l'eau. Ces gestes, l'évangéliste va bien sûr nous en donner la portée spirituelle.

- « *Ils ne lui brisent pas les jambes* » (19, 33) : l'évangéliste nous dit lui-même que c'est que pour se vérifie les Ecritures, « *Vous n'en briserez aucun os* » (Exode 12, 46). Jésus est le véritable Agneau pascal, protégé par Dieu, dont on n'a pu rompre les membres, et qui est donc vainqueur à travers sa mort même.
- « *Aussitôt sortent du sang et de l'eau* » (19, 34) : ce constat, qui n'aurait pu être qu'une observation anatomique, l'évangéliste y insiste avec une exceptionnelle gravité : « *celui qui a vu témoigne, et véridique est son témoignage. Celui-là (= le Seigneur) sait qu'il dit vrai pour que vous aussi vous croyiez* » (19, 35). C'est que par l'ouverture du côté de Jésus, nous avons maintenant accès, comme tous les mystiques<sup>114</sup> l'ont compris, à la source même de l'Amour infini du Père qui a brûlé Jésus. Sous la lance du soldat s'ouvre le véritable Temple, le seul Saint des Saints qu'est ce cœur transpercé. Et cette miséricorde qui s'offre au-delà même de la mort a pu révéler à saint Jean ce qu'il écrira dans ses épîtres en quelques mots : « *Dieu est Amour – ο θεος αγαπη εστιν* » (1 Jean 4, 8). L'Amour est l'être même de Dieu et son insondable mystère.

Les Pères de l'Eglise ont aimé rapprocher ce côté ouvert avec le récit de la création d'Adam :

*«Alors le Seigneur Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme, qui s'endormit.  
Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place.  
Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme,  
Le Seigneur Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme »  
(Genèse 2, 21–22).*

L'Eglise, la nouvelle Eve, naît du côté du Christ endormi sur la croix comme la première femme est sortie du côté d'Adam plongé dans le sommeil. « *Le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son sacré Coeur* », écrira François de Sales.

Il est une autre interprétation que la tradition patristique, dès Tertullien, a soutenu : le sang et l'eau évoquent les sacrements qui donnent naissance et croissance à l'Eglise : le baptême (l'eau) et l'eucharistie (le sang).

<sup>112</sup> Cette pratique est confirmée par les découvertes archéologiques.

<sup>113</sup> Deutéronome 21, 22-23.

<sup>114</sup> Voir, par exemple :

- Catherine de Siemne, « *Le Dialogue* », Cerf 1992, page 48
- saint François de Sales, « *Traité de l'Amour de Dieu* », in « *Oeuvres* », Gallimard, page 600
- Jean de la Croix, « *Œuvres complètes* » *Cantique spirituel B*, strophe 37, 5
- ou encore saint Bernard, « *Œuvres mystiques* », sermon 61 sur le Cantique des Cantiques, page 629-631, Seuil 1953 .

La plaie du côté suscite un mouvement de repentance et d'adoration : « *Ils verront celui qu'ils ont transpercé* », dit Jean en citant le prophète Zacharie. Ces mots sont suivis chez le prophète des lamentations du peuple à la vue du Juste mis à mort :

*«Celui qu'ils ont transpercé, ils se lamenteront sur lui  
comme on se lamente sur un fils unique;  
ils le pleureront comme on pleure un premier-né »  
(Zacharie 12, 10).*

Les ennemis n'ont vu qu'un cadavre crucifié. Ils voient sans comprendre. Mais le disciple aimé voit et comprend que Jésus est le mystérieux Transpercé, le fils unique sur lequel on mène un deuil royal.

Et il contemple de son cœur le jaillissement d'une source purifiante, comme le dit plus loin le même prophète Zacharie :

*«En ce jour-là, il y aura une fontaine ouverte pour David  
et pour les habitants de Jérusalem,  
pour laver péché et souillure »  
(Zacharie 13, 1).*

Jean, dans la foi, a vu déjà les hommes du monde entier converger vers le côté ouvert du transpercé comme à la porte ouvrant sur l'abîme d'un Amour sans fond qui nous bascule dans l'éternité.

*a/- 19, 38-41*

Ce corps torturé, passé de main en main, voici qu'il reçoit enfin un traitement digne de lui. Il ne sera pas jeté dans la fosse commune des condamnés qui ont péché contre la Loi. Un notable, Joseph d'Arimatee obtient de Pilate l'autorisation de l'enlever et d'en prendre soin. C'est la première fois qu'est cité ce disciple *secret* de Jésus, tenaillé jusqu'ici par la peur.

Il est rejoint par Nicodème qui trouve, dans le soir qui descend sur le Golgotha, le courage d'agir ouvertement en faveur de Jésus. Ils vont le traiter avec une prodigalité royale puisque Nicodème apporte « *un mélange de myrrhe et d'aloès, environ cent livres*<sup>115</sup> » (19, 39). Cette quantité tout à fait inhabituelle d'aromates précieux est celle que les Juifs réservent aux funérailles de leurs souverains.<sup>116</sup> Jésus couronné roi, déclaré roi dans toutes les langues du monde, transpercé comme le roi mystérieux de Zacharie, est enseveli avec des honneurs royaux. Ainsi s'accomplit le geste prophétique que Marie de Béthanie avait posé au seuil de la semaine sainte : « *C'est pour le jour de ma sépulture, avait dit Jésus, que Marie a gardé ce parfum* » (12, 37).

Ils l'enveloppent de linges parsemés de ces épices de grand prix. On peut lui appliquer ce que le psaume dit de l'Époux royal : « *La myrrhe et l'aloès parfument ton vêtement* ». <sup>117</sup>

Puis Jésus est déposé dans un tombeau neuf au milieu d'un paisible jardin. Il n'est pas réuni à ses ancêtres, comme un maillon de la grande chaîne des générations. Il repose maintenant comme le chef d'une humanité nouvelle, l'aîné d'une multitude de frères, le premier-né d'entre les morts.

<sup>115</sup> Environ 32 kilos !

<sup>116</sup> Les funérailles d'Asa en 2 Chroniques 16, 14 («*On l'enterra dans le tombeau qu'il s'était fait creuser dans la Cité de David. On l'étendit sur un lit tout rempli d'aromates, d'essences et d'onguents préparés* ») et celles d'Hérode le Grand en Flavius Josèphe, « *La guerre contre les Juifs* » Livre premier XXI (« *Cinq cent officiers, domestiques ou affranchis portaient des parfums et fermaient cette pompe funèbre si magnifique* »).

<sup>117</sup> Psaume 45, 9

*Conclusion 19, 42*

La nuit maintenant peut descendre :

*« C'est alors, ô Nuit que tu vins.  
O ma fille chère entre toutes et je le vois encore et je verrai cela dans mon éternité  
C'est alors ô Nuit que tu vins et dans un grand linceul tu ensevelis  
Le Centenier et ses hommes romains,  
La Vierge et les saintes femmes,  
Et cette montagne, et cette vallée, sur qui le soir descendait,  
Et mon peuple d'Israël et les pécheurs et ensemble celui qui mourait, qui était mort pour eux  
  
Et les hommes de Joseph d'Arimathée qui déjà s'approchaient  
Portant le linceul blanc. »<sup>118</sup>*

Tandis que Nicodème et Joseph roulent la pierre sur la plus sainte de toutes les sépultures, il nous faut écouter, dans l'apaisement du soir, le chœur final de la Passion selon saint Jean de Jean-Sébastien Bach :

*Ruht wohl, ihr heiligen Gebeine  
Die ich nun weiter nicht beweine  
Ruht wohl und bringt auch mich zur Ruh*

*Das Grab, so euch bestimmt ist  
Und ferner keine Not umschließt,  
Macht mir den Himmel auf und schließt die Hölle zu.*

*Repose en paix, corps sacré  
Que je ne pleurerai pas longtemps  
Repose en paix, et apporte-moi aussi le repos*

*Le tombeau qui t'est destiné  
Et ne contient plus de souffrance,  
M'ouvre le ciel et ferme l'enfer.*

<sup>118</sup> Charles Péguy, « *Le Porche de la deuxième vertu* », in « *Œuvres poétiques complètes* », Bibliothèque de la Pléiade, 1989.

## Chapitre 10 La Résurrection (20, 1 – 31)

Dans les deux derniers chapitres de son évangile consacrés à la face lumineuse de la glorification de Jésus, Jean montre une aussi puissante originalité que dans la face obscure que représentait la Passion. Avec talent, il imprime son cachet aux récits de résurrection, et ce de deux manières :

1. il **personnalise** les expériences de foi après la résurrection en les rattachant à ces personnages bien typés que sont Pierre, le disciple bien-aimé, Marie de Magdala ou Thomas, ce qui paradoxalement nous permet de nous identifier davantage à eux ;
2. s'il donne son témoignage oculaire sur la découverte du tombeau vide et les apparitions, comme le font les Synoptiques, il **actualise** en outre cette résurrection en invitant ses lecteurs à reconnaître la présence et l'influence de ce « Vivant » qu'est Jésus en eux et dans « *beaucoup d'autres signes* » de leur vie (20, 30). Il fait partir la foi au Ressuscité du disciple bien-aimé et de Marie de Magdala, pour l'étendre au groupe des disciples et atteindre, en fin de compte, au bout de deux millénaires, le lecteur d'aujourd'hui. « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru !* » (20, 29).

On peut répartir le chapitre 20 en trois sections :

- Autour du tombeau (20, 1-18)
- Jésus et ses disciples (20, 19-29)
- Une conclusion (20, 30-31)

### a) Autour du tombeau (20, 1-18)

#### ***Marie la Magdaléenne***<sup>119</sup> ***découvre la tombe ouverte*** (20, 1-2)

*Le premier de la semaine*, commence l'évangéliste : l'expression suggère discrètement qu'un temps nouveau a commencé. Mais nul ne le sait encore. Si Marie la Magdaléenne s'en vient tôt matin<sup>120</sup>, ce n'est plus la nuit opaque, ni à l'extérieur ni en elle-même. Mais elle n'y voit pas encore clair. Tout est *encore dans les ténèbres*, comme jadis, après la multiplication des pains. Jésus s'était retiré dans la montagne. Ses disciples, qui n'y comprenaient plus rien, restaient plongés dans une nuit intérieure dont l'obscurité de la nuit était le signe. Ils étaient perdus, comme abandonnés. « *Les ténèbres déjà étaient là, et Jésus n'était pas encore venu vers eux* », avait noté l'évangéliste (6, 17).

Lorsque Marie se rend au tombeau, elle n'en peut plus de se languir. Il lui faut se recueillir un instant auprès des restes de son ami. Elle vient chercher un réconfort en pleurant dans la tombe de celui qui vient de tragiquement les quitter. Elle a besoin de revoir une dernière fois, même mort, le visage aimé. Jésus avait bien dit à ses disciples que leur tristesse se changerait en joie et que, d'ici peu, ils le verraient. Mais Marie ne croit pas assez pour être déjà dans la lumière. Elle est loin de vivre dans l'attente de Jésus ressuscité. Comme la bien-aimée du Cantique des Cantiques, elle cherche dans la nuit les traces de Celui qui est parti :

*« Sur ma couche, la nuit, j'ai cherché  
Celui que mon cœur aime.*

<sup>119</sup> Qu'on pourrait identifier avec Marie de Béthanie, selon le Père Boismard (Voir note 6, page 3).

<sup>120</sup> Alors que la nuit n'est pas achevée, c'est-à-dire entre trois et six heures du matin.

*Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé!  
 Je me lèverai donc, et parcourrai la ville.  
 Dans les rues et sur les places,  
 Je chercherai celui que mon cœur aime.  
 Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé! »  
 (Cantiques des Cantiques 3, 1-2)*

Elle voit que « *la pierre a été enlevée du sépulcre* » (20, 2). Bouleversée, comme les apôtres quand ils voient Jésus marcher sur la mer (6, 19), sans entrer dans le tombeau, elle court alerter les disciples et lance, à bout de souffle : « *Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, nous<sup>121</sup> ne savons pas où ils l'ont mis* » (20, 2). Découvrant déserté le tombeau de Jésus, elle en conclut au rapt de son cadavre.

### ***Pierre et l'autre disciple au tombeau (20, 3-10)***

Pierre et le disciple que Jésus aimait sont restés tous deux, depuis le début de la Passion, dans une grande proximité avec Jésus, douloureuse pour Pierre qui a trahi, fidèle pour Jean qui a suivi Jésus jusque dans la cour du Grand Prêtre puis est demeuré jusqu'au bout à ses côtés, avec Marie et les saintes femmes. Emus par le cri de la Magdaléenne, ils se mettent à courir ensemble vers le jardin où a été enseveli leur maître. Mais Pierre est vite distancé par celui à qui l'amour, bien plus que la jeunesse, donne des ailes.

Jean, il s'en souvient, est parvenu le premier au caveau. Il a le temps d'y jeter un coup d'œil et de découvrir les linges à plat. Il s'abstient d'y entrer, peut-être par égard pour son aîné. L'aube est en train de se lever. Les ténèbres commencent à se dissiper.

Arrivé à son tour à la tombe, Pierre y pénètre et constate à son tour le signe muet que montrent « *les linges, là, à plat, et le tissu qui était sur sa tête n'est pas à plat avec les linges, mais enroulé, lui, en place* » (20, 6-7). On peut penser que le long drap qui enveloppait le corps, dessus et dessous, est resté à plat, tandis que le voile enroulé, comme une mentonnière, autour de la tête de Jésus est resté en place, à l'intérieur du drap. Il n'y a en tout cas pas trace de violence ni de désordre. Tout exprime la paix, l'ordre, la beauté. Tout se passe comme si le corps de Jésus s'en était allé, laissant ses habits à la place où il les portait. Rangés avec soin et à leur place, les linges qui enveloppaient le cadavre sont abandonnés, suggérant que le crucifié était maintenant dégage pour toujours des liens de la mort.

Face au signe que représente le vide du tombeau et la disposition ordonnée des linges, Pierre se tait. Il se garde d'en tirer une conclusion hâtive. Il « *contemple* » (*θεωρει*) dans cette disposition d'esprit qu'a si bien exprimée Simone Weil : « *L'attention consiste à suspendre sa pensée, à la laisser disponible, vide et pénétrable à l'objet... un regard attentif, où l'âme se vide de tout contenu propre pour recevoir en elle-même l'être qu'elle regarde tel qu'il est, dans toute sa vérité.* »<sup>122</sup> L'ordre du tombeau semble démentir l'hypothèse d'un vol de la dépouille du Seigneur. En son cœur, Pierre laisse déjà poindre une possible espérance.

Mais l'autre disciple, lui, va beaucoup plus loin. « *Il voit, et il croit* ». A la vue des traces discrètes laissés sur la banquette funéraire, il franchit l'abîme qui sépare l'incroyance de la foi. La tombe pour lui n'est ni pleine de mort, ni vide de sens : elle devient *signe*, elle se fait *langage*. Avant même toute rencontre avec le Ressuscité, la lumière éclate en un flamboiement : Jésus a vaincu la mort ! Son intuition, son plus grand amour, mais aussi l'action silencieuse de la mère de Jésus auprès de lui depuis le vendredi, permettent à Jean de recevoir, en une clarté fulgurante, la certitude que le Seigneur s'est relevé des morts.

<sup>121</sup> Ce *nous* indique qu'il devait sans doute y avoir d'autres femmes avec elle, mais Jean réserve son attention à la seule Marie de Magdala.

<sup>122</sup> Simone Weil, « *Attente de Dieu* », pages 93 et 97, Fayard, Collection Livre de vie, 1966.

Plus tard les Ecritures remonteront à la surface. On peut imaginer que ce sont les psaumes, priés quotidiennement en milieu juif, qui émergeront d'abord du fond de sa mémoire, et peut-être aussi les Chants du Serviteur qu'on trouve en Isaïe :

*«Les lacets de la mort m'enserraient, les filets du shéol;  
l'angoisse et l'affliction me tenaient...  
Le Seigneur protège les simples,  
je faiblissais, il m'a sauvé...  
Il a gardé mon âme de la mort,  
mes yeux des larmes et mes pieds du faux pas.  
Je marcherai à la face de Yahvé sur la terre des vivants. »*  
(Psaume 116, 3.6.8-9)

*« A la suite de l'épreuve endurée par son âme, il verra la lumière et sera comblé.  
Par sa connaissance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes  
en s'accablant lui-même de leurs fautes.  
C'est pourquoi il aura sa part parmi les multitudes,  
et avec les puissants il partagera le butin,  
parce qu'il s'est livré lui-même à la mort  
et qu'il a été compté parmi les criminels,  
alors qu'il portait le péché des multitudes  
et qu'il intercédait pour les criminels. »*  
(Isaïe 53, 11-12)

Sans s'attarder, le narrateur laisse les deux disciples rentrer chez eux. Ils s'éloignent, ce qui permet à la caméra de laisser Marie de Magdala se trouver seule face au Seigneur.

### ***Marie rencontre Jésus (20, 11-18)***

Marie pleure la disparition du cadavre, seul vestige de la présence du Seigneur bien-aimé. C'est une scène magnifique qui a inspiré bien des artistes. Une femme aimante, longuement en quête d'un mort, fait la rencontre inattendue du Vivant. On y retrouve la structure en trois parties des récits d'apparition :

- |   |
|---|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Initiative du Ressuscité</li> <li>2. Reconnaissance</li> <li>3. Envoi en mission</li> </ol> |
|---|

L'art de Jean est de préparer l'éclair du face à face en ménageant un long suspense. Marie se tient donc près du tombeau. Elle sanglote et la répétition à quatre reprises du verbe *κλαιω*<sup>123</sup> nous fait entendre ces larmes qu'elle ne peut retenir. Le tombeau vidé lui cause l'immense douleur de ne pouvoir vivre pleinement le deuil de son Bien-aimé. Elle passa sans succès d'intermédiaire en intermédiaire : les deux disciples qu'elle est allée avertir ne lui ont été d'aucun secours. La vue des anges la laisse indifférente. L'apparition même de Jésus ne suffit pas à lui ouvrir les yeux : elle croit se trouver devant un jardinier.

<sup>123</sup> Jean 20, 11<sup>2</sup>. 13 . 15

Détaillons ces deux derniers épisodes. Se penchant vers l'ouverture béante, elle voit *deux anges en blanc* (20, 12), porteurs de la lumière divine. Toute à sa peine, Marie ne s'en étonne même pas. Pourtant ces anges forment une garde d'honneur, à la tête et aux pieds de l'espace vide où a reposé le corps très saint du Fils de Dieu. Leur présence est toute de contemplation et d'adoration. Ils sont comme les deux chérubins au-dessus de l'Arche d'Alliance :

*«Tu feras deux chérubins d'or repoussé,  
tu les feras aux deux extrémités du propitiatoire<sup>124</sup>.  
Fais l'un des chérubins à une extrémité  
et l'autre chérubin à l'autre extrémité :  
tu feras les chérubins faisant corps avec le  
propitiatoire, à ses deux extrémités.  
Les chérubins auront les ailes  
déployées vers le haut  
et protégeront le propitiatoire de leurs ailes  
en se faisant face.  
Les faces des chérubins  
seront tournées vers le propitiatoire ».*  
(Exode 25, 17-20)



Mais Marie ne s'y intéresse pas. Elle ne voit qu'une chose : *« Ils ont enlevé mon Seigneur »*. Sentons toute la douceur de ce possessif. *« Et je ne sais pas où ils l'ont mis »*. L'idée d'une résurrection ne l'effleure pas. Elle ne peut imaginer qu'un enlèvement. Ce qu'elle est venue chercher au sépulcre, ce n'est pas un vivant, mais le corps inerte de son Maître et Seigneur si passionnément aimé.

Se détournant alors du tombeau où elle ne peut trouver de réponse, elle *aperçoit Jésus qui se tient là* (20, 14), mais le prend pour un jardinier. Sa méprise est déjà pleine de sens. Le jardin, dans le Livre de la Genèse, dans le Cantique des Cantiques et dans le quatrième évangile tient une telle place que ce jardinier ne peut être que celui du monde nouveau. Le jardinier, pense plutôt Marie Madeleine au fond de sa nuit, ne serait-ce pas précisément celui qui a retiré son Seigneur du tombeau ? Elle ne l'entend pas vraiment lui demander : *« Pourquoi pleures-tu ? »* pas plus qu'elle ne le reconnaît quand délicatement il ajoute, car un tel chagrin ne peut être que d'un amour perdu : *« Qui cherches-tu ? »* Sans plus attendre, elle lui demande : *« Dis-moi où tu l'as mis et moi je le prendrai »* (20, 15).

A cette femme dans la désolation, Jésus dit alors : *« Mariam ! »* (20, 16). Il est le Bon Pasteur qui connaît ses brebis et les appelle chacune par son nom (10, 3). Ce simple mot la réveille de son cauchemar. Touchée au plus intime d'elle-même, elle se retourne.

Le geste est significatif. Nous retrouvons une expérience semblable décrite dans un langage plus symbolique encore au début du livre de l'Apocalypse :

*«Je tombai en extase, le jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une voix clamer, comme une trompette : "Ce que tu vois, écris-le dans un livre pour l'envoyer aux sept Eglises : à Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée."*

*Je me retournai pour regarder la voix qui me parlait; et m'étant retourné, je vis sept candélabres d'or, et, au milieu des candélabres, comme un Fils d'homme revêtu d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture en or.*

*Sa tête, avec ses cheveux blancs, est comme de la laine blanche, comme de la neige, ses yeux comme une flamme ardente, ses pieds pareils à de l'airain précieux que l'on aurait purifié au creuset, sa voix comme la voix des grandes eaux. Dans sa main droite il a sept étoiles, et de*

<sup>124</sup> Ce terme désigne dans la Bible la table d'or qui était au-dessus de l'arche.

*sa bouche sort une épée acérée, à double tranchant; et son visage, c'est comme le soleil qui brille dans tout son éclat. »*<sup>125</sup>

Notre Dieu est un Dieu de la Parole, et il nous retourne vers lui par l'appel de notre nom. Ainsi le dit une prière de *La Liturgie des Heures* : « *Tu t'es fait connaître de Marie qui te cherchait parmi les morts, prononce le nom qui nous retournera vers toi* ». <sup>126</sup>

Mais ainsi surtout l'évoquait le prophète : « *Et maintenant, ainsi parle le Seigneur, celui qui t'a créé, Jacob, qui t'a modelé, Israël. Ne crains pas, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom : tu es à moi. Si tu traverses les eaux je serai avec toi, et les rivières, elles ne te submergeront pas. Si tu passes par le feu, tu ne souffriras pas, et la flamme ne te brûlera pas. Car je suis le Seigneur, ton Dieu, le Saint d'Israël, ton sauveur.* »<sup>127</sup>

La Magdaléenne a ce cri du cœur : « *Rabbouni !* », « mon Maître ». Le terme signifie tout à la fois proximité, tendresse en même temps qu'émerveillement et vénération. D'un élan, la brebis a reconnu son Berger et l'épouse la voix de son unique Epoux. Dans sa joie, aussi excessive que sa peine, on l'imagine volontiers se jeter, follement éprise, dans les bras de Jésus, avant de se prosterner et de l'embrasser par les pieds, à la mode orientale.

*« J'ai trouvé celui que mon cœur aime.  
Je l'ai saisi et ne le lâcherai point  
que je ne l'aie fait entrer dans la maison de ma mère,  
dans la chambre de celle qui m'a conçue »  
(Cantique des Cantiques 3, 4).*

L'amour commence toujours par être possessif. Ce n'est pas grave. Ce ne le deviendrait que si on en restait là. Car plus encore que son bonheur, Marie exprime sa foi : n'a-t-elle pas vu mourir Jésus crucifié ? Son amour la poussait à prendre soin du corps du supplicié. Sa tentation est maintenant de penser avoir retrouvé Jésus comme avant. Elle ressent la joie extrême promise aux disciples dans les discours d'adieux : « *Votre tristesse deviendra joie... je vous verrai à nouveau et votre cœur se réjouira, votre joie, nul ne peut vous l'ôter.* »<sup>128</sup>

Jésus l'accueille, comme l'imagine avec humour Didier Decoin : « *il comprend qu'elle ait ce grand besoin de l'effleurer, de le palper, de le tenir embrassé. C'est pour cela qu'il a d'abord laissé ses mains danser sur lui. Comme ça, elle a bien senti le grain de sa peau, sa chaleur de vivant. Elle sait qu'il n'est ni un fantôme, ni une hallucination... Mais tout de même, mademoiselle de Magdala, soyez un peu sage à présent : on ne pétrit pas la gloire de Dieu comme du bon pain. Une gloire à côté de laquelle le soleil qui s'est épanoui, radieux dans le ciel de Jérusalem, n'est qu'un petit scarabée de rien du tout, qui se traîne, poignant, sombre et glacé.* »<sup>129</sup>

Ensuite, calmement, Jésus l'écarte, sans la brusquer : « *Cesse de me toucher !* » (20, 17). « *Ne me retiens pas !* » pourrait-on aussi traduire. « *Déprends-toi de ta possessivité. Va plutôt vers mes frères* ». L'amour qui permet de reconnaître Jésus n'est pas un amour captatif, tourné vers soi, mais l'amour qui envoie vers les autres. Toute à son bonheur, Marie croyait avoir recouvré le Jésus qu'elle avait toujours connu. Elle s'empressait de le replacer dans son cadre familial. Elle le croyait simplement de retour après ces trois jours de détresse.

Mais le Ressuscité est aussi celui qui est entré dans une toute autre dimension. Il est le Seigneur glorifié. Jésus l'aide à ne définitivement plus le chercher parmi les morts, dans ce qui est à jamais périmé et dépassé. « *Je monte vers mon Père et votre Père...* » L'amour et la

<sup>125</sup> Apocalypse 2, 10-14

<sup>126</sup> Laudes du troisième mardi de Pâques, prière d'intercession.

<sup>127</sup> Isaïe 43, 1.

<sup>128</sup> 16, 20.22

<sup>129</sup> Didier Decoin, *Jésus le Dieu qui riait*, Stock 1999, page 285

quête de Jésus ne disparaissent pas : ils se vivent autrement. Le lieu où il faudra désormais le rencontrer, c'est là où il vit en plénitude, tourné vers le Père. Marie de Magdala doit aller jusqu'au bout de son chemin de foi : elle doit suivre Jésus jusque dans le sein du Père. Là, et seulement là, elle le touchera et le chérira à jamais.

*«Car voilà l'hiver passé, c'en est fini des pluies, elles ont disparu.  
 Sur notre terre les fleurs se montrent.  
 La saison vient des gais refrains,  
 le roucoulement de la tourterelle se fait entendre sur notre terre.  
 Le figuier forme ses premiers fruits et les vignes en fleur exhalent leur parfum.  
 Lève-toi, ma bien-aimée, ma belle, viens! »  
 (Cantique des Cantiques 2, 11-13)*

La bien-aimée doit se lever. Marie devient l'évangéliste de la résurrection, « *l'apôtre des apôtres* », comme aimeront l'appeler les Pères de l'Eglise. Purifiée, les yeux pleinement ouverts à la lumière pascale, elle dira alors : « *J'ai vu le Seigneur* » (20, 18), et rapportera, en véritable épouse et en fidèle disciple les paroles de son Seigneur : « *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* » (20, 17).

Jésus retourne au Père, entraînant dans son sillage une multitude de frères. Le « *mon* » et le « *votre* » ne marquent pas vraiment une différence comme le serait « *mon Père par nature* » et « *votre Père par adoption* ». Non ! Jésus dit plutôt que maintenant Celui qui est son Père de toute éternité est aussi, avec la même intensité, le Père de tous les croyants. Les hommes, dans la mesure de leur foi, deviennent vraiment ses fils. Ils sont, eux aussi, « *dans le sein du Père* » (1, 18) comme l'est l'Unique Engendré. Ainsi est accompli ce que Jésus demandait dans sa prière d'adieux : « *Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître, pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux.* » (17, 26).

A sa manière, la Madeleine aussi a vu et a cru. En Jésus ressuscité, elle a contemplé cette Vie éternelle qui est tournée vers le Père et qui maintenant apparaît pour emporter dans son élan toute l'humanité qui se laisse recréer. Jésus l'a fait grandir. Elle est maintenant prête à le rejoindre uniquement par la foi. Comme nous, elle l'accueillera dorénavant dans l'écoute de sa Parole et sous le signe du Pain partagé avec les frères. L'évangile pourrait presque s'arrêter là, tant la scène est sublime et achevée.

Jean n'est pourtant pas au bout de son récit. Il veut encore nous montrer Jésus qui, tel un nouveau Joseph<sup>130</sup>, cède au pressant désir de revoir ses frères pour leur donner paix et pardon.

---

<sup>130</sup> Genèse 42, 24

« ... Je me rappelle une ancienne image, d'un ancien livre : au premier plan, à droite, se voit l'arrondi d'une sorte de caverne. Pierre blanche, poreuse, vraisemblablement calcaire. C'est une caverne milieu des herbes. La terre ondule, où glissent des brumes fragiles et basses, jusqu'aux silhouettes lointaines des demeures échancrées de Jérusalem. Sûrement, ça sent le crottin, le fruit mûr, la farine pulvérisée entre deux meules, deux meules rudes, parcourues de sillons où s'incrustent des éclats de paille bien blonde; la farine dont on estime la finesse du bout des doigts - et s'il fait du vent, on en jette un peu dans le courant du vent, et l'on rit de la voir voler, s'étirer entre ciel et sol comme une écharpe de poussière.

A gauche, une ligne d'arbres. L'artiste a voulu se plier à loi de la perspective des traits et de la lumière, mais il connaît mal le jeu des ombres, il improvise : les figuiers ruissellent d'or fondu, les oliviers s'enrobent de feuilles pointues, qui les débordent finalement, se nouent les unes aux autres dans une grande débauche de hachures et de pointillés.

« ...Au centre exactement de l'image, c'est-à-dire entre Jérusalem et la caverne, un homme est debout. Homme debout, homme de dos.

Le soleil naissant lui réchauffe les épaules, sous le manteau de laine. Sans doute, s'il nous était donné de le voir de face, serait-il un homme ébloui. J'imagine que ses lèvres s'entrouvrent, tant pour aspirer l'air encore frais, et chargé des odeurs que j'ai dites, que pour prononcer ce « ah ! » qui est le « ah ! » des enfants qui s'éveillent et qui s'émerveillent. Il écarte les bras, l'homme.

Non plus en forme de croix, mais en forme d'embrassement. Il va faire un pas, puis deux. Avancer tout étonné peut-être de cette obéissance neuve de ses jambes, de ses chevilles. Il lui arrivera, dans les premiers instants, de chanceler. Comme le poète, voici qu'il lui faut tout réapprendre.

Mais voici que nous devons tous tout réapprendre. Pensez ! Même Marie-Madeleine s'y est trompée : cet homme, elle croyait qu'il était le jardinier... Il est environ six heures du matin, en avril.

« ... Alors cette Résurrection, j'y crois. Non : j'en suis sûr. La mort est morte. Elle est morte dans ce jardin, lieu de terre, d'arbres et d'un peu d'eau, tout proche de la place du crucifiement.

Et si j'y crois, c'est d'abord parce qu'elle est infiniment discrète. Cette discrétion me touche, j'aime ce silence, cette grave solitude, ces lueurs encore imprécises; cette beauté si calme qui va au rythme lent du soleil montant, qui nimbe la scène cependant formidable comme si elle tenait à en adoucir l'insoutenable éclat.

C'est bien de Toi, cela, mon Amour! Ta résurrection ressemble à ta Nativité : c'est à croire que Dieu s'acharne à minimiser les instants qui nous dépassent et qui, par leur dépassement, engagent notre destin...

Marie-Madeleine a cru que Tu étais le jardinier...

En cette heure au-dessus de toutes les heures, où notre condition humaine explose et devient une condition inhumaine, la naïve Marie-Madeleine croit qu'elle a affaire au jardinier.

En bas et à droite du tableau de Pâques, je discerne une signature toute timide : Jésus-la-Pudeur. N'est-ce pas la signature qui authentifie toute la toile ? »<sup>131</sup>

<sup>131</sup> Didier DECOIN, « Il fait Dieu », essai, Editions Julliard, 1975.

## **b) Jésus et ses disciples (20, 19-29)**

### ***Jésus envoie ses disciples (20, 19-23)***

Nous retrouvons ici le schéma tripartite des récits d'apparition<sup>132</sup> de la page 58 : a) Jésus a l'initiative, b) et se fait reconnaître des disciples c) pour leur confier une mission.

#### **1) Jésus a l'initiative (20, 19)**

Jésus se montre aux siens réunis, *le soir venu, ce jour-là, le premier de la semaine*. Alors que *les portes sont fermées*, il se tient au milieu de ses disciples terrifiés par l'idée d'être à leur tour victimes de la haine des autorités.

Sa présence n'est plus soumise aux contraintes d'espace et de temps qui sont celle de l'homme avec son corps. Il sait se rendre présent aux siens quand il veut. Jean ne précise pas qu'il s'agit des apôtres. De manière constante, il préfère employer l'expression « *disciples* », car elle renvoie à la fois à ces paysans galiléens qui, les premiers, ont suivi Jésus et à tous les croyants des siècles à venir.

Le regard qu'il porte sur eux est tout de bienveillance. Jésus n'est pas arrêté par la crainte de sa communauté, par son peu de courage durant la passion ou par sa difficulté à croire. Il est touché par eux, comme Joseph qui n'avait pu contenir ses larmes à la vue de ses frères venus chercher du blé en Egypte. Il les voit réunis, rassemblés, proches les uns des autres malgré leurs divergences. Dans leur fragilité, voici qu'ils ont déjà commencé à lui obéir : « *Tel est mon commandement : vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimé* » (15, 12).

La parole qu'il prononce sur eux est bien davantage qu'un banal bonjour. « *Paix à vous* », leur dit-il. Dans sa bouche, la salutation prend un relief étonnant. La paix est d'abord la vie de Dieu lui-même :

*« J'écoute. Que dit Dieu?  
Ce que dit le Seigneur,  
c'est la paix pour son peuple et ses amis,  
pourvu qu'ils ne reviennent à leur folie.  
Proche est son salut pour qui le craint,  
et la Gloire habitera notre terre.  
Amour et Vérité se rencontrent,  
Justice et Paix s'embrassent ».*  
(Psaume 85, 9-11)

Mais elle est surtout don effectif de paix, de pardon, de joie et de salut. C'est une parole sacramentelle qui réalise ce qu'elle dit.

« *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Moi, je ne vous la donne pas comme le monde la donne* »(14, 27).

#### **2) Jésus se fait reconnaître des disciples (20, 20)**

Et pour bien leur dévoiler toute la profondeur de ce *shâlom* pascal, il joint le geste à la parole, leur montrant les blessures de ses mains et de son côté. « *Lui qui, sur le bois, a porté lui-même nos fautes dans son corps, afin que, morts à nos fautes, nous vivions pour la justice; lui dont*

<sup>132</sup> Voir supra page 58.

*la meurtrissure vous a guéris* », dira la première lettre de Pierre.<sup>133</sup> Le corps de Jésus, gardant ses plaies glorieuses, est devenu une parole de réconciliation et de guérison. Il est le même que celui qu'ils ont connu et aimé, mais désormais transfiguré par la Résurrection.

La crainte s'efface et d'emblée les disciples entrent dans la joie *que nul ne pourra ôter*.<sup>134</sup> Ils vivent, pour un instant et par anticipation, ce que sera la vision béatifique dans la gloire du ciel. Mais c'est pour être aussitôt ramené sur le chemin de la foi, à « ras de terre », par la mission que Jésus va leur confier.

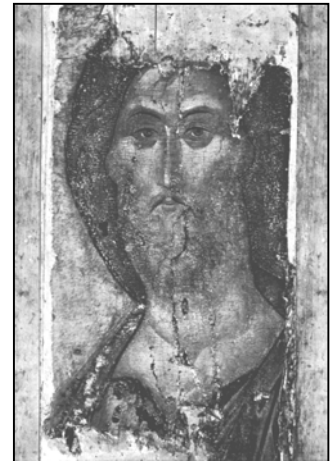
### 3) *Jésus confie sa mission aux disciples (20, 21-23)*

Renouvelant le don de la paix à ses disciples, comme pour confirmer qu'une ère radicalement nouvelle a commencé, Jésus se hâte de les « envoyer ». L'envoi du Fils dans le monde par le Père et l'envoi par Jésus des apôtres aux hommes forment un seul et même geste. Les apôtres sont envoyés au monde, non pour y propager leurs propres idées, mais pour y prolonger l'action de Jésus, maintenant qu'il retourne au Père, car « *Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les oeuvres que je fais; et il en fera même de plus grandes, parce que je vais vers le Père* » (14, 12). C'est le même mouvement. L'évangile de Palestine se prolonge pour tous les lieux et pour tous les temps. Jésus ne se montre plus au monde. Ce qu'il montre au monde, ce sont les siens qui aiment et qui évangélisent.

Jésus souffle alors sur eux. C'est le geste de Dieu insufflant, au jour de création, son haleine de vie dans les narines de l'homme tiré de la glaise.<sup>135</sup>

Une très belle icône d'Andrei Roublev (XV<sup>e</sup> siècle) représente le moment où, avec une infinie délicatesse, les lèvres à peine entrouvertes, le Ressuscité exhale le souffle de l'Esprit pour façonner à nouveau l'humanité et inaugurer la nouvelle création. Jusque là, les disciples restaient enfermés à double tour dans leurs peurs. Maintenant, ils sont investis d'une force divine par le souffle de l'Esprit. C'est la Pentecôte johannique.

Graciés par ce don de la paix et de l'Esprit, les apôtres vont devenir de vivantes icônes de la miséricorde du Père. Ils pourront laisser Dieu, à travers eux, remettre les péchés ou les retenir.<sup>136</sup> Le péché consiste essentiellement dans la rupture du lien filial avec le Père. Le pardon, qu'ils pourront donner au nom de Dieu, est l'irruption de la puissance de vie du Ressuscité qui redonne à Dieu l'homme comme un fils.



### « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* » (20, 24-29)

Décidément le quatrième évangile, dans sa version des récits d'apparition, aime à nous présenter des personnages uniques. Thomas s'ouvre à la reconnaissance, à la foi et à l'amour bien autrement que Marie-Madeleine, qui elle-même suit un parcours très différent de celui de Jean ou de Pierre.

<sup>133</sup> 1 Pierre 2, 24

<sup>134</sup> 16, 22 . 24

<sup>135</sup> Genèse 2, 7

<sup>136</sup> Cette finale reflète très vraisemblablement la pratique pénitentielle des communautés johanniques, soucieuses d'écartier ceux qui jettent le trouble et détruisent la foi (1 Jean 2, 19 / 5, 16-17).

Thomas a une personnalité assez marquée. Très attaché à Jésus, puisqu'il n'hésitait pas à dire : « *Allons-nous aussi pour mourir avec lui* » (11, 16), il est en même temps clairvoyant sur la gravité ce qui se trame à Jérusalem. Non sans humeur, ce réaliste objectait à Jésus lors des derniers entretiens : « *Seigneur, nous ne savons pas où tu vas, comment saurions-nous le chemin ?* » (14, 5). Ce soir de Pâques, *il n'était pas avec eux*. Et lui qui encourageait ses compagnons à suivre Jésus dans la mort, le voilà qui répugne à les accompagner dans leur foi au Seigneur vivant.

Sa faute est double. D'abord, il récuse le témoignage de ses frères. Ensuite, il pense que mort, Jésus ne peut plus rien pour ses amis. Il était prêt à verser son sang, comme un bon soldat meurt pour son chef. Mais il reste étranger à la foi en Jésus qui continue à sauver alors qu'il est mort en croix.

Pour faire confiance à ses pairs, il exige d'avoir une expérience sensible, de l'ordre du merveilleux : « *Si je ne vois pas dans ses mains la trace des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la trace des clous, et si je ne mets pas ma main dans son côté, non je ne croirai pas* » (20, 25). Non que Thomas soit sans foi : il était bien décidé à mourir avec Jésus. Mais son maître une fois mort, il ne peut croire que Jésus puisse continuer à être le Seigneur.

Pourquoi ce blocage ? Jean ne nous a pas habitué à signaler un détail sans intention. Il accole à Thomas cette mention discrète mais constante : il est « *le Didyme* », c'est-à-dire le jumeau. Je risque dès lors un bout d'explication, toute hypothétique qu'elle soit. Thomas, pour suivre Jésus, a fait le deuil de la vie avec son jumeau. Peut-être même que ce frère (ou cette sœur) était-il mort et que l'amitié de Jésus avait posé comme un baume sur cette blessure. L'expérience m'a appris ce que des objections contre la foi, même très rationnelles, peuvent quelquefois masquer comme plaies béantes. Dans la mort de Jésus, Thomas revit celle de son jumeau et le sentiment d'abandon, qui en découle, le durcit dans le refus d'écouter les autres. Il y a sans doute là de la révolte et de la colère.

Huit jours plus tard, Jésus, avec une pincée d'humour et beaucoup de miséricorde, accepte la revendication de Thomas. Le Berger va rejoindre ce cœur qui n'a jamais cessé de l'aimer, mais tellement récalcitrant devant le témoignage de ses frères qu'il est menacé de sombrer dans l'incroyance. « *Porte ton doigt ici... porte ta main et entre dans mon côté...* » (20, 27). S'il le prend au mot, c'est pour le conduire sur le chemin d'une foi bien plus profonde que celle qu'il avait du temps des marches sur les routes de Galilée et de Judée.

Jésus lui demande donc de porter son doigt dans ses mains, de mettre la main dans son côté transpercé. Qu'il constate bien le travail accompli par la mort. Puis il lui donne l'ordre : « *Ne deviens pas non-croyant, mais croyant* » (20, 27). Ce que Jésus lui donne à voir et ce qu'il lui donne mission de croire, c'est son corps crucifié remis debout, en qui Dieu donne la vie au monde. C'est bien l'élévation sur la croix qui révèle au plus haut point, et l'amour du Père et la glorification du Fils. La grâce de Thomas, c'est d'accueillir la vie divine en Jésus debout avec ses plaies. Il murmure alors cette extraordinaire profession de foi : « *Mon Seigneur et mon Dieu* » - « *Adonai Elohai* »<sup>137</sup> (20, 28), en qui culminent tous les titres donnés à Jésus dans le quatrième évangile.<sup>138</sup>

Tout est dit, et par celui-là même qui ne voulait pas se fier aux autres. Rouge de confusion et de bonheur, il se prosterne dans l'adoration.

<sup>137</sup> Psaume 35, 23, dans la traduction grecque de la Septante : « *mon Seigneur et mon Dieu* » .

<sup>138</sup> Pour André, Jésus est le Messie (1, 41) ; pour Nathanaël, le Fils de Dieu et le roi d'Israël (1, 49) ; pour Nicodème, un maître qui vient de Dieu (3, 2) ; pour la Samaritaine, le Messie (4, 29) et pour ses compatriotes, le Sauveur du monde (4, 42) . Pour les foules de Galilée, il est le prophète (6, 14) ; pour Simon-Pierre, celui qui a les paroles de la vie éternelle (6, 68) ; pour l'aveugle de naissance, le fils de l'homme (10, 35) ; pour Marthe enfin, il est le Christ, le Fils de Dieu qui vient dans le monde (11, 27).

Jésus sanctionne cette proclamation de foi par la seconde béatitude du quatrième évangile. Après celle de l'amour (13, 17)<sup>139</sup>, vient celle de la foi : « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* » (20, 29). Ce qui fait la grandeur et le bonheur, ce n'est pas d'avoir, par ses sens, vu le Ressuscité, mais d'avoir cru. Par delà les disciples alors présent, Jésus tourne son attention vers ceux qui lui succéderont au cours des siècles, vers tous les enfants de Dieu qu'il est venu rassembler dans l'unité. Ils sont heureux parce que Dieu fait durer leur foi au Christ ressuscité dans des conditions où elle devrait cent fois disparaître. Thomas devient un croyant ordinaire qui s'appuie sur ses frères et se laisse rejoindre par Jésus jusque dans ses blessures les plus intimes.

Il entreverra aussi le visage du Ressuscité dans tout frère humain défiguré par le malheur et l'injustice des hommes. En luttant contre ces forces mauvaises, il aidera ses frères à être moins accablés et à donner sens à leur souffrance. Vécue avec l'Amour crucifié, la mort elle-même devient chemin de vie. En regardant vers Celui qu'ils ont transpercé, les croyants découvriront que Dieu est capable de donner la vie pleine à ce qui ne mérite pas d'être appelé vie.

Nul ne peut dire que le Ressuscité ne s'est pas présenté à lui. Depuis son Ascension, Jésus se révèle par le don de son eucharistie et par son Eglise, qui est le Temple de son Esprit. Les images de son eucharistie et des rassemblements de son Eglise sont aujourd'hui diffusées sur tous les écrans de télévision du monde. Tous peuvent le recevoir.

C'est jour après jour, année après année que nous sommes appelés à grandir dans la foi, c'est-à-dire à marcher avec le Ressuscité, présents sous les espèces du pain et du vin, présent dans son Eglise (« *les frères* »), et cela jusqu'à la vision de Dieu face à face. « *Sans l'avoir vu vous l'aimez; sans le voir encore, mais en croyant, vous tressaillez d'une joie indicible et pleine de gloire, sûrs d'obtenir l'objet de votre foi...* »<sup>140</sup>. Il faut le rejoindre chaque jour de notre vie, qu'elle soit de cinquante, quatre vingt ou cent ans, en reconnaissant, en toute circonstance, infime ou exceptionnelle, Jésus transpercé. En lui, le Père continue de transfuser au monde la vie éternelle.

### **c) Conclusion (20, 30-31)**

Il n'est pas d'autre clé de lecture du quatrième évangile que la foi en Jésus le Messie annoncé par toutes les Ecritures et Fils de Dieu. Il n'est pas d'autre source de vie que lui. Il n'est pas de conclusion finale non plus : l'évangile continue chaque jour à s'écrire dans chacune des vies de croyants.

Mais il faut bien arrêter la course de la plume. Le récit est là, offert comme une base solide où appuyer sa foi et inventer une réponse aimante aux signes que chaque jour nous adresse Jésus.

<sup>139</sup> « *Si vous savez cela (= se laver les pieds les uns aux autres), heureux êtes vous, si vous le faites* ».

<sup>140</sup> 1 Pierre 1, 8-9

## Epilogue

### Chapitre 11 L'apparition au bord du lac (21, 1 – 25)

Après cette première conclusion, l'évangéliste poursuit son texte, suivant ainsi un procédé littéraire bien attesté dans l'Antiquité, où il n'est pas rare de trouver une première conclusion avant la fin d'un livre.<sup>141</sup>

Nous avons, en ce dernier chapitre, un superbe récit bâti comme un retable : le tableau central décrit le repas après la pêche miraculeuse au bord du lac (21, 1-14) ; puis s'y accrochent deux volets qui présentent les deux grands apôtres, Pierre (21, 15-19) et Jean (21, 20-24). Une dernière réflexion achève l'ouvrage (21, 25).

La construction de ce dernier épisode est très soignée : l'unité de lieu et de temps est assurée du début à la fin et plusieurs détails de la première partie (le petit dialogue entre Pierre et le Disciple bien-aimé / le filet tiré par Pierre seul) préparent la deuxième partie.

#### a) Jésus se fait reconnaître (21, 1-14)

Jésus « *se manifeste* » (*εφανερωσεν*) une nouvelle fois : le verbe grec suggère un être de lumière qui sort de l'ombre. L'évangéliste nous en rapporte les circonstances.

Pierre et six autres disciples<sup>142</sup> ont repris leurs filets. Ils sont donc sept, le chiffre qui symbolise la totalité : nous devinons que derrière ces sept, se profilent tous les disciples de Jésus, de tous les temps, qui eux aussi sont appelés à partager le repas que Jésus offre à la fin de la pêche.

Le narrateur souligne aussi qu'ils sont « *ensemble* » (21, 2). C'est là un des traits de la première communauté après la résurrection. Ils vivent ensemble, fidèles ainsi aux dernières volontés de Jésus : « *Tel est mon commandement : vous aimez les uns les autres, comme je vous ai aimés* » (15, 12).

D'un commun accord, ils sont partis pêcher. Ils y passent toute la nuit sans rien prendre. Sans Jésus, les apôtres ne peuvent rien obtenir. La vie apostolique comme la vie de contemplation ont leurs heures de désolation qui peuvent sembler interminables. Au petit matin, les pêcheurs rentrent déçus.

Mais un nouveau personnage, sorti de la nuit, se tient sur le rivage. Il les interpelle : « *Petits enfants*<sup>143</sup>, *vous n'avez pas quelque chose à manger ?* » Fourbus et désappointés, ils répondent avec humeur : « *Non* » (21, 5). Il est nécessaire que les disciples prennent conscience du rien qu'ils peuvent par eux-mêmes, dans l'apostolat comme dans l'oraison. « *Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire* », avait dit Jésus dans ses discours d'adieux (15, 5).

Avec autorité, l'homme leur dit de jeter le filet à droite de la barque. Les disciples obéissent et c'est la pêche de leur vie : une quantité inattendue de poissons remplit le filet. C'est avec Jésus, et seulement avec lui, que le travail d'évangélisation trouve son efficacité. La pêche miraculeuse constitue en réalité le huitième signe de l'évangile, mais qui n'est pas à mettre sur le même plan que les sept autres. En effet il annonce le temps de l'Eglise et ne concerne plus la manifestation de la gloire de Jésus comme les signes précédents.

<sup>141</sup> Voir à ce sujet Boismard et Lamouille, « *L'évangile de Jean* », Cerf 1977, page 475.

<sup>142</sup> Il s'agit de Thomas dont on vient de parler, de Nathanaël (dont il est question au chapitre 1), des fils de Zébédée (Jacques et Jean), et de deux autres disciples qui sont sans doute Philippe et André, eux aussi mentionnés au chapitre 1, à moins que leur anonymat ne nous permette de nous identifier à eux...

<sup>143</sup> Comme au début des discours d'adieux en Jean 13, 33.

Le Disciple bien-aimé l'intuitif, le contemplatif aimant, celui-là qui devant les linges de la tombe désertée a vu et a cru (20, 8), est le premier à reconnaître Jésus dans l'étranger au bord de la mer. « *C'est le Seigneur* », dit-il à Pierre (21, 7).

Pierre serre sa blouse sur lui, car ce serait très inconvenant pour un sémite que de se présenter nu. Emporté par sa fougue habituelle, il se jette à l'eau et rejoint Jésus à la nage. Si le narrateur mentionne la nudité de Pierre, c'est pour suggérer la honte de l'apôtre après sa faute. « *Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus; ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes* », dit le récit de la Genèse.<sup>144</sup> Mais la joie de revoir son maître est la plus forte, et Pierre plonge impétueusement.

On voit ici deux tempéraments de disciple. Pierre est l'homme du premier mouvement aussi fougueux que généreux. Jean est l'intime qui voit, qui croit et qui demeure dans l'amitié profonde du cœur. L'actif qu'est Pierre a besoin à ses côtés de la sagesse contemplative d'un compagnon pour découvrir le mystère de la présence du Ressuscité.

Les autres disciples ramènent la barque en halant le filet. Ils ne sont qu'à environ 90 mètres de la rive. Arrivés à terre, ils remarquent « *un feu de braises posé là, et du fretin dessus, et du pain* » (21, 9). Sentons la délicatesse de Jésus. Non seulement il va reconforter ses disciples par un repas cuit sous la cendre, mais il s'apprête à guérir la blessure du triple reniement où Pierre avait sombré auprès d'un autre feu de braises (18, 18).

« *Apportez du fretin que vous avez pris tout à l'heure* » (21, 10), leur demande Jésus. Si le Seigneur a fait toute la pêche, encore veut-il, pour que sa grâce agisse, que s'y joignent la peine et le travail des hommes. Simon-Pierre, qui fut le premier à entrer dans le tombeau ouvert (20, 6), qui s'est aussi le premier jeté à l'eau (21, 7), est le seul à ramener le filet. Il se comporte en patron de la barque. Il sera bientôt le responsable d'une autre barque, celle de l'Eglise.

Le filet, pourtant lourd de ces 153 poissons<sup>145</sup> qui évoquent peut-être la totalité des chrétiens de tous les temps, ne se déchire pas. Symboliquement, Pierre devient le responsable de ce filet qui figure l'Eglise. Les disciples, eux, restent silencieux. Que pourraient-ils dire à leur hôte : ils ont bien reconnu qu'il est le Seigneur. Mais comme Pierre, ils se retrouvent un peu penauds.

Les gestes que pose alors Jésus ont une tonalité eucharistique : « *Jésus vient, prend le pain, leur donne, et le fretin de même* » (21, 13). Par l'eucharistie, nous vivons la même expérience que les apôtres. Ces disciples qui l'avaient laissé seul (16, 32), Jésus les réconcilie dans la pleine communion avec lui. Ainsi, dans la première partie de ce récit avons-nous résumé tout le mystère pascal : la Passion est rappelée par la longue nuit passée *sans rien prendre* ; la petite aube où apparaît Jésus sur la rive évoque la Résurrection ; le repas annonce l'intimité du Royaume, où nous mangerons ensemble « *Lui avec nous et nous avec Lui* » (Apocalypse 3, 20). Plus Jésus se fait proche, plus se révèle son mystère. Plus intime est la communion, plus profonde est l'adoration ...

<sup>144</sup> Genèse 3, 7).

<sup>145</sup> Des Pères de l'Eglise en ont cherché le sens symbolique :

- saint Augustin remarque que la somme arithmétique des 17 premiers nombres (1+2+3 (...)+17=153). Or 10 et 7 (17) sont des symboles de la totalité des hommes;
  - saint Jérôme fait remarquer que les naturalistes grecs dénombrèrent 153 espèces de poissons. Il s'agirait alors d'un chiffre symbolisant la totalité;
  - Cyrille d'Alexandrie décompose ainsi ce nombre : 100 (= total des païens) + 50 (=total des juifs) + 3 (= la Trinité). Le nombre symbolise la totalité ;
  - H. Tisot fait le rapprochement entre les 153 poissons et les 153 sabbats d'un cycle de trois ans où l'on lisait la *Torah* en Palestine au premier siècle : Jésus accomplit ainsi la *Torah* dans sa totalité ;
  - d'autres enfin y voient plus simplement le souvenir d'un témoin oculaire qui aurait vu compter les poissons.
- En fin de compte la signification symbolique de ce chiffre reste obscure dans l'état actuel de nos connaissances.

« C'est alors la troisième fois que Jésus se manifeste à ses disciples, réveillé d'entre les morts », ajoute Jean. Trois est le chiffre de l'accomplissement : il confirme définitivement le fait de la résurrection. La suite de la narration va préciser des missions particulières, celles de Pierre et du Disciple aimé.

## **b) La mission de Pierre (21, 15-19)**

Nous trouvons d'abord l'impressionnante scène d'amour et d'investiture de Simon-Pierre.<sup>146</sup> A trois reprises, Jésus lui pose la même question : « *Simon, de Jean, m'aimes-tu ?* » (21, 16). Le français a bien du mal à rendre toutes les nuances des verbes grecs, car il ne possède qu'un seul mot pour dire « j'aime mon enfant » et « j'aime le chocolat », ce qui recouvre des expériences bien différentes !

Les mots grecs choisis par l'évangéliste sont bien plus riches de sens. Ces termes sont *αγαπαν* et *φιλειν*. J'en ai parlé plus longuement au chapitre 11, dans l'épisode du retour à la vie de Lazare.<sup>147</sup> Le premier (*αγαπαν*), pour les premiers chrétiens, désigne l'amour même de Dieu, amour de pure gratuité qui aime même l'ingrat et l'ennemi. Le second (*φιλειν*) dit de façon plus générale, l'affection, l'amitié.

Pour faciliter la compréhension du dialogue, sœur Jeanne d'Arc emploie pour le verbe *αγαπαν* la transcription *aimer*, et pour le verbe *φιλειν* la traduction *avoir de l'affection*. Près d'un feu semblable à celui du reniement, Jésus va achever le relèvement de son ami.

- « *Simon, de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* »

« Simon, m'aimes-tu de cet amour gratuit, divin, de charité, et plus que tes compagnons ? » Pourquoi ce « plus que les autres » ? Pourquoi Jésus fait-il cette comparaison ? Parce que Pierre a vis-à-vis de lui une dette plus grande que celles des autres apôtres, puisqu'à trois reprises il l'a renié. Jésus n'a pas un mot de reproche, mais il invite Pierre à répondre à sa miséricorde sans limite par un amour plus grand, puisqu'il lui a été davantage pardonné.<sup>148</sup>

<sup>146</sup> « *Fluctuante, évolutive, avec ses frileux et ses audacieux, ses vierges, ses putains repenties, ses pauvres paysans et ses fonctionnaires enrichis, la « bande à Jésus » est une société humaine en réduction. Et comme telle, elle a son enfant terrible son emporté, son vociférant, son fort en gueule.*

*Celui-là, c'est Pierre.*

*Dont Jésus va faire en quelque sorte son exécuteur testamentaire. Aux autres, cette élection a pu paraître déroutante, s'agissant d'un homme qui allait lâchement renier celui qu'il avait pourtant juré de suivre jusqu'à la mort. Peut-être ont-ils été surpris que Jésus ne choisisse pas plutôt Jean - « le disciple qu'il aimait » comme ce dernier se plaît à s'appeler lui-même. Mais sans doute y avait-il entre Jésus et Pierre une de ces affinités électives qui dépassent toutes les défaillances, une de ces connivences qui emportent tout.*

*Pierre est si irrésistiblement, si furieusement humain. Pour les hommes, c'est un frère. Presque siamois. Surtout quand il agit d'abord et réfléchit après, quand il bute, s'empêtre, et tombe. Pour Dieu, c'est l'ami rêvé. Prenant au mot Jésus qui déclare lui remettre les clefs du Royaume des Cieux, la légende l'a d'ailleurs établi comme portier du Paradis. Dommage qu'il n'y ait (très probablement) pas de portier en Paradis, car, après les affres de la mort, Pierre est exactement ce genre de grand type rassurant qu'on doit avoir le plus envie de rencontrer.*

*L'Évangile n'est pas de la musique de chambre. Plutôt du jazz, et du brûlant. Et Pierre est à l'Évangile ce que la trompette est au jazz : une couleur chaude, une vibration éclatante. Cet homme-tempête souffle de la joie de vivre partout où il passe. D'où l'étonnement, parfois, de constater que ce joyeux-là règne, au bout du compte, sur deux millénaires de chrétiens tristes, repliés sur un dolorisme chronique. »*  
(Didier Decoin, *Jésus le Dieu qui riait*, pages 218-220)

<sup>147</sup> Voir l'analyse plus détaillée de ces verbes à la page 70 de la première partie intitulée « *Les Signes* ».

<sup>148</sup> Lire le beau récit de la pécheresse pardonnée en Luc 7, 40-43.

La réponse de Pierre est admirable d'humilité : « *Oui Seigneur, tu sais mon affection pour toi* ». « *Oui, Seigneur, je t'aime de cette tendresse humaine qu'est l'amitié réciproque. Oui Seigneur, je t'aime... un peu.* »

Jésus lui confie alors sa mission : « *Sois le berger de mes brebis* » (21, 15). Jésus confie son troupeau à Pierre. C'est une redoutable mission pour laquelle tant de pasteurs du Premier Testament ont fauté.<sup>149</sup> Non que Pierre puisse prendre la place de l'unique Berger : Jésus est irremplaçable. Pierre devient le représentant de Jésus après son retour vers le Père et avant la Parousie (= la fin de l'histoire humaine). Il devra veiller à assurer aux brebis de Jésus une nourriture abondante et les protéger du danger.

Une deuxième fois (21, 16), Jésus pose la même question dans des termes identiques, puis après la réponse positive de Pierre, lui réitère sa mission.

La troisième fois, pour achever de guérir la blessure de son apôtre, il change de verbe. A la place d' *αγαπαν*, il emploie *φιλειν*.

- « *Simon, de Jean, as-tu de l'affection pour moi ?* » (21, 17)

Pierre s'attriste de cette triple demande qui ravive la douleur de sa triple défection. Jésus pourrait-il douter de son attachement ? Avec une très grande simplicité, il dit :

- « *Toi, Seigneur, tu sais tout, tu connais<sup>150</sup> mon affection pour toi !* » (21, 17)

« *Je ne peux pas m'en rapporter à moi-même, mais je m'en remets à toi qui connais tout.* » Solennellement, Jésus confirme Pierre dans sa tâche : enseigner et gouverner la communauté. Jésus ne l'interroge nullement sur ses compétences, ses capacités ou ses vertus, mais uniquement sur l'amour qu'il lui porte.

*«Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié,  
veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré, selon Dieu;  
non pour un gain sordide, mais avec l'élan du cœur;  
non pas en faisant les seigneurs à l'égard de ceux qui vous sont échus en partage,  
mais en devenant les modèles du troupeau.  
Et quand paraîtra le Chef des pasteurs,  
vous recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit pas. »  
(1 Pierre 5, 2-4)*

Réhabilité et élu, Pierre reçoit de Jésus l'annonce qu'il arrivera à passer de l'amour d'affection humaine (*φιλειν*) à l'amour même de Dieu (*αγαπαν*) : il aimera jusqu'à en mourir. Il est révolu le temps où, tel un jeune homme, il décidait d'aller au gré de son humeur et de sa fantaisie. Comme le vieillard, qui doit tendre les bras pour qu'on lui noue sa ceinture, il sera conduit où il ne voudrait pas. Le geste d'étendre les mains n'évoque-t-il pas le sombre rituel de la crucifixion où Pierre se dessaisira de sa vie, comme le Bon Berger avant lui ?<sup>151</sup>

*«A ceci nous avons connu l'Amour celui-là a donné sa vie pour nous.  
Et nous devons, nous aussi, donner notre vie pour nos frères. »  
(1 Jean 3, 16)*

<sup>149</sup> Jérémie 23, 1-2 / Ezéchiel 34.

<sup>150</sup> Ce sont les verbes *οιδα* (savoir de façon absolue) et puis *γινωσκειν* (connaître par expérience) qui sont successivement utilisés ici.

<sup>151</sup> D'après la tradition, Pierre a été martyrisé à Rome sous Néron en 64 (Tertullien) et crucifié la tête en bas (Eusèbe de Césarée).

«Or, c'est à cela que vous avez été appelés, car le Christ aussi a souffert pour vous,  
vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces,  
lui qui n'a pas commis de faute - et il ne s'est pas trouvé de fourberie dans sa bouche;  
lui qui insulté ne rendait pas l'insulte, souffrant ne menaçait pas,  
mais s'en remettait à Celui qui juge avec justice;  
lui qui, sur le bois, a porté lui-même nos fautes dans son corps,  
afin que, morts à nos fautes, nous vivions pour la justice;  
lui dont la meurtrissure vous a guéris. Car vous étiez égarés comme des brebis,  
mais à présent vous êtes retournés vers le pasteur et le gardien de vos âmes »  
(1 Pierre 2, 21-25).

### **c) Le rôle du disciple bien-aimé (21, 20-24)**

Pierre n'a pas plus à se soucier de la route qu'à s'interroger sur le sort de Jean, son compagnon. Il est renvoyé à une attitude de confiance et d'abandon. Il sait qui il suit, mais non où il va. La seule lumière est la volonté de Jésus, un pas après l'autre. « *Toi, suis-moi* » (21, 22). Souvent associé à Simon-Pierre dans le quatrième évangile, la mission du Disciple que Jésus aimait est d'un tout autre ordre. La prééminence de Pierre s'impose à tous, même au Disciple bien-aimé, qui ne l'accompagnera pas jusqu'au martyre.

La vocation de Jean est de demeurer dans l'amour, de reposer sur le cœur de Jésus pour en livrer les secrets à Pierre. Il est le contemplatif et son adoration durera jusqu'à la fin du temps de l'Eglise, au retour du Christ.

Le Disciple bien-aimé, Jean, a atteint un âge très avancé. Mais il est mort, malgré les rumeurs qui le voyaient survivre jusqu'au retour du Christ ! Pourtant, il continue de demeurer par sa postérité, c'est-à-dire par le témoignage de ceux qui auront cru grâce à sa parole :

«*Ce n'est pas seulement pour eux que je prie,  
mais aussi pour tous ceux qui croient en moi à cause de leur parole* »  
(17, 20)

### **d) L'ultime réflexion (21, 25)**

Sa communauté, rassemblée en son nom, se porte garante des paroles transmises par lui. Le dernier verset reprend, en langage poétique, la conclusion du chapitre 20. Il fait penser à la réflexion que le traité *Soferim* attribue à rabbi Johanan ben Zakkaï, à la fin du premier siècle : « *Si tous les cieux étaient des feuilles de papier, si tous les arbres étaient des plumes pour écrire, si toute la mer était de l'encre, cela ne suffirait pas pour transcrire toute la sagesse que j'ai reçue de mes maîtres. Et encore, je n'ai pas pris de la sagesse des sages plus qu'un insecte lorsqu'il plonge dans la mer et emporte une petite goutte.* »

Jean et sa communauté ont terminé leur évangile. C'est à moi, lecteur à qui Jésus promet l'assistance de son Esprit, de le rouvrir sans cesse pour grandir dans la foi et faire alors des œuvres plus grandes encore (Jean 14, 12), chaque jour donné par Dieu.

## *Remerciements*

*En arrachant du temps aux occupations d'un ministère paroissial assez lourd, ce sont deux années qui se seront passées à rédiger ce commentaire de l'évangile de Jean. Il m'aura procuré beaucoup de joie. Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont encouragé à le terminer. J'ai plaisir de citer avant tout les membres des cercles bibliques de Stavelot et de Francorchamps. Leur écoute, leur fidélité à scruter la Parole m'ont puissamment stimulé.*

*Un merci tout particulier aux sœurs de Notre-Dame des Anges qui nous accueillent dans leur couvent de Stavelot avec tant de gentillesse et de générosité. Ma reconnaissance tout aussi vive à madame Francine Thisquen qui veille à l'accueil de chacun dans l'ancienne salle du Conseil communal de Francorchamps.*

*Merci également pour les encouragements, les suggestions judicieuses et la prière de Marie-Claire Thomas ainsi que pour les généreux prêts du frère Hubert Thomas, bibliothécaire du monastère de Wavreumont. Le Père Ferdinand Lambert, bien meilleur que moi et passionné de très longue date par saint Jean, m'a partagé (trop brièvement) sa profonde érudition.*

*Didier Decoin m'a bien des fois touché par sa drôlerie, sa fraîcheur et sa justesse. Les ouvrages du Père Blaise Arminjon m'ont beaucoup intéressé par leurs références à la musique sacrée et au Cantique des Cantiques. Enfin, je ne saurais assez louer la qualité tant scientifique que spirituelle des livres de mademoiselle Annie Jaubert et du Père Xavier Léon-Dufour. L'un et l'autre m'ont ouvert de nouveaux horizons et, pour le Père Léon-Dufour, bien souvent ému et émerveillé.*

*Stavelot, le 22 mai 2000*

# Ouvrages consultés

## COMMENTAIRES COMPLETS

B. ARMINJON, *Nous voudrions voir Jésus, Jean 1-11*, Collection Christus N° 82, Desclée de Brouwer – Bellarmin 1995

B. ARMINJON, *Nous voudrions voir Jésus, Jean 12-21*, Collection Christus N° 85, Desclée de Brouwer – Bellarmin 1996

J. BODSON, *Lecture suivie de l'évangile selon saint Jean*, Maison Notre-Dame du Travail, Fayt-lez-Manage, 1981

M-E. BOISMARD et A. LAMOUILLE, *L'Evangile de Jean*, Cerf 1977

A. JAUBERT, *Lecture de l'Evangile selon saint Jean*, Cahiers Evangile N° 17, Cerf 1976

X. LEON-DUFOUR, *Lecture de l'Evangile selon Jean*, Collection Parole de Dieu,

- tome I, chap.1-4, Seuil 1990
- tome II, chap.5-12, Seuil 1990
- tome III, chap.13-17, Seuil 1993
- tome IV, chap. 18-21, Seuil1996

L. MARCEL, *Regard sur Jésus à la lumière de saint Jean*, Saint-Paul 1993

A. MARCHADOUR, *L'Evangile de Jean*, Collection commentaires, Centurion 1992

J.-C. SAGNE, *L'Evangile de Jean, le Père, le Fils, l'Esprit-Saint*, Saint-Paul 2000

H. VAN DEN BUSSCHE, *Jean*, Collection Bible et vie chrétienne, Desclée de Brouwer, 1967

## ETUDES PARTICULIÈRES

B. ARMINJON, *La cantate de l'Amour, Lecture suivie du Cantique des Cantiques*, Collection Christus N° 56, Desclée de Brouwer–Bellarmin, 1983

R. DE VAUX, *Les Institutions de l'Ancien Testament*,

- tome I, Cerf 1976
- tome II, Cerf 1967

F. DOLTO, *L'Evangile au risque de la psychanalyse*, J-P Delarge 1977

A. GESCHÉ, *Dieu pour penser, IV Le Cosmos*, Cerf 1994

K. HELLER, *Avoir la vie en son nom*, Collection Lire la Bible, Cerf 1999

A. JAUBERT, *Approches de l'Évangile de Jean*, Collection Parole de Dieu, Seuil 1976

J. JEREMIAS, *Jérusalem au temps de Jésus*, Cerf 1967

E. LECLERC, *Le Maître du désir, Une lecture de l'évangile de Jean*, Desclée de Brouwer 1997

X. LEON-DUFOUR, *Résurrection de Jésus et message pascal*, Collection Parole de Dieu, Seuil 1971

#### TRADUCTIONS ANNOTÉES

A. CHOURAQUI, *Iohanân, Évangile selon Jean*, JClattès, 1993

SŒUR JEANNE D'ARC, *Les Évangiles, les quatre*, Desclée de Brouwer 1992

TRADUCTION ŒCUMÉNIQUE DE LA BIBLE, Cerf - Alliance biblique universelle 1972

LA BIBLE DE JÉRUSALEM, Cerf - Desclée de Brouwer 1979

FLAVIUS JOSÈPHE, traduction par Arnaud D'Andilly, *Histoire ancienne des Juifs & La guerre des Juifs contre les Romains*, Lidis 1968-1973

#### POÈTES, ÉCRIVAINS ET MYSTIQUES

CATHERINE DE SIENNE, *Le Dialogue*, Collection Sagesses chrétiennes, Cerf 1992

P. CLAUDEL, *Œuvre poétique*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1967

D. DECOIN, *Il fait Dieu, essai*, Julliard 1975, Fayard 1997

D. DECOIN, *Jésus le Dieu qui riait*, Stock 1999

ELISABETH DE LA TRINITÉ, *Œuvres complètes*,

- tome Ia, Cerf 1980

- tome Ib, Cerf 1980

- tome II, cerf 1979

JEAN DE LA CROIX, *Œuvres complètes*, Cerf 1990

MARIE NOËL, *L'Œuvre poétique*, Stock 1969

*Œuvres complètes de saint Louis-Marie Grignion de Montfort*, Seuil 1966

C. PEGUY, *Œuvres poétiques complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1957 – 1975

SAINT BERNARD, *Œuvres mystiques*, Seuil 1953

SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1969

SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS, *Œuvres complètes*, Seuil 1949

H. TISOT, *Le rendez-vous d'amour*, Cerf 2000

#### PHILOSOPHES ET ASTROPHYSICIENS

R. GIRARD, *Des choses cachées depuis le fondation du monde*, Grasset 1978

R. GIRARD, *Le Bouc émissaire*, Grasset 1982

R. GIRARD, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Grasset 1999

H. REEVES, *Patience dans l'azur, L'évolution cosmique*, Seuil 1981

TRINH XUAN THUAN, *Le chaos et l'harmonie, La fabrication du réel*, Fayard 1998

S. WEIL, *Attente de Dieu*, Collection Livre de Vie, Fayard 1966